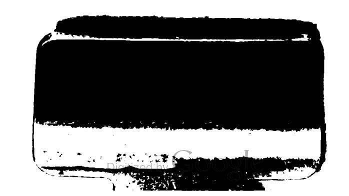
Flore Schönstein



# THÉÂTRE
# DE L'ENFANCE

PAR

M. M. BERQUIN ET JAUFFRET.

---

Accompagné de l'explication allemande des mots et des phrâses à l'usage de la jeunesse qui se voue à l'étude de la langue françoise,

PAR

J. H. MEYNIER,
Lecteur de langue françoise à l'Université d'Erlang.

*Tome II.*

---

À COBOURG ET LEIPZIG,
CHEZ J. C. D. SINNER, 1824.

# TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

# LE PAGE,

## DRAME EN UN ACTE.

# PERSONNAGES:

LE PRINCE DE ***.
Mme. DE DETMOND.
DETMOND l'aîné, *Enseigne* *) } ses fils.
DETMOND le cadet, Page }
Le Capitaine DORNONVILLE son frère.
LE DIRECTEUR d'une Ecole Royale.
UN VALET DE CHAMBRE.

*Le Théâtre représente une antichambre du palais. Une porte ouverte à deux battans* [1]) *laisse voir un cabinet dans lequel est un lit de camp* [2]). *On voit au pied du lit sur un guéridon* [3]), *une lampe allumée et une montre.*

---

*) *Fähnrich.*
1) *Eine Thür mit zwei offenen Flügeln.*
2) *Feldbett.*
3) *Auf einem Leuchtertischchen.*

# LE PAGE,

## DRAME EN UN ACTE.

## SCÈNE I.

LE PRINCE (*à demi habillé, couché sur un lit de camp* 1) *et couvert d'un grand manteau*), LE PAGE (*dormant sur un fauteuil* 2) *dans l'antichambre*).

LE PRINCE (*se réveillant*). Voilà ce qu'on appelle dormir!.... Heureusement la paie est faite.... On peut se livrer au sommeil, sans craindre d'être réveillé par le bruit des armes. (*Il regarde à sa montre.*) Deux heures? Il doit être plus tard; j'ai dormi plus que cela. (*Il appelle:*) Page, page!

LE PAGE (*se réveille en sursaut* 3), *se lève et retombe dans le fauteuil*). Eh bien, qui m'appelle? Tout-à-l'heure, un moment.

LE PRINCE. Y a-t-il quelqu'un? Personne ne répond?

LE PAGE (*se tournant de côté et d'autre, et se parlant à lui-même*). Mon Dieu, je dormois si bien!

LE PRINCE. J'entends parler. Qui est là? (*Il tourne le garde-vue* 4) *de la lampe et regarde.*) Est-il possible! Quoi c'est cet enfant? Devoit-il

1) *Feldbette.*
2) *Auf einem Armstuhl.*
3) *Führt aus dem Schlaf auf.*
4) Le garde-vue, *der Schirm.*

veiller près de moi, ou moi près de lui? A quoi a-t-on pensé?

Le Page (*se lève tout endormi* [5]) *et se frotte les yeux*). Monseigneur!

Le Prince. Viens, viens, mon petit ami, réveille-toi! Vois l'heure qu'il est à ta montre, la mienne est arrêtée.

Le Page (*s'appuyant sur les bras du fauteuil, et toujours endormi*). Comment? comment, monseigneur!

Le Prince (*souriant*). Tu tombes de sommeil. La drôle de petite figure [6])! Qu'il seroit bon à peindre dans cet état! Je t'ai dit de voir à ta montre l'heure qu'il est.

Le Page (*s'approchant à pas lents*). Ma montre, monseigneur? Ah excusez-moi, je n'en ai point.

Le Prince. Tu rêves encore? Mais en effet, n'aurois-tu pas de montre?

Le Page. Je n'en ai jamais eu.

Le Prince. Jamais? Comment! ton père t'a envoyé ici, sans te donner une des choses les plus nécessaires, et même la seule dont tu aies besoin pour faire ton service?

Le Page. Mon père? Ah, si je l'avois encore!

Le Prince. Tu ne l'as plus?

Le Page. Il est mort même avant que je fusse né. Je ne l'ai jamais connu.

Le Prince. Pauvre enfant! mais ton tuteur [7]); ta mère auroit bien dû songer....

Le Page. Ma mère, monseigneur? Hélas, vous ne le savez donc pas? Elle est si malheureuse, si pauvre! Tout ce qu'elle avoit d'argent, elle l'a employé pour moi; mais elle n'en avoit

---

5) *Ganz schlaftrunken.* 7) *Dein Vormund.*
6) *Die drollige kleine Figur.*

pas assez pour m'acheter une montre. Mon tuteur a bien dit qu'il m'en falloit une (*il bâille* [8])); cependant il ne me l'a pas encore donnée.

Le Prince. Qui est ton tuteur?

Le Page. Monseigneur, c'est mon oncle.

Le Prince (*souriant*). A merveille; mais il y a bien des oncles dans le monde; comment s'appelle le tien?

Le Page. C'est un des capitaines de vos gardes; il est de service aujourd'hui [9]).

Le Prince. Tu as raison; je m'en souviens, c'est lui qui t'a présenté. Mon petit ami, prends cette bougie [10]). (*Il lui met une bougie dans les mains.*) Tiens-la bien. Dans ce cabinet (*il le lui montre*) là, à côté, tu trouveras deux montres pendues à la glace [11]); apporte celle qui se trouvera à ta droite; et sur-tout prends garde de mettre le feu [12]) avec ta bougie. Va.

Le Page (*en sortant*). Oui, monseigneur.

## SCÈNE II.

### LE PRINCE (*seul*).

L'aimable enfant! Quelle naïveté, quelle franchise [13])! Ah s'il y avoit un homme comme cet enfant et que cet homme fût mon ami! C'est dommage qu'il soit si petit; je ne pourrai pas m'en servir; il faudra le renvoyer à sa mère.

---

8) Bâiller, *gähnen.*
9) *Er hat heute die Wache.*
10) *Dieses Wachslicht.*
11) *An dem Spiegel hangen.*
12) *Etwas anzuzünden.*
13) *Freimüthigkeit.*

# SCÈNE III.

## LE PRINCE, LE PAGE.

Le Page (*tenant la lumière d'une main et la montre de l'autre*). Il est cinq heures, monseigneur.

Le Prince. Je ne me trompois pas. Le jour va bientôt paroître (*il reprend sa montre*). Mais est-ce là celle que j'ai demandée? celle qui étoit à droite?

Le Page. N'est-ce pas elle, monseigneur? Je le croyois pourtant.

Le Prince. Eh, mon petit ami, quand ce seroit elle! si tu avois bien entendu tes intérêts [14]), tu aurois pris l'autre; car celle-ci, tout enrichie de brillans, ne peut convenir à un enfant. N'aurois-tu consulté que ta cupidité [16])? Aurois-tu le sort de ceux qui perdent tout pour vouloir trop gagner? Réponds-moi.

Le Page. Comment cela? Monseigneur, je ne vous entends pas.

Le Prince. Il faut que je m'explique plus clairement. Sais-tu distinguer la droite de la gauche?

Le Page (*regardant alternativement ses deux mains*). La droite et la gauche, monseigneur?

Le Prince (*lui mettant la main sur l'épaule*). Va, mon enfant; tu les distingues peut-être aussi peu que le bien et le mal. Que ne peux-tu conserver cette heureuse ignorance! Va, cours chercher ton oncle, le capitaine. Qu'il vienne me parler.

(*Le page sort.*)

---

14) *Wenn du deinen Nutzen recht verstanden hättest.*

15) *Habsucht.*

# SCÈNE IV.

LE PRINCE (*seul*).

Il est plein d'ingénuité tout-à-fait aimable [16])!... Raison de plus pour le rendre à sa famille. La cour est le séjour de la séduction. Je ne souffrirai pas qu'il en soit la victime. Je veux le renvoyer. Mais où ira-t-il? Si sa mère est aussi indigente qu'il le dit [17])? Si elle est hors d'état de l'élever? Il faut que je m'en informe. Dornonville pourra me donner là-dessus tous les éclaircissemens [18]) que je desire.

# SCÈNE V.

LE PRINCE, LE PAGE.

LE PAGE. Monseigneur, mon oncle le capitaine va se rendre ici.

LE PRINCE. Eh bien! qu'est-ce donc? tu as l'air bien accablé [19]). Est-ce que tu aurois encore envie de dormir?

LE PAGE. Hélas, oui, monseigneur. Un peu.

LE PRINCE. Si ce n'est que cela, va remets-toi dans ton fauteuil. J'ai été enfant comme toi. Je sais combien le sommeil est doux à ton age. Remets-toi, te dis-je, je te le permets. (*Le page se remet dans le fauteuil et s'arrange pour dormir.*) Je me doutois bien, qu'il ne se le feroit pas dire deux fois.

---

16) *Voll liebenswürdiger Offenheit.*

17) Indigent, *dürftig.*

18) *Erläuterungen.*

19) *Du siehst so traurig aus.*

## SCÈNE VI.

LE PRINCE, DORNONVILLE, LE PAGE.
(*endormi.*)

DORNONVILLE. Monseigneur....

LE PRINCE. Approchez, monsieur. Que pensez-vous du petit messager [1]) que je vous ai envoyé? A quoi l'emploirai-je? à me servir dans la chambre?

DORNONVILLE (*haussant les épaules*). Il est, je l'avoue, bien petit.

LE PRINCE. Ou à courir à cheval pour des commissions?

DORNONVILLE. Je craindrois qu'il ne revînt pas.

LE PRINCE. Ou à veiller ici la nuit?

DORNONVILLE (*souriant*). Oui, pourvu que votre altesse dorme elle-même.

LE PRINCE. Quel parti [2]) puis-je donc tirer de cet enfant? Aucun, cela est clair. Aussi en me le donnant, n'avez-vous vraisemblablement pas prétendu [3]) qu'il fût utile à mon service, mais que je le divinsse à sa fortune. Vous m'aviez bien dit que sa mère n'étoit pas en état de l'élever. Mais est-il vrai qu'elle soit réduite à la dernière misère [4])?

DORNONVILLE (*mettant la main sur son coeur*). Oui, monseigneur, c'est l'exacte vérité.

LE PRINCE. Et par quels malheurs?

DORNONVILLE. Par cette guerre même qui en a enrichi tant d'autres. A la vérité sa terre n'étoit pas absolument libre [5]); mais la voilà passée, tout-à-fait en des mains étrangères. Tout est pillé,

---

1) Le messager, *der Bote.*
2) *Welchen Nutzen*
3) *Verlangt.*
4) *Daſs sie im äuſsersten Elend lebt.*
5) *Nicht ganz schuldenfrei.*

brûlé, détruit de fond en comble [6]). Par-dessus cela des procès; ils succèdent à la guerre, comme la peste à la famine [7]). Heureusement pour elle ses fils sont placés. Le plus jeune est votre page; l'aîné est enseigne dans vos gardes: quant à la mère elle vivra comme elle pourra.

LE PRINCE. Bien misérablement sans doute?

DORNONVILLE. Cela est vrai, monseigneur. (*froidement.*) Elle s'est réfugiée dans une cabane, où elle vit seule et délaissée. Je ne vais jamais la voir. Je suis son frère et je ne pourrois supporter le spectacle affreux de sa misère.

LE PRINCE. Vous êtes son frère?

DORNONVILLE. Oui, malheuresement, monseigneur.

LE PRINCE (*avec mépris*). Malheureusement! Et vous n'allez pas la voir? Je vous entends, monsieur. Sa misère vous feroit rougir; ou si elle vous touchoit, il vous en coûteroit pour la soulager [8]). (*Dornonville paroît embarrassé.*) Comment nommez-vous votre soeur?

DORNONVILLE. Detmond.

LE PRINCE (*réfléchissant*). Detmond? Mais n'avois-je pas dans mes troupes un major de ce nom?

DORNONVILLE. Il est vrai, monseigneur.

LE PRINCE. Il fut tué à l'ouverture de la première campagne [9])?

DORNONVILLE. Oui, monseigneur. C'étoit le père de l'enseigne et de cet enfant. Homme d'honneur, plein de courage, il montoit à l'assaut [10]) de l'air dont on va à une fête; il avoit le coeur d'un lion.

---

6) *Geplündert, verbrannt, von Grund aus zerstört.*
7) *Pest auf Hungersnoth.*
8) *Würde es Ihnen Geld kosten, sie zu unterstützen.*
9) *Bei Eröffnung des ersten Feldzugs.*
10) *Er lief Sturm auf eine Festung.*

Le Prince. D'un homme, M. le capitaine; c'est en dire davantage. Je me souviens très-bien de lui, et je desirerois....

Dornonville (*s'approchant*). Que desireroit votre altesse?

Le Prince. De parler à sa veuve.

Dornonville. Vous le pouvez à l'instant même; elle est ici.

Le Prince. Elle est ici? Envoyez chez elle; qu'elle vienne dès qu'elle sera levée. Je veux la voir et lui rendre son enfant.

Dornonville. Monseigneur....

Le Prince. Je vous défends de l'en prévenir [12]).

(*Le capitaine sort.*)

## SCÈNE VII.

### LE PRINCE, LE PAGE (*endormi*).

Le Prince. Quoi, réduite à un état si misérable par la guerre? quel horrible fléau [13])! Que de familles il a plongées dans la misère! Il vaut mieux encore qu'elles soient malheureuses par la guerre que par moi. C'est la nécessité et non mon goût qui m'a fait prendre les armes. (*Il se lève, et après avoir fait quelques tours* [14]), *il s'arrête devant le fauteuil du page.*) L'aimable enfant!.... comme il dort sans inquiétude! C'est l'innocence dans les bras du sommeil. Il se croit dans la maison d'un ami où il ne doit point se gêner. Voilà bien la nature! (*Il se promène encore.*) Sa mère? Mais en vérité je ne ferois pas beaucoup pour elle, si elle ressembloit au capi-

---

12) *Ihr etwas vorher zu sagen.*

13) *Schreckliche Landplage.*

14) *Nachdem er einigemal auf- und abgegangen ist.*

taine. Je veux la mettre à l'épreuve, pour la bien connoître, et ensuite.... ensuite il sera toujours temps de prendre un parti [15]. *(Il s'appuie sur le dos du fauteuil, et en regardant le page d'un air d'amitié, il aperçoit une lettre qui sort de sa poche.)* Mais qu'aperçois-je? Je crois que c'est une lettre. *(Il l'ouvre et en lit la signature:)* „Ta tendre mère de Detmond".... Ah! c'est de sa mère! La lirai-je? Je veux connoître son caractère. Elle n'aura point dissimulé [16] avec son enfant. Lisons!

*(Il lit.)*

Mon cher fils!

„La peine que tu as à écrire, ne t'a point empêché de satisfaire à la demande que je t'avois faite; et ta lettre est même plus longue que je ne l'espérois. Cette bonne volonté me confirme ta tendresse: j'y suis bien sensible, et je t'embrasse de tout mon coeur. Tu me marques que tu as été présenté au prince, qu'il a eu la bonté de t'agréer [17]; que c'est le meilleur et le plus doux des maîtres, et que tu l'aimes déja beaucoup."

*(Il regarde le page.)*

Quoi! mon ami, c'est là ce que tu as écrit à ta mère? Je ne fais donc que mon devoir en te payant de retour [18], et en cherchant à te donner des preuves de mon amitié.

„Tu as raison de l'aimer, mon enfant, car sans sa généreuse assistance [19] quel seroit ton sort dans le monde? Tu as perdu ton père, et quoique ta mère vive encore, tu n'en es pas moins à plaindre: la fortune l'a mise hors d'état de remplir ses devoirs envers toi; c'est le plus grand de mes chagrins, le plus cruel de mes tour-

---

15) *Sich zu etwas zu entschliessen.*
16) *Sie wird sich nicht verstellt haben.*
17) *Dich anzunehmen.*
18) *Wenn ich dir es wieder mit Gegenliebe vergelte.*
19) *Beistand.*

mens. Tant que je n'ai eu à penser qu'à moi, le malheur m'a trouvé inébranlable; mais quand ton image vient se présenter à mon esprit, mon coeur se brise [20]), et mes larmes ne peuvent tarir [21])."

Beaucoup de tendresse, beaucoup de sensibilité à ce qu'il paroît! Et si elle est aussi excellente femme que tendre mère!... Et pourquoi ne le seroit-elle pas? Elle l'est, je n'en puis douter.

„Je ne saurois, mon ami, te conduire moi-même sur le chemin de la fortune, comme je le voudrois; je suis forcée de rester ici dans la solitude et l'éloignement: mais avec toute la force que la tendresse m'inspire, je ne cesserai de te donner des conseils; et ma voix, tant qu'elle pourra se faire entendre, te répétera toujours de suivre les sentiers de l'honneur et de la vertu. Mon ami, donne-moi une preuve nouvelle de cette obéissance que tu as eue pour moi jusqu'à présent, porte toujours cette lettre sur toi." *(Il regarde le page.)*

Eh bien, il étoit obéissant.

„Quand tu seras en danger de manquer à ton devoir, et de négliger les avis [22]) que je t'ai donnés en t'embrassant la dernière fois, et en t'arrosant de mes larmes, ô mon fils! ressouviens-toi de cette lettre, ouvre-la, pense à ta mère, à ta mère infortunée, que l'espérance seule qu'elle fonde sur toi, soutient dans la solitude."

Comment! n'a-t-il pas un frère?

„Pense que tu la ferois mourir de douleur, et que tu percerois [23]) toi-même le coeur qui t'aime le plus sur la terre."

Elle sent son danger. Elle a raison; car il

---

20) *So bricht mein Herz.*

21) *Versiegen nicht.*

22) *Die Rathschläge hintan zu setzen.*

23) Percer, *durchbohren.*

est exposé. Devoit-elle se résoudre à l'envoyer ici?

„Ce n'est point le soupçon et la défiance [24]) qui parlent par ma bouche; ta conduite ne les a pas fait naître. Non, mon enfant, non. Ton frère a fait couler mes larmes; tu ménageras plus que lui l'ame sensible de ta mère."

Ainsi l'aîné? l'enseigne?.... Il faut que je m'éclaircisse davantage [25]).

„Tu as toujours été soumis, respectueux [26]): je te rends ce témoignage avec des larmes de joie. Continue, mon fils, deviens un honnête homme: et ta mère si pauvre, si malheureuse quelle soit, oubliera bientôt ses malheurs et sa misère."

Fort bien, elle me plaît; le malheur ajoute à l'élévation de son ame, au lieu de la flétrir [27]).

„Tu me marques à la fin de ta lettre, que tous tes camarades ont une montre. Je vois qu'il t'en faudroit une aussi; cependant tu brises là-dessus [28]), et tu me caches le desir que tu en as. Cette retenue [29]) me charme; je suis désespérée de ne pouvoir la récompenser. Tu le sais, mon ami, je ne le peux pas et tu me le pardonneras. Des affaires pressantes m'appellent dans la capitale; je vais m'y rendre et ce voyage m'enlevera le peu qui me reste. Cette dépense est nécessaire, et je ne puis l'éviter. Mais sois persuadé que dans la suite je ferai tout ce qui dépendra de moi pour contenter ton desir. Et dussé-je me refuser tout, je ne veux pas que l'ami de mon coeur manque jamais d'encouragement à la vertu. J'espère bientôt te revoir, et je suis......"

---

24) *Argwohn und Mifstrauen.*

25) *Ich mufs mir mehr Licht verschaffen.*

26) *Gehorsam und ehrerbietig.*

27) *Erhöhet ihre Seelengröfse, anstatt sie zu beugen.*

28) *Du brichst davon ab.*

29) *Zurückhaltung.*

O femme bien digne d'un meilleur sort! Je veux montrer cette lettre à mon épouse et la garder. Mais non, c'est le trésor de cet enfant, pourquoi le lui ravir? (*Il remet la lettre dans la poche du page.*) Avec quelle tranquillité il dort encore! Le ciel dit-on prépare le bonheur de ses enfans pendant leur sommeil. Cela se vérifiera sur lui [30]). Sa fortune est faite. (*Il le prend par la main.*) Mon ami! mon ami! (*Le page se réveille et regarde le prince pendant quelques momens avec de grands yeux.*) Il est charmant, d'honneur! Viens, mon petit ami, réveille-toi. Il fait grand jour et tu ne peux pas dormir ici plus long-temps. Lève-toi!

Le Page (*se levant lentement*). Oui, monseigneur.

Le Prince. Tu es encore tout endormi. Tiens va dans mon cabinet. (*Il y va.*) Eteins la lumière et ferme les portes. (*Il éteint la lumière et ferme les portes.*) Maintenant va dans celui où tu as pris la montre, Va vîte. Non, non, par ici; tiens, en face [31]), vîte. Reviens de ce côté là! Eh bien! est-tu réveillé à présent?

Le Page. Ah oui, monseigneur.

Le Prince. Dis-moi un peu, car je te regarde comme un enfant appliqué, habile même [32]), sais-tu déja écrire des lettres?

Le Page. Oh! quand je veux. J'en ai déja écrit deux grandes.

Le Prince. Et ces deux, à ta mère sans doute?

Le Page (*d'un air gai et familier*). Oui, monseigneur, à ma mère.

Le Prince. La joie brille dans tes yeux quand je te parle d'elle. (*A part.*) Comme ils s'aiment

30) *Das soll an ihm wahr werden.*

31) *Da vor dir.*

32) *Sogar geschickt.*

dans leur misère!.. (*Haut.*) Mais elle est donc bien bonne, ta mère.

LE PAGE (*prenant une main du prince avec les siennes*). Ah, si vous la connoissiez!

LE PRINCE. Je la connoîtrai, mon ami.

LE PAGE. Elle est si douce! elle m'aime tant....

LE PRINCE. Je souhaiterois qu'elle eût des fils qui lui ressemblassent. Ton frère l'enseigne, on dit qu'il ne se conduit pas bien. Mais toi?

LE PAGE (*remuant la tête*). Ah! mon frère l'enseigne....

LE PRINCE. Oui, il lui cause, dit-on, beaucoup de chagrin. Cela est-il vrai?

LE PAGE. Ah! monseigneur!.... Mais on m'a défendu d'en ouvrir la bouche. Si son colonel[33]) le savoit.... (*D'un air de confidence*[34]).) Oh! c'est un homme dur et méchant que ce colonel.

LE PRINCE. Il n'en saura rien, je te le promets. Parle, qu'est-il donc arrivé? Qu'est-ce que ton frère a fait?

LE PAGE. Bien des choses. Je ne sais pas moi-même au juste ce que c'est. Tout ce que j'ai vu c'est que ma mère en a été très-en colère; et que pour couvrir la faute de mon frère, elle a donné tout ce qu'elle possédoit. (*Il s'approche du prince et lui dit à voix basse:*) Il auroit pu sans cela, disoit-elle, être renvoyé du service[35]).

LE PRINCE. Renvoyé du service? Et pourquoi donc?

LE PAGE. Ah! monseigneur, voilà ce que je ne peux dire.

LE PRINCE. Quoi! pas même à moi?

LE PAGE. On ne me l'a pas dit à moi-même.

---

33) *Sein Obrister.*
34) *Vertraut.*
35) *Abgedankt, vom Dienst gejagt werden.*



Le Prince (*en riant*). On a très-bien fait à ce qu'il me semble. Mais pour en revenir à toi, comme tu n'as point de montre, n'en aurois-tu pas demandé une à ta mère dans tes lettres?

Le Page. Une seule fois, pas davantage.

Le Prince. Fort bien. Elle t'en a donc fait un reproche?

Le Page. Oh non, monseigneur. Au contraire elle m'a écrit qu'elle économiseroit 36) sur le peu qu'elle a, pour m'en donner une. Je suis fâché de lui en avoir parlé. Elle a déja tant de peine à vivre! Cela me donne bien du chagrin.

Le Prince. Cela doit t'en donner aussi. Un bon fils ne doit pas être à charge 37) à sa mère; il est au contraire de son devoir de chercher tous les moyens de la soulager. Quant à la montre, s'il ne s'agissoit que de cela, on pourroit te contenter. (*Il tire sa bourse.*) Tiens, mon petit ami, voilà douze louis dont je peux disposer 38). Je veux t'en faire cadeau; donne-moi ta main.

Le Page (*tendant la main pendant que le prince compte*). Sont-ils pour moi, monseigneur?

Le Prince. Oui, sans doute, mais dis-moi, que comptes-tu faire de cet argent?

Le Page. N'en pourrois-je pas acheter une montre?

Le Prince. Oui, et même une très-belle. Mais à bien examiner les choses, tu n'as pas absolument besoin de montre, il y en a asses ici. (*Pendant que le page le regarde attentivement.*) Si j'étois à ta place, je sais bien ce que j'en ferois. J'emplojerois mieux cet argent. Cependant comme tu voudras. Je vais m'habiller. Reste ici jusqu'à mon retour.

---

36) *Sie würde sparen.*
37) *Zur Last seyn.*
38) *Die ich verschenken kann.*

Le Page (*l'appelant*). Monseigneur....

Le Prince. Eh bien, que veux-tu?

Le Page. Ma mère est ici. Elle part ce matin, et je voudrois bien lui dire adieu. (*D'un air caressant*:) Me le permettez-vous?

Le Prince. Non, mon ami, cela n'est pas nécessaire. Pour cette fois, ta mère viendra ici. Tu la verras; un peu de patience.

(*Il sort.*)

## SCÈNE VIII.

### LE PAGE (*seul*).

Elle viendra ici! Je la verrai! Et pourquoi cela? Que m'importe![1]) il suffit qu'elle vienne et que je l'embrasse.... Un, deux, trois..... (*Il compte jusqu'à douze.*) Douze louis pour une montre! Ah! que je suis content! il me semble déja l'avoir dans mes mains, l'entendre aller, la monter moi-même. Mais quand le prince a dit qu'il sauroit bien ce qu'il feroit s'il étoit à ma place, qu'entendoit-il par là? Que feroit-il donc? Oh lui, qui a des montres dans toutes ses chambres, il ne sait pas ce que l'on souffre de n'en pas avoir. Mais il m'a dit aussi qu'un bon fils doit soulager sa mère. Sans doute il pensoit alors à la mienne. Douze louis! (*Il les regarde.*) C'est à la vérité bien de l'argent! bien de l'argent! Si ma mère les avoit, ils lui seroient d'un grand secours[2]) (*Il presse l'argent avec ses deux mains contre son coeur.*) Ah, une montre! une montre! (*laissant tomber ses mains.*) Mais aussi une mère! une mère si tendre! Hier encore, elle étoit

---

1) *Was liegt mir daran!* 2) *Wären sie ihr eine grosse Hülfe.*

si abattue 3)! elle avoit un air si pâle, si malade 4)! Je crois qu'en lui donnant cet argent, elle seroit tout d'un coup soulagée.... Ferai-je ce sacrifice pour elle?.... (*D'un air décidé:*) Oui, sans doute, oui. Mais qu'elle vienne promptement, car je pourrois bien en avoir du regret 5). La montre me tient trop au coeur. (*Il met son doigt sur sa bouche.*) Paix! écoutons, on vient.

## SCÈNE IX.

### Mme. DE DETMOND, DORNONVILLE, LE PAGE.

LE PAGE (*courant au devant de sa mère*). Ah, ma mère.

Mme. DE DETMOND (*regarde de tous côtés d'un air inquiet, sans faire attention à l'enfant*). Je ne sais, mon frère; mais je suis inquiète. Que me veut donc le prince?

DORNONVILLE. Tiens, regarde cet enfant. Eh bien, il veut te le rendre. (*Elle regarde avec effroi 6) son fils, qui ne cesse de la caresser d'un air satisfait.*) Mais aussi, il y avoit de la folie à l'amener ici. A quoi le prince peut-il l'employer? Les autres pages deviennent grands, se forment, et entrent au service 7): mais lui.... (*avec un geste de mépris*) 8) il est trop chétif 9), il ne sera jamais bon à rien. Le lait dont tu l'as nourri, étoit empoisonné 10) par tes chagrins;

---

3) *So niedergeschlagen.*
4) *Sie sah so bleich, so krank aus.*
5) *Es könnte mich leicht wieder reuen.*
6) *Mit Schrecken.*
7) *Treten in Kriegsdienste.*
8) *Mit verächtlicher Geberde.*
9) *Schmächtig, schlecht.*
10) *Vergiftet*

c'est une plante dont le germe est altéré [11]). Jamais il ne deviendra plus fort.

Mme. DE DETMOND (avec douleur). Mon frère.

DORNONVILLE. En un mot, quand tu verras le prince, garde-toi bien, de lui parler de cet enfant. Ce seroit inutile. Sollicite plutôt sa faveur [12]) pour l'enseigne. Il se forme au moins celui-là : c'est un homme.

Mme. DE DETMOND. Que dis-tu? pour l'enseigne?

DORNONVILLE. Oui, il l'a envoyé chercher.

Mme. DE DETMOND. Tu m'effraies. Auroit-il appris?....

DORNONVILLE (d'un air froid). Cela pourroit bien être; c'est même probable. (*S'appuyant sur sa canne* [13]) *et branlant la tête.*) Que penses-tu qu'il en arrivât, s'il savoit que le drôle a voulu décamper [14]), qu'il a pris de l'argent, et que ce n'est que parce que j'ai arrangé les choses..... (*Avec emportement*). [15]) Eh bien! vous verrez que je serai la victime de mon bon cœur, et que l'on m'enverra moi-même aux arrêts. Je voudrois ne m'être jamais embarrassé du soin de tes enfans [16]). Mais aussi je ne m'en mêlerai plus. (*Il part en grondant et se retournant encore.*) Non je ne m'en mêlerai jamais de la vie.

(*Il sort.*)

## SCÈNE X.

Mme. DE DETMOND, LE PAGE.

LE PAGE (*voyant son inquiétude*). Mon oncle

---

11) *Die in ihrem Keim gelitten hat.*

12) *Bitte lieber um seine Gnade.*

13) *Sich auf sein Rohr stützend.*

14) *Hat durchgehen wollen.*

15) *Hitzig.*

16) *Ich wollte, ich hätte mich nie um die Versorgung deiner Kinder bekümmert.*

est toujours de mauvaise humeur. Mais laissez-le dire, maman, et ne craignez rien.

Mme. de Detmond. Tais-toi, mon enfant. Tu ne sais pas....

Le Page. Oh! j'en sais plus que lui. Il s'en faut 17) que le prince soit comme il le dit. Il ne fait de mal à personne. Au contraire, voyez, voyez! (*Il lui montre les douze louis qu'il a dans sa main.*) Tout cela... Eh bien c'est lui qui me l'a donné.

Mme. de Detmond (*surprise*). Est-il possible? Le prince?

Le Page. Il l'a tiré d'une grande grande bourse remplie d'or, un instant avant que vous ne vinssiez. Ah! si le prince vouloit, maman, s'il vouloit!... Oh, il est riche lui!

Mme. de Detmond. Mais pourquoi? je n'y comprends rien. Il faut pourtant qu'il ait eu un motif 18).

Le Page. Certainement. Sa montre s'étoit arrêtée. Il a chassé hier toute la journée, il avoit oublié de la monter, et ce matin (*Il court au cabinet et en ouvre la porte*). Tenez, c'est là qu'il étoit couché. Il m'appelle, me dit de regarder à ma montre: et comme je n'en avois pas....

Mme. de Detmond. Il t'a donné cet argent?

Le Page. Oui, il me l'a donné pour en acheter une. (*Il lui montre l'argent de nouveau*) Douze louis, ma chère maman.

Mme. de Detmond. Regarde-moi. Dois-je te croire?

Le Page. Assurément. Mais je ne suis pas pressé d'avoir une montre 19). Il s'en trouvera toujours une pour moi. (*Il prend la main de sa*

---

17) *Es fehlt viel.*
18) *Eine Ursache.*
19) *Es hat bei mir keine Eile mit einer Uhr.*

*mère.*) Prenez cet argent, maman; mettez-le dans votre bourse.

Mme. de Detmond (*émue*). Comment, mon fils, comment?....

Le Page. Je souffre tant de vous voir toujours dans les larmes! Ah, ma mère! je voudrois avoir bien de l'argent, et vous ne pleureriez plus. Tout, oui, tout ce que j'aurois, je vous le donnerois de bon coeur.

Mme. de Detmond (*se baissant sur lui*). Quoi! tu voudrois, mon fils?....

Le Page. Que j'aurois le plaisir à vous voir heureuse et contente.

Mme. de Detmond (*l'embrassant*). Je le suis, mon ami. Je ne donnerois pas le bonheur que je goûte en ce moment pour tout l'or de ton prince. (*Elle l'embrasse une seconde fois*). Ah, tu ne sens pas l'impression que fait la tendresse compâtissante [20]) d'un fils sur le coeur d'une mère infortunée.

Le Page (*reprend la main de sa mère*). Vous prendrez cet argent au moins? Je vous en prie, ma chère maman, ne me refusez pas.

Mme. de Detmond. Oui, mon ami, je le prends. Comme on pourroit te tromper, c'est moi qui me charge....

Le Page. De quoi? de m'avoir une montre? [21])

Mme. de Detmond. Si tu restes avec le prince, il t'en faut une.

Le Page. Eh non, non! Le prince a des montres par-tout, et il m'a dit lui-même que je n'en avois pas besoin.

Mme. de Detmond. Cependant, ce qu'il t'a donné, c'est pour en avoir une.

---

20) *Die mitleidige Zärtlichkeit.*

21) *Mir eine Uhr anzuschaffen?*

LE PAGE. N'importe; il me l'a dit.

Mme. DE DETMOND. Tu me trompes, mon enfant, et tu ne devrois pas faire un mensonge, même par amour pour ta mère.

LE PAGE. Un mensonge! Vous ne me croyez donc pas? Eh bien! je voudrois que le prince fût présent. Je voudrois qu'il vînt. (*Il se retourne.*) Ah le voilà lui-même!

## SCÈNE XI.

LE PRINCE, Madame DE DETMOND, LE PAGE.

LE PAGE (*courant au devant de lui*). N'est-il pas vrai, monseigneur, que vous m'avez d'abord donné douze louis pour avoir une montre?

LE PRINCE (*souriant*). Oui, mon ami.

LE PAGE. Et ne m'avez-vous pas dit ensuite que je n'en avois pas besoin?

LE PRINCE. C'est encore vrai.

LE PAGE (*se tournant aussitôt vers sa mère*). Eh bien maman? Eh bien?

Mme. DE DETMOND (*embarrassée*). Votre altesse voudra bien excuser la simplicité [1]) d'un enfant qui oublie le respect....

LE PRINCE. Excuse, madame! Cette simplicité me ravit; et je voudrois la pouvoir trouver dans tout le monde. Elle est si naturelle! Parle, mon ami. Ta mère ne vouloit donc pas te croire?

LE PAGE (*un peu fâché*). Non, monseigneur. D'abord elle ne vouloit pas me croire, et ensuite elle ne vouloit pas accepter l'argent.

LE PRINCE. Que dis-tu? accepter? As-tu fait

---

1) *Die Einfalt.*

assez peu de cas de mon présent ²), pour avoir voulu en disposer *)? Je ne le pense pas.

LE PAGE (*embarrassé*), Monseigneur....

LE PRINCE. Si je le savois, cela ne m'engageroit pas beaucoup à t'en faire davantage. Eh bien, avoue-le-moi, est-il vrai?

LE PAGE. (*en montrant sa mère*). Ah, monseigneur, elle est si pauvre!

LE PRINCE (*lui prenant le menton*) ³). Bon petit coeur! Tu as donc sacrifié l'unique objet de tes desirs, pour secourir ta mère? En vérité, il seroit affreux que cela te fît perdre une montre. (*Il tire la sienne.*) Tiens! quand je ne posséderois que celle-là pour récompenser ta tendresse, je te la donnerois.

LE PAGE (*la prenant avec joie*). Ah, monseigneur! Va-t-elle?

LE PRINCE. Sois tranquille, elle va bien. (*Le page court à sa mère pour lui faire voir la montre.*) Viens, mon ami, mets la montre dans ta poche. Et puisque tu as si bien employé le peu que je t'ai donné, (*il lui donne une bourse*) tiens, prends, voilà cent louis en place des douze premiers!

LE PAGE (*le regardant avec étonnement*). Quoi, monseigneur!

LE PRINCE. Tu hésites? ⁴) Allons, prends!

LE PAGE. La bourse et tout ce qu'il y a? (*Il veut la rendre.*) En vérité, c'est trop.

LE PRINCE. Oui, si c'étoit pour toi. Mais je te les donne pour en disposer. Et qui penses-tu qui en ait besoin?

LE PAGE. Qui en ait besoin? (*Il regarde le prince, puis sa mère, et le prince encore.*) Tenez, ma chère maman!

---

2) *Hast du dir so wenig aus meinem Geschenke gemacht.*

*) *Weggeben.*

3) *Nimmt ihn bei dem Kinn.*

4) *Du bedenkst dich?*

M^me^. DE DETMOND (*s'approchant du prince*). Votre altesse. . . .

LE PRINCE. Point de remercîmens, madame. Vous trouverez que c'est très-peu; et je crains de vous faire beaucoup plus de mal que je ne vous ai fait de bien. Mais (*montrant le page*) vous le voyez sans que je vous le dise, cet enfant est trop foible, trop petit pour être avec moi. Il est dans un âge, où l'on n'est pas en état de rendre service aux autres. En un mot, j'espère que vous le reprendrez sans difficulté [5]). Vous gardez le silence?

M^me^. DE DETMOND. Pardonnez, monseigneur . . . .

LE PRINCE. Et quoi?

M^me^. DE DETMOND. Pardonnez, j'ai tort de rougir d'une pauvreté dont je ne suis pas la cause; et je peux sans honte en faire l'aveu sincère [6]) à mon prince. (*S'approchant de lui et le fixant* [7]).) Oui, monseigneur; je suis trop pauvre pour élever mon enfant. Déja depuis long-temps je portois sur l'avenir un oeil inquiet. Je vais donc être en proie à la douleur [8]). Ah s'il faut que je ramène dans le triste asile de la misère l'unique objet de toutes mes alarmes, cet enfant que vous voulez me rendre, cet enfant trop jeune encore. . . . (*Elle veut retenir ses larmes*) pour . . . sentir la perte qu'il a faite dans son père . . . . Ah, pardonnez à la foiblesse d'une mère!

LE PAGE (*prenant la main du prince et d'un ton pénétré* [9])). Elle pleure, monseigneur!

LE PRINCE. Eh bien! quand tu vivrois auprès de ta mère?

LE PAGE (*d'un air suppliant* [10])). Vous n'allez pas me renvoyer.

---

5) *Ohne Anstand.*
6) *Das aufrichtige Geständniss.*
7) *Ihn starr ansehend.*
8) *Dem Schmerz zum Raube.*
9) *Wehmüthig.*
10) *Bittend.*

LE PRINCE. Non: tu ne le crois donc pas? Cette confiance, mon petit ami, me fait plaisir. Madame, il peut rester. (*Voulant l'éprouver.*) Ce seroit cependant bien dommage, si ses moeurs, son innocence . . . . Mais non, il n'y a encore rien à craindre.

Mme. DE DETMOND (*le regardant attentivement*). Son innocence, monseigneur?

LE PRINCE (*continuant sur le même ton*). Ce n'est rien, madame. Vous imagineriez peut-être que je cherche à retirer ma parole [11]). Soyez tranquille.

Mme. DE DETMOND (*avec timidité*). Mais cependant, sans manquer au respect que je vous dois, oserois-je vous prier, de vous expliquer, monseigneur?

LE PRINCE. Madame, ce que je voulois dire, c'est que depuis long-temps je suis très-mécontent de mes pages. Leur société et leur exemple pourroient bien . . . . Mais après tout ce n'est qu'un peut-être, et on peut tenter [12]) . . . .

Mme. DE DETMOND (*prenant vivement la main de son fils*). Non, monseigneur.

LE PRINCE (*feignant [13]) de se trouver offensé*). Non? . . . . Comme vous voudrez, madame.

Mme. DE DETMOND. L'innocence de mon fils m'est trop précieuse. Je frémis des dangers [14]) où j'allois l'exposer.

LE PRINCE. Mais considérez . . . .

Mme. DE DETMOND. Je ne considère rien. Je vois mon enfant dans le feu: pourvu que je le sauve, que m'importe qu'il soit nu?

LE PRINCE. Mais sans bien, sans éducation que deviendra-t-il, madame?

---

11) *Mein Wort zurück zu nehmen.*

12) *Versuchen.*

13) Feindre, *sich stellen.*

14) *Mir schaudert vor den Gefahren.*

Mme. DE DETMOND. Ce qu'il plaira au ciel. Je me soumets à sa volonté. S'il ne peut pas soutenir sa naissance [15], qu'il aille cultiver les champs, qu'il meure, mais innocent, dans le sein de l'indigence.

LE PRINCE (*reprenant son ton naturel*). C'est penser noblement. Oui, madame, je le vois; vous méritez tout ce que je suis en état de faire pour vous. (*S'approchant d'elle et avec intérêt:*) En quoi puis-je vous être utile? Quels secours puis-je vous donner? Parlez, demandez; c'est un ami que vous voyez devant vous.

Mme. DE DETMOND (*avec émotion*). Ah, monseigneur....

LE PRINCE. Dites-moi avant tout quelle est votre situation. Où en êtes-vous pour votre terre? [16])

Mme. DE DETMOND. Il m'est absolument impossible de la sauver [17]).

LE PRINCE. Vos dettes sont donc bien considérables? Vous avez, m'a-t-on dit, des procès? Ne vous donnent-ils aucune espérance?

Mme. DE DETMOND. Aucune, monseigneur. Un seul, où il s'agit d'une petite succession [18]), auroit depuis long-temps dû être jugé en ma faveur [19]). Mon droit est incontestable [20]); mais le crédit et les richesses le combattent [21]). La nécessité m'avoit amené à la ville pour tenter un accommodement [22]); je n'ai pu y réussir.

LE PRINCE. C'est un bonheur pour vous. La justice vous sera rendue sans que vous fassiez de

---

15) *Wenn er seinen Stand nicht behaupten kann.*
16) *Wie steht es mit Ihrem Landgut?*
17) *Es zu retten.*
18) *Wobei es eine kleine Erbschaft betrifft.*
19) *Hätte schon lange zu meinem Besten entschieden werden sollen.*
20) *Unwidersprechlich.*
21) *Streiten dagegen.*
22) *Um einen Vergleich zu versuchen.*

sacrifice, je vous en donne ma parole. Acceptez de plus une pension de cent louis. Je souhaite qu'elle puisse vous mettre au dessus de tous les besoins.

Mme. de Detmond (*se jetant à ses pieds*). Tant de bonté, monseigneur! comment pourrai-je....

Le Prince (*la relevant*). Que faites-vous? Levez-vous, madame, levez-vous! Je m'acquitte de ce que je dois à la mémoire d'un homme dont vous êtes la veuve. Je fais pour vous ce que je ferois pour tous ceux dont les vertus toucheroient mon coeur. Dites-moi, hésiteriez vous encore[23]) à reprendre votre enfant?

Mme. de Detmond. Monseigneur, pourrois-je oublier?

Le Prince. Et toi, mon ami, retournerois-tu volontiers avec ta mère?

Le Page (*la montre à la main*). Avec ma mère? Oui, monseigneur.

Le Prince. Mais cependant, je sais que tu m'aimes. Tu voudrois bien aussi rester avec moi?

Le Page. Très-volontiers, monseigneur.

Le Prince. Eh bien, si cela est ainsi, en te rendant à ta mère je te renverrois: et tu m'as prié si instamment de te garder auprès de moi! Ta mère d'ailleurs t'a jeté dans mes bras. Il faut donc que je prenne d'autres mesures pour concilier les choses[24]). Restez ici, madame: je suis à vous dans le moment. (*Il sort.*)

---

23) *Würden Sie noch immer Bedenken finden.*

24) *Das Alles zu vereinbaren.*

## SCÈNE XII.

Madame DE DETMOND, LE PAGE.

Mme. DE DETMOND (*se jetant dans un fauteuil*). O jour heureux! ô bonheur inattendu!

LE PAGE. Eh bien, maman! Eh bien! Etes-vous contente?

Mme. DE DETMOND (*le tirant à elle avec tendresse*). O mon fils, mon cher fils!

LE PAGE. Mais vous ne vous réjouissez pas. Il faut être plus gaie, ma chère maman.

Mme. DE DETMOND. Mon bonheur même me fait rougir. Il me reproche le peu de confiance que j'ai eu dans la Providence, le chagrin mortel que je ressentis quand tu vins au monde. C'étoit un moment après que l'on m'eut annoncé la perte de ton père. Je jetai sur toi un regard de compassion. Je pleurai le jour que je t'avois donné. (*Elle le prend dans ses bras et l'embrasse.*) Et c'étoit toi qui devois soulager ta malheureuse mère! tes jeunes mains devoient essuyer ses larmes! Dieu que puis-je desirer à présent? Rien, rien que d'être rassurée [1]) sur le sort de ton frère; et mon bonheur sera parfait.

LE PAGE. De mon frère? Comment cela? ma chère maman?

Mme. DE DETMOND. Si le prince savoit ce qu'il a fait....

LE PAGE. Quand il le sauroit, il n'en seroit rien [2]). Vous avez vu comme il est bon et généreux.

Mme. DE DETMOND. Pour nous, mon fils, qui ne sommes coupables d'aucune faute.

---

1) *Beruhiget zu werden.* 2) *So hätte es nichts zu bedeuten.*

Le Page. D'ailleurs il m'a promis qu'il garderoit le secret, que le colonel n'en sauroit rien.

Mme. de Detmond (*effrayée*). Quoi, il te l'a promis?

Le Page. Assurément. Ainsi il ne faut pas vous alarmer 3).

Mme. de Detmond. Je suis consternée 4). Tu as donc dit....

Le Page. Ah presque rien. Ce que je savois. Et puis il m'a interrogé sur la conduite de mon frère, et je ne pouvois pas mentir. Vous me l'avez défendu vous-même.

Mme, de Detmond. Mais, mon ami, mon cher fils....

Le Page. Comment! vous êtes inquiète?

Mme. de Detmond. Si je suis inquiète! Dieu, si je le suis! Ah si le prince en demande davantage! S'il apprend!.... Tu peux perdre 5) ta mère, ton frère. Tu peux nous plonger tous dans un abîme 6) de malheurs.

Le Page (*prêt à pleurer*). Dans un abîme de malheurs?....

Mme. de Detmond. On vient.... (*Elle l'embrasse et l'encourage*). Ne dis rien. Sèche tes larmes; elles ne serviroient qu'à rendre peut-être le mal plus grave. Sois tranquille!

## SCÈNE XIII.

Mme. de DETMOND, LE PAGE, LE PRINCE, derrière lui DORNONVILLE et L'ENSEIGNE.

Le Prince. Entrez, messieurs, suivez-moi.

---

3) *Sich ängstigen.*
4) *Ich bin in der gröſsten Bestürzung.*
5) *Du kannst .... unglücklich machen.*
6) Un abîme, *ein Abgrund.*

(*A l'Enseigne*). C'est donc vous qui êtes Detmond? le fils de ce brave major?

L'Enseigne (*s'inclinant profondément* 7)). Oui, monseigneur.

Le Prince. C'est une bonne recommandation auprès de moi. Vous aviez pour père un homme plein d'honneur, un brave guerrier. Sans doute que son exemple excite votre émulation 8), et que vous cherchez à vous rendre digne de lui?

L'Enseigne. Monseigneur, je ne fais que mon devoir.

Le Prince. C'est tout faire. Le plus brave homme n'en fait pas davantage. Tenez, monsieur, voilà votre mère: ses vertus et les espérances que donne cet aimable enfant, m'ont fait concevoir de la famille l'idée la plus avantageuse. C'est pour cela que j'ai voulu vous voir tous rassemblés ici.

L'Enseigne (*s'inclinant toujours*). Monseigneur vous me faites beaucoup de grace.

Le Prince. Je ne vous en fais pas plus sans doute que vous n'en méritez.

L'Enseigne. Votre altesse juge bien favorablement.

Le Prince. En effet, monsieur, il ne me manque que la conviction 9) dans le jugement que je suis tenté de porter de vous, pour faire votre fortune. Cependant cet air libre et assuré qui vous sied si bien....

L'Enseigne. Ah, monseigneur....

Le Prince. Annonce, souffrez que je le dise, une ame noble ou très-corrompue 10). On ne sauroit soupçonner un fils né de tels parens. Non, sans doute. Ainsi, monsieur, que pourroit-on

---

7) *Sich tief verbeugend.*
8) *Erregt sein Beispiel Ihren Wetteifer.*
9) *Ueberzeugung.*
10) Corrompu, *verdorben.*

faire pour vous? Un grade de plus ne vous avanceroit pas beaucoup. Qu'en pensez-vous?

L'Enseigne (*se frottant les mains*). Non, assurément, monseigneur....

Le Prince. Mais si nous sautions ce grade? Le rang de capitaine, une compagnie: c'est là le premier but[11]) de tous ces messieurs. Mais auparavant.... (*Il se tourne rapidement vers le capitaine.*) Monsieur, que pensez-vous de votre neveu?

Dornonville (*un peu embarrassé*). Moi, monseigneur, ce que j'en pense?....

Le Prince. On diroit beaucoup de mal[12]).

Dornonville. Non, monseigneur, plutôt du bien. Je crois qu'il a du cœur, qu'il sera brave....

Le Prince (*regardant l'Enseigne avec un air de satisfaction*). Oui? Cela est-il vrai?

Dornonville. D'ailleurs il est d'une taille avantageuse.

Le Prince. C'est un bel homme, j'en conviens; mais sa conduite, ses mœurs? Je rougis de vous questionner sur de pareilles bagatelles. Enfin, quel est son caractère?

Dornonville (*souriant*). Ah, un peu trop de gaîté, de pétulance[13]) quelquefois. Au reste, monseigneur, comme vous savez, cela ne messied[14]) pas à un soldat.

Le Prince. Comme je sais? C'est en vérité quelque chose de nouveau pour moi. Il ne me manque plus que votre témoignage, madame. Que me direz-vous de votre fils? (*Après une pause*) Rien?

Mme. de Detmond. Que pourrois-je en dire?

---

11) *Das erste Streben.*
12) *Man sollte glauben (wegen seiner Verlegenheit) viel Böses.*
13) La pétulance, *der Muthwille.*
14) Messeoir, *übel stehen.*

LE PRINCE. Ce que vous en pensez, la vérité!

Mme. DE DETMOND. Et le puis-je, monseigneur? Si j'avois à le louer, voudriez-vous que je le fisse en sa présence? ou si j'avois à le blâmer, seroit-ce devant celui qui tient son sort entre ses mains?

LE PRINCE (souriant). Fort bien, madame. Au bon coeur d'une mère vous joignez toute la finesse d'une femme. Je ne puis m'empêcher de vous admirer. (*Reprenant un ton sérieux.*) Monsieur, chacun a ses principes: J'ai les miens. Quand je veux avancer un officier je commence par l'envoyer aux arrêts. Que vous en semble?

L'ENSEIGNE (*effrayé*). Monseigneur....

LE PRINCE. Oui, c'est ma manière. Remettez votre épée au capitaine. Un air plus modeste auroit tout excusé. Mais ce ton assuré, cette hardiesse.... Avec une conscience comme la vôtre, qu'attendre d'un homme aussi effronté [15]? qui devroit sentir qu'il a mérité ma disgrace; qui sait avec quelle indignité il en a agi envers la meilleure des mères; et qui cependant.... Monsieur, qu'il soit aux arrêts pour un mois. Je ne veux point d'éclaircissemens [16] sur ce qui s'est passé. C'est à votre considération, madame, et à cause de la manière dont je m'en suis instruit; et surtout parce que les circonstances me font présumer que sa faute est très-grave [17).... (*D'un ton ferme et sévère.*) Monsieur le capitaine, si dans la suite il se passoit quelque chose, je veux en être informé sur-le-champ: vous m'entendez? sur-le-champ! J'ai dessein d'avancer ce jeune homme: et ni vous (*au capitaine*), ni vous, madame (*d'un ton plus doux*), ne dérangerez mon plan.... (*S'adressant particulièrement à elle.*)

---

15) *Von einem so stirnlosen (schamlosen) Menschen.*

16) *Erläuterung.*

17) *Sehr schwer.*

Ne lui donnez jamais rien, jamais, ne fût-ce qu'une bagatelle, à titre de présent [18]). Ses appointemens peuvent lui suffire [19]). Qu'il apprenne à borner sa dépense. (*Il lui fait signe avec la main.*) Allez, monsieur, rendez-vous aux arrêts.

(*Les deux officiers sortent.*)

## SCÈNE XIV.

LE PRINCE, Madame DE DETMOND, LE PAGE.

LE PRINCE (*la regardant*). Eh bien, madame, vous êtes bien triste?

Mme. DE DETMOND (*respectueusement*). Monseigneur, je suis mère.

LE PRINCE. Mais vous n'êtes pas une de ces mères foibles, qui pour épargner à leurs enfans quelques mortifications [1]), aiment mieux ne les pas corriger?

Mme. DE DETMOND. Ce seroit une tendresse mal-entendue. Non; je crains seulement qu'il n'ait perdu à jamais les bonnes graces de son prince.

LE PRINCE. Rassurez-vous. Mon intention n'a été [2]) que de le rendre digne des graces que je veux répandre sur lui. Indulgent pour la jeunesse, je lui pardonne volontiers son inconséquence et ses étourderies; mais je ne le puis par tou-

18) *Unter dem Namen eines Geschenkes.*
19) *Sein Gehalt kann ihm genügen.*
1) *Einige Demüthigungen.*
2) *Meine Absicht ist blofs gewesen.*

jours. Ce qui dans l'un ramène, avec le repentir, l'amour de la vertu, fortifie dans l'autre son penchant pour le vice. Au demeurant [3]) soyez sans inquiétude. Ce jeune homme deviendra raisonnable; et je mesurerai mes bontés sur son changement. (*Se tournant vers le page.*) Quant à cet enfant, savez-vous quelles sont mes vues?

Mme. DE DETMOND. Non, monseigneur. Quelles qu'elles soient, elles ne tendront [4]) qu'à assurer son bonheur. O, mon prince, je n'ai jamais laissé passer un jour sans payer à vos vertus le tribut de mon hommage [5]); mais je sens bien aujourd'hui, combien il étoit peu digne de vous.

LE PRINCE. Que voulez-vous dire, madame? Vous ne me connoissez point. Mon but est, de donner un brave homme à l'Etat, à moi-même un serviteur fidèle, et d'élever pour mon fils un ami qui soit disposé à sacrifier un jour sa vie pour lui, comme son père l'a fait pour moi.

## SCÈNE XV.

LE PRINCE, Mme. DE DETMOND, LE PAGE, UN VALET-DE-CHAMBRE.

LE VALET-DE-CHAMBRE; Monseigneur! le directeur.

LE PRINCE. Qu'il entre! J'espère, madame, qu'il suffira que vous soyez instruite de mes intentions pour les approuver.

---

3) Im Uebrigen.
4) Tendre, abzwecken.
5) Den Tribut meiner Verehrung zu bezahlen.

# SCENE XVI.

## LE PRINCE, Mme. DE DETMOND, LE PAGE, LE DIRECTEUR.

LE DIRECTEUR (*s'inclinant*). Je me rends à vos ordres 6); monseigneur.

LE PRINCE. Bon jour, monsieur. Je suis charmé de vous voir. De combien est la pension 7) des enfans de la première qualité 8)?

LE DIRECTEUR. De la première qualité? C'est selon 9), monseigneur.

LE PRINCE. Mais encore 10)?

LE DIRECTEUR. De douze cens livres.

LE PRINCE. Bon. J'ai ici un enfant que je veux vous envoyer. Je prétends 11); en lui servant de père, faire autant pour lui que les meilleurs gentils-hommes pour leurs fils. Mais, dites-moi, qui est chargé de veiller sur ces jeunes gens? car c'est le point essentiel 12).

LE DIRECTEUR. Monseigneur, ce sont des maîtres 13).

LE PRINCE. Dignes sans doute de l'emploi qu'on leur donne? Mais je ne les connois pas. C'est à vous seul, monsieur, que je veux m'en rapporter 14). Vous avez gagné ma confiance.

---

6) *Ich gehorche Ihren Befehlen.*

7) *Wie viel beträgt das Kostgeld.*

8) *Von dem vornehmsten Stande.*

9) *Je nachdem sie sind.*

10) *Nun wie viel denn aber?*

11) *Ich will,*

12) *Der wichtigste Punkt.*

13) *Lehrer.*

14) *Will ich mich verlassen.*

Voudriez-vous bien vous charger vous-même du soin particulier [15]) d'élever cet enfant?

Le Directeur. C'est mon devoir, monseigneur.

Le Prince. Je ne prétends pas vous en faire un devoir. Y consentirez-vous avec plaisir?

Le Directeur. Je trouve mon plaisir dans mon devoir.

Le Prince. Fort bien! Vous pouvez compter sur ma reconnoissance. (*Au page en le prenant par la main.*) Viens, mon ami, tu vois bien monsieur? Il est bon et doux. Voudrois-tu aller vivre avec lui?

Le Page (*après avoir regardé un moment le directeur*). Oui, monseigneur.

Le Prince. Mais aussi apprends comment il faut regarder monsieur: comme ton maître, comme ton bienfaiteur. Tu auras pour lui la plus grande obéissance, le respect le plus tendre [16]). Et si jamais il avoit à se plaindre de toi...

Le Page. Ah, monseigneur, jamais!

Le Prince. Tu as vu que je sais être aussi sévère que je suis bon. Ainsi à la moindre plainte....

Le Page (*au directeur, en lui baisant respectueusement la main*). Non, monsieur, non, jamais vous n'aurez à vous plaindre de moi.

Le Prince. Comment trouvez-vous cet enfant?

Le Directeur. Il suffit, monseigneur, que

---

15) *Die besondere Mühe übernehmen.*

16) *Die liebevolleste Ehrfurcht.*

je le reçoive de vos mains, pour qu'il me soit déja cher comme mon propre fils.

Le Prince. Il peut donc aller avec vous. Y consentez-vous, madame?

Mme. de Detmond. Dieu! si j'y consens?

Le Prince. Va donc, ne t'écarte [17]) jamais du chemin de l'honneur et de la vertu. Pour ce qui est du reste, sois sans inquiétude, tu ne manqueras jamais de rien .... (*le regardant*) Mais pourquoi cet air triste?

Le Page (*prenant la main du prince*). Vivez heureux, monseigneur.

Le Prince (*ému*). Et toi aussi, mon petit ami. Mon fils, sois heureux. Comme son coeur est déja reconnoissant! Je vous laisse, monsieur. Et vous madame, suivez-le, et voyez où va votre enfant.

Mme. de Detmond (*se jetant à ses genoux*). Monseigneur, puis-je me retirer sans que mon coeur!....

Le Prince. Que faites-vous! Je n'aime point cela.

Mme. de Detmond. Permettez que....

Le Prince (*la relevant*). Non, vous dis-je. Levez-vous, madame. Je ne puis souffrir que l'on se mette à mes genoux.

Mme. de Detmond. Eh bien, je vous obéis, et je me retire.... (*levant les mains au ciel*) C'est devant Dieu que je me prosternerai [18]), pour le prier de conserver à jamais un prince aussi généreux.

---

17) S'écarter, *sich entfernen.*

18) Se prosterner, *sich niederwerfen.*

LE PRINCE (*l'accompagnant quelques pas avec bonté*). Adieu, madame, soyez heureuse.

## SCENE XVII.

LE PRINCE (*seul, regardant de tous côtés*).

La belle matinée! A quelle partie de plaisir l'emploirai-je? Du plaisir! Ne viens-je pas de goûter le plus grand? Je vais travailler, oui, travailler. J'y suis disposé à merveille [19], car je suis content de moi.

(*Fin du Page.*)

---

19) *Herrlich dazu aufgelegt.*

# LE DESERTEUR,

## DRAME EN TROIS ACTES.

---

*Imité de l'allemand de M. Stephanie.*

---

## PERSONNAGES.

MARCEL.
GENEVIEVE.
GEORGE, leur fils.
THOMAS, frère de Marcel.
LE BAILLI.
LE COLONEL.
LE CAPITAINE.
LE FOURRIER.
LE SERGENT.
LE PREVÔT. *)
FLUET, Cadet.
LA TERREUR, }
BRASCROISES, } Soldats.

*Les deux premiers actes se passent dans la chaumière **) de Marcel, et le dernier dans la prison du château.*

---

*) *Profoss.* **) *Hütte, Haus.*

# LE DESERTEUR,

## DRAME EN TROIS ACTES.

## ACTE I.

*(Le théâtre représente l'intérieur d'une chaumière de paysan. Tout y annonce la plus extrême indigence [1]). Geneviève est assise, filant au rouet [2]).)*

### SCENE I.

GENEVIÈVE, MARCEL.

MARCEL (*en entrant*). Femme, voici des soldats qui nous viennent.

GENEVIEVE (*laissant tomber son fuseau [3]*). Eh mon Dieu, comment faire? Nous n'avons plus nous-mêmes dequoi vivre; et voilà encore des soldats à nourrir.

MARCEL. Nous n'avons rien, ma femme: ainsi rien à donner.

GENEVIEVE. Mais voudront-ils nous en croire? Il y a tant de richards [4]) qui se font pauvres par avarice! Les soldats le savent. Comment vont-ils nous traiter?

MARCEL. Lorsqu'ils nous verront, il faudra bien qu'ils croient à notre misère. Je parie qu'ils

---

1) *Verräth die äusserste Armuth.*
2) *Spinnt am Rade.*
3) *Spindel.*
4) *Reiche Leute.*

auront plus de pitié de notre état que ceux qui pourroient l'adoucir.

GENEVIEVE. Dieu le veuille, mon cher homme! La douleur et la faim nous ont tant affoiblis! De mauvais traitemens nous auroient bientôt achevés [5]).

MARCEL. Va, les soldats ne sont pas aussi méchans qu'on se le figure. Ils ont plus de conscience et d'humanité qu'un bailli, qui frappe sur le pauvre comme sur une gerbe [6]). Celui-ci s'endurcit au mal à force d'en faire [7]); mais un soldat pense à une autre vie, parce qu'il est tous les jours face-à-face de la mort [8]).

## SCÈNE II.

MARCEL, GENEVIEVE, LA TERREUR, FLUET.

*(avec leurs armes et leur bagage.)*

LA TERREUR. Salut et santé. La bonne mère, je vous amène des hôtes [9]). Voici l'ordre. Trois hommes.

MARCEL. Prends le billet. *(Geneviève met le billet sur le dessus de la porte.)* Messieurs, nous partagerions de bon coeur avec vous, si nous avions quelque chose: mais nous sommes de pauvres gens. Voici toute notre habitation; cette grande chambre et une autre petite pour faire notre cuisine et pour coucher.

LA TERREUR. C'en est assez, vieux père. *(Il pose sur la table son sabre et son havre-sac [10]).)*

---

5) *Würden uns bald vollends den Rest geben.*
6) *Garbe.*
7) *Härtet sich im Bösen ab durch viele böse Thaten.*
8) *Dem Tod im Angesicht.*
9) *Gäste.*
10) *Tornister.*

Allons, monsieur le cadet, mettez-vous à votre aise [11]).

Fluet (*d'un ton pleureur*). Hu, hu! Je suis trempé de la tête aux pieds [12]); et j'ai froid à ne pouvoir y tenir [13]). Hu, hu, hu. (*Il pose son bagage en grelottant* [14]).)

La Terreur. Bon! ce n'est rien encore. Lorsque vous aurez un glaçon [15]) pendu à chacun de vos cheveux, c'est alors que vous pourrez vous plaindre du froid.

Fluet. Je n'y tiens plus [16]). Je suis cadet; je n'irai pas sacrifier ma vie à traverser des marais à pied [17]) comme un soldat. Si nous marchons après-demain et qu'il fasse le même temps, je prendrai pour mon argent un chariot, et je me ferai voiturer.

La Terreur. Oui bien, on vous laissera faire. Croyez-vous être le seul qui ait de l'argent? Il y en a tant d'autres qui se feroient traîner, si cela étoit permis! Il feroit beau voir la moitié de l'armée empaquetée dans des chariots! Comment vous trouverez-vous donc [18]) lorsque tout mouillé, comme vous l'êtes, il vous faudra encore monter la garde? Le tour revient souvent [19]) quand on est en quartier.

Fluet (*pleurant encore en se regardant*). Hu, hu, je n'ai pas un fil sur moi qui ne soit trempé [20]).

La Terreur. Fi donc! Pleurer? Un soldat

---

11) *Machen Sie sichs bequem.*

12) *Vom Kopf bis zu den Füßsen durchnäßst.*

13) *Daßs ich es nicht aushalten kann.*

14) *Schnatternd.*

15) *Eiszapfen.*

16) *Ich halte es nicht länger aus.*

17) *Moräste zu durchwaten.*

18) *Wie wird es Ihnen denn seyn.*

19) *Die Reihe geht oft herum.*

20) *Ich habe keinen trockenen Faden auf dem Leib.*

doit rire encore, tant qu'il n'a pas la moitié de sa tête à bas [24]).

FLUET. Toute ma frisure défaite [25]). Hu, hu, hu!

LA TERREUR. Ah voilà qui s'appelle un malheur!

FLUET. Il fait encore plus froid ici que dans les champs. (*D'un ton dur à Marcel.*) Allons, vieux coquin, fais du feu!

LA TERREUR. C'est un brave homme, monsieur le cadet. Il a plus de soin de votre santé que vous ne pensez. Si la chaleur vous prenoit tout de suite, vous attraperiez un catharre.

FLUET. Je crois que vous voulez me faire crever [26]). Je ne suis pas d'une race si dure que la vôtre. Vous êtes fils de roturier [27]); et il y a dix-huit mois que nous sommes nobles de père en fils. (*A Marcel.*) Feras-tu du feu, maudit paysan?

LA TERREUR. Allons, bon papa, allons, faites du feu; autrement le roi va perdre un soldat.

MARCEL. Messieurs, ce seroit de bon coeur; je meurs de froid comme vous; mais je n'ai pas un morceau de bois.

GENEVIEVE. Ecoute, mon homme. Notre compère Thomas pourroit nous prêter quelques fagots [28]) pour l'amour de ces honnêtes gens. Va le prier de nous rendre ce service. Ce jeune monsieur (*en montrant Fluet*) me fait peine au coeur [29]). Dieu de bonté, il n'est pas encore accoutumé à souffrir. Va, mon ami, le compère ne nous refusera pas.

MARCEL. Eh bien! oui, j'y vais.

---

24) *So lange ihm nicht der halbe Kopf herunter ist.*
25) *Frisur aufgegangen.*
26) *Mich krepiren lassen.*
27) *Ein Bürgerssohn.*
28) *Reisbüschel.*
29) *Thut mir in der Seele wehe.*

# SCÈNE III.

## GENEVIÈVE, LA TERREUR, FLUET.

La Terreur. Maintenant, la bonne mère, songeons au dîner. Que nous donnerez-vous?

Genevieve. Hélas, mes bons messieurs, il y a huit jours que nous ne vivons que de pain et d'eau; et du pain même (*avec un profond soupir*) bientôt nous n'en aurons plus. La mauvaise récolte de cette année [30]) nous a entièrement ruinés. Il nous a fallu vendre tout ce que nous avions pour avoir du pain. Et maintenant que nous n'avons plus rien à vendre pour en avoir, quand nous aurons mangé le peu qui nous en reste, de quoi vivrons-nous? Il n'y a que le bon Dieu qui le sait. N'allez pas croire au moins que je vous dise un mensonge. Venez, je vais vous conduire dans toute ma chaumière; vous n'y trouverez que de la pauvreté. Je donne du fond de mon coeur autant que je puis. Mais aujourd'hui, où en trouver pour moi-même? Ah croyez-m'en, je ne prendrois pas sur moi la honte de recevoir des aumônes [31]) si j'avois le nécessaire.

La Terreur. Tranquillisez-vous, la bonne mère, tranquillisez-vous; je vous en crois. On voit bien à la mine des gens lorsqu'ils disent la vérité.

Genevieve. Moi qui craignois tant de vous voir entrer chez nous! soyez les bien-venus. Ah! Marcel avoit bien raison. C'est chez les soldats qu'on trouve les meilleurs chrétiens. Ils font ce que les autres se contentent de prêcher.

La Terreur. Il faut tout dire. Il y a parmi nous des diables incarnés [32]) qui épuisent toute

---

30) *Die heurige schlechte Erndte.*
31) *Allmosen anzunehmen.*
32) *Eingefleischte Teufel.*

leur bravoure 33) dans les chaumières des paysans, et qui ne s'en trouvent plus ensuite en face de l'ennemi 34).

GENEVIEVE. Oh, vous n'êtes pas comme cela, vous, j'en suis sûre. Quel bonheur c'est encore pour moi de n'avoir que de bons soldats à loger, lorsque je suis dans la peine 35).

LA TERREUR. Allons, monsieur le cadet, faites sauter quelque monnoie de votre bourse, pour avoir de la viande et nous en régaler 36) avec ces braves gens, puisqu'ils n'ont que du pain.

FLUET. Oui-da 37)! Est-ce que je suis venu pour festoyer ces misérables 38)? Je suis bien plus à plaindre; ils sont nés pour souffrir, et non pas moi.

LA TERREUR (*bas à Geneviève*). Voyez-vous? c'est un de ces braves dont je vous parlois tout-à-l'heure. (*A Fluet.*) Croyez-vous donc que ce soit leur faute 39) si vous n'avez pas trouvé ici un bon feu?

FLUET. Et faut-il que je souffre parce qu'ils sont dans la misère?

LA TERREUR. Il falloit faire vos conventions en entrant au service, qu'on vous prépareroit dans tous vos logemens un lit de plume, un bon feu, une robe de chambre et des pantoufles.

FLUET. Laissez-là vos sornettes 40) ou je m'en plaindrai au capitaine.

LA TERREUR. Vraiment, vous le connoissez bien, si vous croyez qu'on lui porte des plaintes, comme à un maître d'école. Allez, allez lui parler. Il vous apprendra mieux que moi à vivre en

---

33) *Die ihre ganze Tapferkeit aufbieten (erschöpfen).*
34) *Vor dem Feind.*
35) *Wenn ich in Verlegenheit bin.*
36) *Uns damit zu bewirthen.*
37) *Ei, jawohl!*
38) *Diese Lumpe zu traktiren.*
39) *Dafs es ihre Schuld ist.*
40) *Possen.*

soldat. Celui qui veut réussir parmi nous, doit, avant tout, avoir un bon coeur. Qui aura de la compassion pour vous, si vous n'en avez pas pour les autres? Mais voilà comme ils sont tous, ces nobles de deux jours! Ils laissent la pitié dans les sarraux de toile [41]) dont ils se dépouillent [42]) pour prendre des habits cousus d'or. Ils croiroient se dégrader de regarder les pauvres. N'avez-vous pas été bien aise que je me sois chargé de vos armes [43]) pendant toute la marche? Fort bien, vous n'avez qu'à les traîner vous-même une autre fois; je ne m'en soucierai guère. Vous pourrez aussi nettoyer votre fusil *). Je ne sais pas pourquoi je travaillerois pour vous.

FLUET (*en rechignant* [44]). Ne me l'avez-vous pas promis?

LA TERREUR. Je croyois que vous le méritiez. Il y aura aussi une garde à monter [45]) dans trois heures. Nous verrons comment vous vous en tirerez [46]) par le temps qu'il fait.

FLUET. Je n'y tiendrai jamais.

LA TERREUR. Fouillez donc à l'escarcelle [47]).

FLUET. Et combien faut-il?

LA TERREUR. Un écu. Pas un sou de moins.

FLUET. C'est bien cher. (*Il lui donne l'argent avec un air de regret* [48]).)

LA TERREUR. Je le croyois dans vos entrailles [49]) plutôt que dans votre bourse, tant vous avez eu de peine à le tirer. (*A Geneviève.*) Tenez,

---

41) *Sie lassen das Mitleid in den leinenen Kitteln stecken.*

42) *Die sie ablegen.*

43) *Dafs ich Ihnen Ihre Waffen getragen habe.*

*) *Flinte putzen.*

44) *Mit saurem Gesicht.*

45) *Eine Wache aufzuziehen.*

46) *Wie Sie Ihre Sache machen werden.*

47) *Fahren Sie also in den Beutel. (Ziehen Sie den Beutel.)*

48) *Mit Widerwillen.*

49) *Ich glaubte, es säfse Ihnen in den Eingeweiden.*

la bonne mère, ayez-nous de la viande et quelques légumes 50). Votre mari sera du repas.

GENEVIEVE. Ah vous êtes trop bon! Le jeune monsieur voudra-t-il aussi manger avec nous? S'il vous fréquente pendant quelque temps 51), il deviendra aussi un brave homme, j'en réponds.

*(Elle sort.)*

## SCÈNE IV.

### LA TERREUR, FLUET.

LA TERREUR. Voyez-vous? Si vous aviez fait les choses de bonne grâce, il ne vous en auroit coûté que la moitié. Voilà ce que l'on gagne à marchander avec le pauvre, tandis qu'à moitié-prix, on auroit pu encore avoir la bénédiction du Seigneur 52). *(Il prend les armes de Fluet et s'occupe à les nettoyer.)*

FLUET. Mais je n'ai pas mon argent pour les autres; mon papa entend que je le ménage 53).

LA TERREUR. Il vous a donc défendu de donner quelques secours aux malheureux?

FLUET. Rien pour rien, m'a-t-il dit en partant. Ne paie que ce que l'on fera pour ton service, et tâche d'avoir toujours bon marché.

LA TERREUR. Vous lui obéissez à merveille, à ce qu'il paroît. Pour moi je n'aurois pu trouver de goût à rien aujourd'hui 54) si j'avois vu ces pauvres gens endurer la faim.

FLUET. On voit bien que vous n'avez jamais été riche. Il faut aller dans les grandes maisons

---

50) *Gemüse.*
51) *Wenn er eine Zeitlang mit Ihnen umgeht.*
52) *Den Segen des Herrn.*
53) *Mein Vater will, daſs ich es schone.*
54) *Es hätte mir heute kein Bissen geschmeckt.*

pour voir comment on doit se comporter [55] envers les pauvres. Quand vous verrez faire l'aumône, regardez si ce ne sont pas les gens du peuple plutôt que des seigneurs. Il nous conviendroit bien de nous arrêter devant de la canaille couverte de haillons [56]. Si elle devenoit un jour à son aise [57], qui trouveroit-on pour nous servir?

La Terreur. Est-ce que c'est mon devoir de nettoyer vos armes?

Fluet. Puisque je vous paie. Si vous ne le faites pas, j'en trouverai mille à votre place.

La Terreur. Cela n'est pas sûr. Pensez-vous qu'un brave soldat veuille être pour quelques sous le valet de gens de votre espèce? Nous avons de l'honneur dans l'ame, et nous savons nous contenter, au besoin, du pain de munition [58]. Avec cela on se moque des riches et de leur argent. Si j'avois encore le vôtre, vous verriez. Mais patience, je parlerai à mes camarades, et je vous attends à la première garde [59].

Fluet. Oh! je ne la monterai pas long-temps. Mon papa va bientôt m'acheter une enseigne [60].

La Terreur. Ce ne sera pas au moins dans notre régiment. Nous avons un brave colonel, qui ne prend ses officiers que parmi les vrais soldats, et non parmi des femmelettes comme vous [61].

Fluet. Eh bien, j'irai dans un autre.

La Terreur. A la bonne heure. Mais croyez-moi; retournez plutôt auprès de votre maman; ou si vous pouvez tout acheter, faites une bonne

---

55) *Betragen.*
56) *Vor Lumpengesindel stehen zu bleiben.*
57) *Wohlhabend.*
58) *Kommisbrod.*
59) *Bei der nächsten Wache. (Wir wollen sehen, wie es bei der nächsten Wache gehen wird.)*
60) *Fahne.*
61) *Weibchen (alten Weibern), wie Sie.*

complette de courage [62]). C'est la chose la plus nécessaire dans notre métier.

Fluet. Moi, je n'ai pas de courage? J'ai appris un an à faire des armes [63]).

La Terreur (*branlant la tête* [64])). Contre les lièvres peut-être, mais non contre l'ennemi. Il faut là une bonne conscience que vous n'avez pas, puisque vous traitez les pauvres comme des chiens. Vous ne ferez pas mieux que tous ceux de votre trempe [65]) qui viennent passer un an au service, et puis se retirent dans leurs terres, pour raconter leurs prouesses [66]) quoiqu'ils se soient toujours tenus cachés derrière le bagage.

## SCÈNE V.

### LA TERREUR, FLUET, GENEVIÈVE.

Genevieve (*à la Terreur*). Tenez, mon cher monsieur, voici de la viande. Voilà encore des légumes que le jardinier du château m'a donnés. Je suis bien aise d'avoir quelque chose à vous rendre. A qui faut-il le remettre?

La Terreur. Gardez le, ma bonne mère, ce sera pour boire. Est-ce que vous ne prenez pas de vin?

Genevieve. Il y a dix ans que je n'en ai bu, hélas! depuis que mon fils est parti.

La Terreur. Eh bien, cela vous donnera des forces.

Genevieve. Mon fils est soldat comme vous.

La Terreur. Soldat? Et dans quel régiment?

Genevieve. Bourbonnois.

---

62) *Kaufen Sie brav Muth ein.*

63) *Fechten lernen.*

64) *Den Kopf schüttelnd.*

65) *Von eurem Schlag.*

66) *Um ihre Heldenthaten zu erzählen.*

LA TERREUR (*avec vivacité*). Et comment s'appelle-t-il?

GENEVIEVE. George Marcel. Dieu sait s'il vit encore. Il y a quatre ans que nous n'avons reçu de ses nouvelles.

LA TERREUR. Tranquillisez-vous, bonne femme, il est encore vivant.

GENEVIEVE. Et-ce que vous le connoissez, mon cher monsieur?

LA TERREUR (*embarrassé*). Je ne sais guère, mais il doit être plein de vie, puisqu'il a de si honnêtes parens.

GENEVIEVE. Ah, ce n'est pas une raison. Les braves gens sont ceux que le bon Dieu éprouve les premiers. Et cependant, notre fils est le seul bien que nous eussions au monde.

FLUET. Oui vraiment, un soldat vous serviroit de beaucoup.

LA TERREUR. Et qu'en savez-vous pour le dire? Vous ignorez tout ce qu'un homme peut faire avec un bon coeur. Allez, bonne mère, posez tout cela [67]). Quand votre mari apportera du bois, nous mettrons le pot-au-feu [68]). (*Bas à Geneviève.*) Le troisième soldat que nous attendons est un peu dur. Si on le faisoit attendre, il pourroit nous quereller.

GENEVIEVE. Mon cher monsieur, je ne puis rien faire que mon homme ne soit de retour. Je me repose sur vous. Vous trouverez de bonnes paroles pour nous excuser.

LA TERREUR. Oh, il ne se laisse pas mener par des paroles [69]). Et puis il est caporal: c'est mon supérieur [70]). Je ne lui parle pas comme je voudrois.

---

67). *Legt das Alles hin.*

68) *Zusetzen.*

69) *Er läſst nicht mit sich reden.*

70) *Mein Vorgesetzter.*

## SCÈNE VI.

### LA TERREUR, FLUET, MARCEL, GENEVIÈVE.

MARCEL (*jetant une charge de bois à terre*[71]). Allons, voici des fagots. Je vais vous allumer du feu.

GENEVIEVE. Oui, mon homme, dépêchons-nous. Il doit nous venir un officier; et il n'est pas commode[72]) à ce que dit monsieur.

MARCEL. Comment, un officier chez nous?

LA TERREUR. Quand je dis officier, il lui faut encore un grade; mais il y montera. Il a quelques ordres à donner dans la compagnie, sans quoi il seroit déja ici. Allez, allez échauffer le foyer[73]).

FLUET (*poussant Geneviève*). Parbleu, il est bien temps! Hâtez-vous donc vous dis-je.

GENEVIEVE. J'y vais, j'y vais. (*Elle est prête à sortir.*)

## SCÈNE VII.

### LA TERREUR, FLUET, MARCEL, GENEVIÈVE, GEORGE.

GEORGE (*en entrant*). Allons, allons vîte à dîner.

MARCEL. Hélas, monsieur, nous n'avons rien de prêt encore.

GEORGE. A quoi diantre vous amusez-vous?[74])

---

71) *Wirft eine Bürde Holz hin.*

72) *Es ist nicht gut mit ihm auszukommen.*

73) *Macht Feuer auf den Herd.*

74) *Mit was Teufel haltet ihr euch denn so lange auf?*

GENEVIEVE (*bas à la Terreur*). Mon cher monsieur, parlez-lui, je vous en prie, pour qu'il ne se fâche pas.

MARCEL (*à George*). Ce n'est pas notre faute, je vous en assure. Demandez à votre camarade.

LA TERREUR (*bas à George*). Finis ce badinage [75]) et tire les de peine. (*Haut à Geneviève.*) Bonne mère, regardez-le bien.

GEORGE. Est-ce que vous ne me reconnoissez pas? (*Marcel et Geneviève le considèrent attentivement.*)

MARCEL. Ma femme ne sens-tu rien dans ton coeur?

GENEVIEVE (*dans une incertitude où perce la joie [76]), regarde tantôt Marcel, tantôt George*). O mon Dieu seroit-ce lui?

GEORGE. Oui, c'est moi, c'est moi, ma mère. Quel plaisir de vous revoir, mes chers parens!

MARCEL. Est-il possible, mon fils! Oh sois le bienvenu mille fois!

GENEVIEVE (*l'embrassant*). Je te revois donc avant de mourir. La joie ne me laisse pas respirer [77]).

MARCEL. Comment as-tu donc fait pour vivre encore? Mon cher fils, il y en a tant qui sont morts! et toi tu es échappé?

GEORGE. On ne m'a pourtant jamais vu en arrière de mon devoir. C'est à vos prières sans doute que je suis redevable d'avoir été épargné par la mort. Mais comment avez-vous vécu, mes chers parens? Je suis chez vous en quartier. Vous n'êtes pas fâché de ce logement peut-être?

MARCEL. Peux-tu nous le demander? Depuis que tu nous as quittés, mon cher fils, nous n'avons jamais eu tant de joie.

---

75) *Mache dem Spaſs ein Ende.*

76) *Unter welcher die Freude vorschimmert.*

77) *Athmen.*

Geneviève (*à la Terreur*). Vous m'aviez dit que c'étoit un caporal que vous attendiez?

La Terreur. Et c'est bien vrai aussi.

Marcel. Juste ciel! tu t'es avancé? Comment cela s'est-il fait? Tu ne savois pas lire.

George. Mon capitaine me l'a fait apprendre.

Marcel. O ma femme! quel honnête homme cela doit être!

Geneviève. Qu'on vienne nous dire ensuite que les gens de guerre ne sont pas de braves gens.

La Terreur. Il n'en restera pas là [78]), je vous en réponds. (*A George.*) Mais pourquoi ne m'as-tu pas dit que nous coucherions aujourd'hui dans ton village?

George. Camarade, j'étois si plein de ma joie que je ne pouvois parler.

Geneviève. Combien resteras-tu avec nous?

George. Trois jours, ma mère. Nous faisons halte ici.

Marcel. Oh c'est bon, mon cher fils. Nous aurons le temps de nous dire bien des choses.

Fluet. Au diable. Personne ne veut donc allumer de feu? Je pense qu'il en seroit temps depuis une heure.

Geneviève. Dans un moment, monsieur.

La Terreur (*à Geneviève*). Restez auprès de votre fils, la bonne mère. Je vais battre le briquet [79]) et faire la cuisine. (*à Fluet*) Quand vous seriez à demi gelé, la joie de cette famille devroit vous réchauffer. Mais vous n'êtes pas capable de la sentir. Venez avec moi, je vais vous conduire dans quelque maison du voisinage, jusqu'à ce que la chambre soit plus chaude; sinon, prenez votre parti de vous-même [80]).

---

78) *Er wird schon noch höher rücken.*

79) *Feuer schlagen.*

80) *Wo nicht, so thun Sie, was Sie selbst wollen.*

GENEVIEVE. Oui, je vous en prie, mon cher monsieur. Notre voisin, à main droite, a une grande cheminée [81]) où l'on peut se dégourdir plus à son aise [82]).

FLUET. Vraiment oui, j'irai encore m'exposer à l'air, pour arriver là plus transi [83]).

LA TERREUR. Il n'y aura pas ici de chaleur d'une bonne heure, et vous achèveriez de geler. Venez, venez.

FLUET (*en pleurant*). Je crois qu'on l'a fait exprès, de me donner le plus mauvais logement du village.

LA TERREUR. Oui, pour ceux qui sont toujours restés assis dans leur fauteuil [84]), les pieds sur la cendre [85]). (*Ils sortent.*)

## SCÈNE VIII.

### MARCEL, GENEVIÈVE, GEORGE, LA TERREUR.

GEORGE. Ce garçon là s'imagine qu'il en est dans le monde comme dans sa maison, où sa maman ordonnoit aux valets de suivre tous ses caprices [86]).

GENEVIEVE. Y a-t-il long-temps qu'il est soldat?

GEORGE. Trois semaines. C'est sa première marche. Mais asseyons-nous, mes chers parens. Racontez-moi quelque chose de notre village. Que fait ma chère Madelaine?

GENEVIEVE. Elle a déja quatre enfans.

---

81) *Kamin.*
82) *Sich bequemer auswärmen.*
83) *Dafs ich noch erfrorner hinkomme.*
84) *Armstuhl.*
85) *Mit den Füfsen auf der Asche.*
86) *Allen ihren Launen zu folgen.*

GEORGE. Que me dites-vous?

MARCEL. Tu ignores peut-être qu'elle a épousé le jardinier Thomas?

GEORGE. Elle n'a donc pas voulu m'attendre?

GENEVIEVE. Il y a dix ans que tu es parti. Elle en a passé quatre à te pleurer.

GEORGE. Mais comment est-elle? Vit-elle au moins heureuse?

GENEVIEVE. Elle est encore plus misérable que nous; et ses enfans ne pourront de quelques années gagner leur vie.

GEORGE. Vous n'êtes donc pas à votre aise vous autres?

GENEVIEVE. Hélas! mon cher fils, nous ne savons jamais la veille où nous prendrons du pain le lendemain.

GEORGE. Juste ciel! que m'apprenez-vous? (*Les deux vieillards* 87) *se mettent à pleurer sans répondre.*) Parlez donc. Comment cela est-il possible?

MARCEL. Tu as raison de t'en étonner. Tu sais que nous avons toujours été laborieux 88), et que nous ne faisions pas comme les trois quarts de ceux du village, qui ne savent pas ramasser pour l'hiver 89). Nous nous étions toujours si bien conduits, lorsque tu étois avec nous, que personne n'avoit un sol de dettes à nous demander 90). Notre ferme étoit pourvue de bétail 91) et nous avions toujours quelques deniers en réserve *) pour les besoins inattendus. Mais mon cher fils tout cela ne tarda guère à changer après ton départ. Nous avions beau travailler 92), nous

---

87) *Die zwei alten Leute.*
88) *Arbeitsam.*
89) *Auf den Winter sammeln.*
90) *Einen Kreuzer Schulden an uns zu fordern.*
91) *Unser Meierhof war mit Vieh versehen.*
*) *Einige Pfennige zurück gelegt.*
92) *Wir arbeiteten vergeblich.*

vîmes bientôt qu'il nous manquoit deux bras diligens. J'étois obligé d'épuiser mes forces pour tenir nos terres en bon état. La foiblesse vint avec l'âge. Dans le temps où nous aurions dù nous réjouir d'avoir élevé notre fils, nous fûmes obligés de prendre un valet de charrue 93) pour payer nos charges 94) et nous soutenir. Il vient de mauvaises années, nous fîmes des dettes; et depuis cinq ans nous avons tout fondu 95).

GENEVIEVE. Nous sommes encore en arrière de trente écus envers le Seigneur. Il nous est impossible de les payer; et chaque jour nous attendons qu'on nous chasse de notre chaumière, pour nous envoyer mendier notre pain.

MARCEL. Dieu sait pourtant si c'est notre faute. Nous avons sûrement assez travaillé toute notre vie, pour avoir du pain dans la vieillesse: et nous l'aurions en abondance si des méchans n'avoient mis leur plaisir à nous rendre malheureux.

GEORGE. Juste ciel! devois-je craindre de vous trouver dans une pareille situation? Mais qui sont les méchans hommes dont vous vous plaignez?

MARCEL. Le Bailli seul, mon fils. C'est lui qui fait toute notre misère. C'est sur lui que nous pouvons crier vengeance du fond de notre coeur. S'il ne t'avoit pas fait soldat, nous n'aurions pas ainsi perdu notre bien, qui nous avoit coûté tant de sueur et de peines.

GEORGE. Il faut que la terre fournisse des hommes au roi; et ce n'est pas la faute du Bailli si le sort m'est tombé 96).

GENEVIEVE. Tu le crois mon fils? Apprends

---

93) *Einen Bauerknecht anzunehmen.*

94) *Unsere Abgaben zu bezahlen.*

95) *Alles zugesetzt.*

96) *Wenn mich das Loos getroffen hat.*

que c'étoit une tromperie de sa part. Tu sais qu'il a toujours été notre ennemi. Cependant de toute notre vie nous ne lui avons fait de mal.

MARCEL. C'est qu'il m'en vouloit [97]) de n'avoir pu lui prêter de l'argent, lorsqu'il n'étoit encore que simple clerc du greffier [98]) et qu'il n'avoit pas un habit entier sur le corps. Je me suis bien aperçu que sa haine venoit de ce moment.

GENEVIEVE (*à George*). C'étoit au fils aîné d'Antoine de marcher à ta place. Son père à prix d'or gagna le sergent de milice *) et le Bailli. Il l'a déclaré en mourant; on l'a vérifié [99]) sur le registre de l'inspecteur. Le Bailli auroit été démis [100]), si ton père n'avoit intercédé pour lui [1]). (*A Marcel*) Il falloit le laisser punir. Il n'auroit eu que ce qu'il méritoit. Nous ne serions peut-être pas aujourd'hui si malheureux.

MARCEL. Eh, ma femme, qu'y aurions-nous gagné, quand il auroit payé l'amende **)? Notre fils seroit resté soldat et le Bailli auroit été encore plus acharné [2]) contre nous. On empire son mal à se plaindre de la justice [3]); elle trouve toujours à se venger. Les choses se seroient arrangées de manière [4]) que nous aurions eu tout le tort sur nous et qu'on nous auroit fermé la bouche pour jamais.

GENEVIEVE. Sa punition ne restera pas en arrière. Il faudroit qu'il n'y eût pas un Dieu dans le ciel; et nous pouvons mourir tranquilles là-dessus. (*Avec un profond soupir*) Seulement si nous n'avions pas de dettes.

---

97) *Er hatte eben einen Groll auf mich.*

98) *Schreiber des Registrators.*

*) *Den Werber.*

99) *Bewahrheitet (es bestätigt gefunden).*

100) *Abgesetzt worden seyn.*

1) *Für ihn gebeten hätte.*

**) *Die Strafe.*

2) *Noch mehr erbittert.*

3) *Man verschlimmert das Übel, wenn man über die Justiz klagt.*

4) *Die Sache wäre so gekartet worden...*

## SCÈNE IX.

### MARCEL, GENEVIÈVE, GEORGE, LA TERREUR.

La Terreur. Bon. Je viens de pourvoir au cadet [5]). La mère, montrez-moi un peu où je ferai la cuisine. Vous pourrez après cela rester auprès de votre fils, j'aurai soin de tout.

Genevieve. Grand merci, mon chér monsieur, je vais vous aider.

La Terreur. Non, non, je m'en charge tout seul. Vous ne sauriez pas faire cuire comme il faut pour des soldats.

Genevieve (*prête à sortir*). Oui mon fils; voilà ce qui nous est arrivé de t'avoir perdu; nous n'avons plus d'autre espérance que l'aumône. Je frissonne d'y penser. Vivre d'un morceau de pain qu'on mendie. (*Elle sort en pleurant avec la Terreur.*)

## SCÈNE X.

### MARCEL, GEORGE.

George (*troublé* [6])). N'est-il pas vrai, mon père? Ma mère dit les choses pires qu'elles ne sont [7]), comme font toujours les femmes.

Marcel. Non, mon fils, elle n'a pas dit un mot hors de la vérité. Il ne nous est pas seulement resté de la dernière récolte de quoi semer notre petit champ. Il a fallu tout vendre pour

---

5) *Ich habe so eben den Kadet versorgt.*

6) *Unruhig.*

7) *Macht die Sache ärger, als sie ist.*

vivre. Nous dévons des droits 8) au Seigneur, qui veut absolument être payé, à ce que dit le Bailli; mais où le prendre? Notre chaumière va être vendue. Mon cher fils, tu n'hériteras pas un tuyau de paille 9) de ton père.

George. Oh! si vous aviez seulement de quoi subsister [10]), je ne m'embarrasserois guère [11]) de ce qui me regarde. Quand je ne pourrai plus servir, le roi me nourrira jusqu'à la mort. J'ai donné l'année dernière mon pain à des paysans que la faim chassoit dans la ville; j'ai pensé mille fois à vous, mais je ne croyois pas que vous fussiez aussi à plaindre. Je me réjouissois tant de vous voir! Et aujourd'hui que je vous vois, c'est dans la plus affreuse misère. Je n'ose lever les yeux sur vous. (*Marcel lui tend les bras et ils s'embrassent en pleurant amèrement. — Après une courte pause.*) Si je pouvois encore faire quelque chose pour vous soulager! Voici tout ce que je possède. Je vous le donne avec des larmes, parce que je n'ai rien de plus à vous donner.

Marcel. Que Dieu te le rende au centuple [12]), mon cher fils! Nous avons là de quoi vivre deux jours!

George. Rien que deux jours! Mais comment le Seigneur peut-il être si impitoyable [13]) de vous faire vendre votre chaumière, et de vous rendre mendians pour trente écus? Ne pourroit-il pas prendre patience? Que gagne-t-il à perdre ses vassaux [14])? Je ne crois pas qu'il en trouve de plus honnêtes que vous.

---

8) *Abgaben.*
9) *Du wirst keinen Strohhalm erben.*
10) *Wenn ihr nur zu leben hättet.*
11) *Ich würde mich wenig kümmern.*
12) *Vergelte dir es hundertfältig.*
13) *Unbarmherzig.*
14) *Wenn er seine Unterthanen ruinirt.*

Marcel. Voilà ce qui arrive, lorsque les seigneurs ne viennent pas sur leurs terres. Nous n'avons pas vu monsieur le Comte depuis que son père est mort. Il reste à la ville, et laisse faire au Bailli, qui ne fait que des mendians. Il sentira trop tard qu'il auroit mieux valu pour lui de venir voir de ses yeux, si tout va comme on lui en fait le récit [15]). Les autres seigneurs du voisinage vinrent l'année dernière dans leurs châteaux; ils virent la misère des paysans et les prirent dans leurs bras, mais le nôtre ne se met pas en peine de nous [16]). Dieu me le pardonne, il faut encore prier pour lui, lorsqu'il nous écorche jusques par dessus les oreilles [17]). Le dernier terme [18]) est à demain: tu entendras comme le Bailli sait crier; il doit venir aujourd'hui.

George. C'est bon; je lui parlerai. Je lui dirai peut-être à l'oreille deux mots qui le rendront plus traitable [19]). On assure que le roi doit passer ici. S'il y vient, il faut que vous alliez lui parler vous-même, et que vous lui représentiez votre état.

Marcel. Moi, dis-tu, parler au roi? Je ne pourrois jamais lui lâcher un mot [20]). Je serois comme une pierre en sa présence.

George. Ne craignez pas, il vous rendra bientôt la parole. J'étois une fois en sentinelle [21]) près de lui; il vint des paysans qui vouloient lui parler. Ils se regardoient les uns les autres, et ne pouvoient ouvrir la bouche. Que voulez-vous, mes enfans? leur dit-il avec amitié. Ils lui donnèrent un écrit qu'il se mit à lire; et lorsqu'il l'eut

---

15) *Wie man es ihm erzählt.*
16) *Kümmert sich nicht um uns.*
17) *Wenn er uns die Haut über die Ohren zieht.*
18) *Frist.*
19) *Geschmeidiger.*
20) *Ein Wort vor ihm herausbringen.*
21) *Stand einmal Schildwache.*

achevé, il les questionna de manière à les mettre à leur aise[22]). Ils commencèrent aussitôt à jaser*) avec autant de confiance que s'ils avoient parlé à leurs femmes. Il ne les quitta pas qu'ils n'eussent tout dit. Vous n'avez jamais vu son pareil[23]) de votre vie. Il y auroit dequoi s'épuiser à dire sa louange[24]).

MARCEL. Que me dis-tu?

GEORGE. Croyez-moi. J'aimerois mieux avoir à lui parler qu'à plusieurs de nos sous-lieutenans.

MARCEL. Voilà ce qui s'appelle un roi!

GEORGE. Il ne peut pas y en avoir de meilleur. Savez-vous ce que je ferai, mon père? Je veux aller prier notre fourrier qu'il nous dresse un mémoire[25]); et quand vous devriez l'aller présenter à six lieues, ne vous laissez pas manquer cette consolation[26]). Pourvu qu'il vienne seulement!

MARCEL. Et quelle seroit ta pensée, mon fils?

GEORGE. Nous verrons demain. Mais j'ai toujours ouï dire qu'il valoit mieux avoir à faire aux grands, qu'aux petits. Allons faire un tour dans le village[27]). *(Il prend Marcel par la main, et sort avec lui.)*

---

22) *Befragte sie so, dass es ihnen leicht ums Herz wurde.*

*) *Schwatzen.*

23) *Einen Mann wie er.*

24) *Man kann seines Lobes nicht satt werden.*

25) *Dass er uns eine Schrift aufsetze.*

26) *Versagt euch nicht diesen Trost.*

27) *Einen Gang in das Dorf.*

*(Fin du premier acte.)*

# ACTE II.

## SCÈNE I.

GEORGE *met le couvert*, MARCEL *avance des siéges*, GENEVIEVE *essuie des assiettes de bois*, FLUET *et ensuite* LA TERREUR.

GENEVIEVE. Nous n'avons que trois assiettes.

GEORGE. Cela ne fait rien pour manger [28]).

FLUET (*tirant un couteau à gaîne* [29])). Mais il faut que j'aie une assiette, moi.

GEORGE. Rien de plus juste. Vous en aurez une aussi.

FLUET (*d'un air mécontent*). Oui de bois!

LA TERREUR (*portant un plat de soupe*). Si vous avez tant soit peu d'appétit [30]) vous la trouverez excellente. Quand ceci sera gobé [31]) j'ai encore autre chose à vous servir. (*Il sort.*)

MARCEL. Ce bon monsieur se donne bien de la peine.

GEORGE. Vous ne le connoissez pas, mon père. Après le plaisir de se battre, il n'en a pas de plus grand que celui de faire la cuisine.

LA TERREUR (*revient avec une terrine* [32]) *pleine de viande et de légumes*). Allons, asseyons-nous. (*On s'assied.*) Cela doit être exquis [33]). Eh bien, est-ce qu'on n'ose pas y toucher? Il n'est point

28) *Defswegen kann man doch essen.*
29) *Zieht ein Besteck heraus* (une gaîne, *eine Scheide*).
30) *Nur ein klein wenig Appetit.*
31) *Verzehrt.*
32) *Tiegel.*
33) *Delikat.*

de bonne soupe sans cuiller, ai-je toujours entendu dire. Voici la mienne. (*Il tire une cuiller et un couteau.*)

Marcel. Ah! je suis bien aise; car nous n'en avions que pour trois.

La Terreur (*à Fluet*). Eh bien! monsieur le cadet, comment vous trouvez-vous à présent? Vous êtes servi comme un prince, au moins.

Fluet (*d'un air dédaigneux* 34)). Oh, oui.

(*Ils mangent.*)

Genevieve (*à Marcel*). Voilà une excellente soupe, mon ami.

Marcel. Il y a long-temps que nous n'avions rien mangé de si bon.

George. Tâchez de vous en bien régaler 35).

La Terreur. Ne vous contraignez-pas 36), monsieur le cadet, léchez-vous en les doigts 37).

Fluet. Si vous aviez ici des oeufs frais!

La Terreur. Les poules n'ont pas pondu d'aujourd'hui dans le village; et la soupe saura bien descendre, sans qu'on vous graisse le gosier 38).

George. Il faut vous accoutumer à cette cuisine. Vous en trouverez rarement de plus friande 39) dans les marches.

Genevieve. Nous ne souhaiterions rien de meilleur pour toute notre vie. Encore n'en demanderois-je pas tous les jours, seulement les dimanches.

George (*desservant le plat à soupe*). Maintenant passons au ragoût 40).

---

34) *Höhnisch.*

35) *Laſst es euch gut schmekken.*

36) *Zwingen Sie sich nicht.*

37) *Lecken Sie immer an den Fingern (wenn es Ihnen nicht schmeckt).*

38) *Ohne daſs man Ihnen die Gurgel schmiere.*

39) *Eine leckerere (bessere).*

40) *Wollen wir zum Appetit essen schreiten.*

LA TERREUR (*à Marcel*). Vous n'avez pas d'assiette, bon père?

GENEVIEVE. Oh, ne vous inquiétez pas, nous mangerons dans la même.

LA TERREUR. Tenez, voici la mienne.

MARCEL. Non, non; que faites-vous? Et où mangeriez-vous donc?

LA TERREUR. Oh, je saurai bien m'en faire une. (*Il coupe un long morceau de pain, le retourne, et met la viande dessus.*) Voyez-vous?

GEORGE (*en fait de même*). S'il nous falloit attendre des assiettes pour nos repas!....

LA TERREUR (*à Fluet qui le considère avec surprise*). Cela vous étonne? Vous verrez bien autre chose. Il faut voir un soldat dormir sur une pierre les poings fermés 41).

GEORGE. Pourquoi ne mangez-vous pas, mon père?

MARCEL. Ah!

LA TERREUR. Qu'avez-vous donc à soupirer?

MARCEL. C'est que ce seroit à moi de régaler mon fils; et je n'ai pas même un morceau de pain à lui offrir. Il faut que je le nourrisse aux dépens d'un autre. Cela me fait de la peine.

LA TERREUR. Bon, il n'y faut pas penser.

GENEVIEVE. Lorsque les enfans retournent chez leurs pères, c'est pour en recevoir des bienfaits; et toi, quand tu viens nous retrouver après dix ans, c'est pour nous voir à ta charge et à celle de tes amis 42).

GEORGE. Ma mère, ne vous faites pas ces reproches, ou je ne pourrai plus rien manger.

LA TERREUR. Attends, camarade, j'y sais un remède 43). (*Il prend une tasse et boit; il la remplit de nouveau, et la présente à Marcel.*)

---

41) *Mit geschlossener Faust.*

42) *So siehst du nur, dass wir dir und deinen Freunden zur Last sind.*

43) *Ein Mittel.*

Vous pouvez en boire en sureté. Allons, bon papa, ensuite vous, la mère, et puis votre fils. Ne pensez plus au chagrin; ne songeons qu'à nous goberger [44]. Eh bien donc! Lampez-moi ce nectar [45]. Je souhaite que vous le trouviez aussi bon que moi.

MARCEL. Ma femme, joins [46] ton coeur au mien. Que Dieu donne mille joies à notre bienfaiteur! (*Il boit.*)

GENEVIEVE. Et qu'il donne à notre fils, dans sa vieillesse des jours plus heureux que les nôtres. (*Elle laisse tomber quelques larmes.*)

LA TERREUR (*lui versant à boire*). Que signifie cela de pleurer? Vous allez gâter tout notre régal [47].

GENEVIEVE (*après avoir bu, donne la tasse à George*). Tiens mon fils. (*à la Terreur*) Que Dieu vous paie ce vin! il m'a tout réjoui le coeur.

LA TERREUR. Bon; j'en suis bien aise. Mangez encore un morceau, vous le trouverez cent fois meilleur après. (*Il verse à boire à George.*)

GEORGE (*à la Terreur*). Camarade, jusqu'à ma revanche [48]. En attendant je te remercie de tout le bien que tu fais aujourd'hui à mes parens.

LA TERREUR. Palsambleu [49], vous m'allez donner de l'orgueil. Vous buvez tous à moi, comme si j'avois gagné une bataille.

MARCEL. Vous le méritez bien aussi. Vous n'avez rien de trop; et par amitié pour mon fils, vous nous servez un si bon repas.

GENEVIEVE. Un hypocrite [50] ne peut faire moins que de remercier de la bouche; mais nous c'est du fond du coeur, aussi vrai qu'il y a un Dieu et que nous sommes pauvres.

---

44) *Lustig machen.*

45) *Schlürft mir diesen Nektar aus.*

46) Joindre, *vereinigen.*

47) *Schmaus*

48) *Bis ich es wieder gleich machen kann.*

49) *Fickerment!*

50) *Heuchler.*

La Terreur. Oh je le crois, je le crois. Mais qu'ai-je donc fait de si merveilleux? Ah, si je pouvois vous tirer entièrement de peine, voilà ce qui me rendroit fier. Mais pour cette bagatelle, qu'il n'en soit plus question [51]), je vous prie. (*Il verse à boire à Fluet.*) Tenez, je gage [52]) que vous n'avez jamais trouvé le vin si bon de toute votre vie.

Fluet (*après avoir bu*). Oui, pas mauvais.

La Terreur. Vous en parlez bien froidement, monsieur le cadet. Que direz-vous après cela de ma casserole [53])? Il m'a semblé cependant que vous y avez fait honneur.

Fluet. Je n'imaginois pas y trouver tant de goût.

La Terreur. J'en étois sûr. Nous verrons quand ce sera votre tour [54]), si vous saurez vous en tirer aussi bien.

Fluet. Oui-da, vous pensez que j'irai vous faire la cuisine?

La Terreur. Pourquoi non? Je la fais bien moi. Je vous prendrai à mon école.

Fluet. Est-ce que c'est du métier d'un soldat?

La Terreur. Comme s'il étoit rien [55]) qui n'en fût! Il faut qu'un soldat soit tout au monde, cuisinier, tailleur, médecin, forgeron [66]), tout enfin. (*On entend frapper à la porte.*)

Genevieve. O mon Dieu! qui est-ce donc qui nous arrive encore?

George. Ne craignez rien, ma mère, c'est qu'on vient faire la visite.

---

51) *Sei nicht mehr die Rede davon.*

52) *Wette.*

53) *Kocherei (wörtl. Topf).*

54) *Wenn die Reihe an Sie kommen wird.*

55) *Als ob es etwas wäre...*

56) *Schmidt.*

## SCÈNE II.

MARCEL, GENEVIEVE, GEORGE, FLUET, LA TERREUR, UN CAPITAINE, UN FOURRIER.

LE FOURRIER (*avec des tablettes* [57] *à la main*). Combien êtes-vous ici?

GEORGE (*en se levant*). Trois. (*Tout le monde se lève.*)

LE CAPITAINE. C'est bon. Restez assis, enfans, restez assis. Et vous aussi, bonnes gens, remettez-vous. Point de cérémonies. Je suis charmé du calme et de la cordialité [58] qui règnent dans votre maison. Avez-vous des plaintes à faire contre vos soldats?

MARCEL. Oh, non, monsieur, pourvu qu'ils n'en aient pas contre nous.

LE CAPITAINE (*à George*). Etes-vous content de vos hôtes [69]?

GEORGE. Mon capitaine, je suis chez mon père: c'est à mes camarades de répondre.

LA TERREUR. Nous avons tout ce qu'il nous faut.

LE CAPITAINE (*se retournant vers Marcel*). Quoi, c'est votre fils? Vous avez là un si bon sujet que vous devez être aussi un honnête homme.

MARCEL. Hélas, monsieur, c'est toute ma richesse.

LE CAPITAINE. Navez-vous pas de la satisfaction de votre fils [60]?

MARCEL. Oh si ses supérieurs pouvoient en être aussi contens!

GENEVIEVE. Il a toujours été près de nous

---

57) *Mit einer Schreibtafel.*
58) *Herzlichkeit.*
59) *Wirthen.*
60) *Freude an eurem Sohn.*

un brave garçon; il nous a obéi au moindre signe; et celui qui est soumi *) à ses parens, doit l'être aussi à ses supérieurs.

Le Capitaine. Je puis vous le dire, il est aimé de tout le régiment. Ses officiers l'estiment, et ses camarades donneroient leur vie pour lui. C'est la première fois qu'il entend son éloge de ma bouche; mais je ne puis le taire dans une pareille occasion. Le bon témoignage qu'on rend d'un enfant 61) est la plus grande récompense des pères; et la joie des pères est pour les enfans l'encouragement le plus fort à persister dans le bien 62). (*Il regarde autour de lui.*) Je crois que votre situation n'est pas des plus heureuses; mais vous êtes riches dans votre fils. Il fait honte à ceux, dont l'éducation a ruiné leurs familles. Vous n'avez pas encore goûté toute la joie qu'il peut vous donner. Si vous vivez de longues années, il sera le soutien de votre vieillesse 63).

George. Je vous remercie, mon Capitaine, de m'avoir réservé cette louange 64) pour l'oreille de mes parens; je me comporterai de manière qu'ils n'auront jamais rien à perdre de la joie que vous leur causez.

Le Capitaine. Vous n'avez qu'à vous conduire comme vous avez fait jusqu'à ce jour.

Marcel. Oh, monsieur, le coeur me fond 65) de plaisir.

Genevieve. Je serois encore bien plus heureuse, si vous le laissiez auprès de nous. Ne pourriez-vous pas arranger cela, monsieur le Capitaine?

---

*) *Gehorsam.*
61) *Das gute Zeugniſs, das man einem Kind ertheilt.*
62) *Die stärkste Ermunterung, im Guten zu beharren.*
63) *Die Stütze eures Alters.*
64) *Daſs Sie mir dieses Lob aufgespart haben.*
65) *Zerflieſst mir.*

Marcel. Que demandez-tu là ma femme? Veux-tu qu'il meure de faim à notre côté? (*En montrant la Terreur au Capitaine.*) C'est monsieur qui a bien voulu payer ce repas; autrement nous n'aurions trouvé rien sur notre table: la mauvaise récolte nous a entièrement ruinés. Et puis monseigneur le Comte...

Le Capitaine. C'est un homme sans coeur, je le connois: il se livre aux plus affreuses débauches dans la capitale, et il laisse ses vassaux mourir de faim. Je n'ai trouvé nulle part tant de misère que dans ses terres. Les gens les plus riches (*et c'est beaucoup dire*) blâment son insensibilité 66). Consolez-vous, bons vieillards, vous trouverez bientôt des ressources 67) et l'on vous estimera plus que lui. Tenez voici quelques légers secours 68). (*Il jette une pièce d'or sur la table.*) Plût à Dieu que j'eusse tout l'argent qu'il prodigue à ses vices 69)! je ferois mon bonheur de vous enrichir. Mais je ne vis que de ma paie 70), et je ne puis rien faire de mieux pour vous. George voilà ce que tu as mérité à tes parens par ta bonne conduite. Retenez bien cela 71), monsieur le cadet: c'est le plus beau compliment qu'on puisse faire à un homme.

George. Ah, mon capitaine, si vous saviez de quel prix ce présent est pour nous dans le moment! Non de toute ma vie, je ne pourrai m'acquitter envers vous 72).

Marcel. Il n'est que Dieu qui puisse vous en payer.

---

66) *Tadeln seine Fühllosigkeit.*
67) *Hülfsmittel.*
68) *Kleine Unterstützung.*
69) *Das er zu seinen Lastern verschwendet.*
70) *Sold.*
71) *Merken Sie sich das wohl.*
72) *Kann ich es Ihnen bezahlen.*

GENEVIEVE. Qu'il vous accorde une longue vie! Quand j'aurois dix enfans, je vous les donnerois tous avec joie.

LE CAPITAINE. Bonne femme, vous me rendez bien largement [73]) ce que je fais pour vous. Un enfant est d'un prix inestimable aux yeux de sa mère, et vous m'en donneriez dix! Si votre indigne Seigneur pouvoit connoître la volupté de la bienfaisance, combien il pourroit rendre ses plaisirs dignes d'envie! Mais j'interromps votre dîner. Continuez, je vous prie. Adieu, je vous verrai encore avant de partir. (*Il sort.*)

LE FOURRIER (*à Fluet*). La garde va bientôt se relever [74]): tenez-vous prêt. (*Il sort.*)

## SCÈNE III.

### MARCEL, GENEVIEVE, GEORGE, FLUET, LA TERREUR.

(*Tous demeurent pendant quelque temps pensifs et immobiles* [1]), *excepté Fluet qui continue de manger.*)

LA TERREUR (*se versant à boire*). Vive, vive notre capitaine!

GEORGE. Oh oui, qu'il vive! c'est lui qui nous sauve de la mort [2]).

MARCEL (*joignant les mains* [3]) *et les laissant tomber de surprise*). Il ne m'avoit jamais vu, et il me donne la première fois une pièce d'or! Qui auroit attendu cela d'un étranger, quand ceux qui nous connoissent sont si impitoyables?

GENEVIEVE. On diroit d'un prince [4]). (*Elle*

73) *Sehr reichlich.*
74) *Wird bald aufgezogen werden.*
1) *In Nachdenken versunken und unbeweglich.*
2) *Rettet uns von dem Tod.*
3) *Die Hände zusammenlegend.*
4) *Man sollte glauben, es käme von einem Fürsten.* (*Es ist zu ergänzen:* on diroit que c'est etc.)

*regarde la pièce d'or qui est sur la table.*) Combien cela peut-il valoir, mon ami? Il faut qu'il y en ait pour bien de l'argent [5]).

MARCEL (*en la serrant dans ses mains*). Bon Dieu, aurois-je pu croire que je me serois jamais vu tant de bien dans une seule pièce? T'y connois-tu, mon fils? [6])

GEORGE. Non, elle est trop grande pour que j'en sache la valeur [7]).

LA TERREUR. Elle doit valoir plus d'un louis; mais je ne sais pas au juste.

FLUET (*au premier coup d'oeil qu'il y jette*). C'est un louis double. Le peuple ne connoît pas cela.

LA TERREUR. Nous ne sommes pas nés au milieu de l'or comme vous. Cela vaut donc seize écus.

GENEVIEVE. Seize écus! O mon cher homme, la moitié de notre dette! Pourvu que le Bailli s'en contente en attendant!

MARCEL. J'espère qu'avec cet à compte il nous donnera du répit [8]).

GENEVIEVE. Crois-tu? Oh mon Dieu! je serois bien contente de ne manger que du pain jusqu'à la moisson [9]) si nous pouvions garder notre cabane.

GEORGE. Ne vous embarrassez pas [10]), ma mère; j'y pourvoirai *).

MARCEL. Nous craignions tant un logement de soldats! et ce sont des soldats qui sont nos anges! Que Dieu soit loué pour ce repas, et pour les secours qu'il nous a envoyés. (*Tous se lèvent.*)

---

5) *Es muss das viel Geld werth seyn.*
6) *Verstehst du dich darauf? Kennst du es?*
7) *Als dass ich wüsste, was es gilt.*
8) *Ich hoffe, er wird uns nach dieser Zahlung auf Abschlag noch eine Frist gönnen.*
9) *Erndte.*
10) *Lasst euch nicht leid seyn.*
*) *Ich werde dafür sorgen.*

FLUET. Il faut que j'aille à la garde maintenant.

LA TERREUR. Tenez, voilà vos armes. (*Il lui décroche sa giberne*[11]) *et le charge de son bagage.*) (*Fluet sort.*) A présent je vais remettre les choses comme je les ai trouvées[12]). (*Il veut desservir la table.*)

GENEVIEVE (*lui retenant le bras*). Oui ce seroit bien à moi[13]) de vous laisser faire. Reposez-vous, je vais tout arranger. N'est-ce pas assez que vous ayez fait la cuisine?

LA TERREUR. Non, non, c'est encore de mon emploi[14]): je veux que vous parliez toute votre vie du jour où j'ai été en quartier chez vous.

MARCEL (*à la Terreur*). Mon cher monsieur, que je boive encore une fois. Je trouverai le vin meilleur que tout-à-l'heure[15]) à présent que j'ai de l'or dans ma poche.

LA TERREUR. Buvez, buvez, bon homme: il n'y a jamais rien à laisser dans une bouteille[16]). (*En frappant sur son ventre.*) Ceci est notre meilleur buffet[17]). Il faut suivre le commandement[18]) qui dit de ne pas s'inquiéter du lendemain. (*George pousse la table*[19]), *la Terreur lève la nappe*[20]) *et emporte les plats et les assiettes dans l'autre chambre.*)

GENEVIEVE. Je ne suis plus étonnée que les femmes aiment tant les soldats: il n'y a point de meilleurs maris; ils font toute la besogne[21]).

---

11) *Nimmt seine Patrontasche von dem Nagel herab.*
12) *Alles wieder an seinen Ort stellen.*
13) *Es würde mir gut anstehen.*
14) *Das gehört noch zu meinem Amt.*
15) *Besser als vorhin.*
16) *Es darf nie etwas in einer Flasche gelassen werden.*
17) *Weinschrank.*
18) *Dem Gebot gehorchen.*
19) *Rückt den Tisch weg.*
20) *Nimmt das Tischtuch weg.*
21) *Thun alle Arbeit.*

Il faut que je le suive, autrement il se mettroit à laver les assiettes. (*Prête à sortir, elle se retourne au bruit que fait Thomas en entrant.*) Ah, voici notre frère; voyons s'il reconnoîtra son neveu.

## SCÈNE IV.

### MARCEL, GENEVIÈVE, GEORGE, THOMAS.

GENEVIEVE (*à Thomas*). Tiens, regarde ce joli garçon. Ne va pas le prendre pour un simple soldat, au moins. (*A George.*) Et toi le reconnois-tu? C'est ton oncle Thomas.

GEORGE (*s'avançant vers lui*). Que je vous embrasse, mon cher oncle!

THOMAS (*étonné*). Moi, ton oncle? Mais... mais... mais oui, c'est lui-même. Eh! sois le bien-venu, mon neveu (*il l'embrasse*). On n'a pas besoin de demander comment tu te portes.

GEORGE. Je souhaite que vous vous portiez aussi bien que moi.

GENEVIEVE. Et si tu savois tout ce qu'en dit son capitaine! Pourquoi ne puis-je rester ici pour te conter tout cela! Mais il faut que j'aille de l'autre côté; car notre cuisinier m'arrangèroit toute la maison.

## SCÈNE V.

### MARCEL, THOMAS, GEORGE.

THOMAS. Mon cher neveu, je me réjouis de tout mon coeur de te voir. Cependant tu ne pouvois venir dans un temps plus malheureux. Nous sommes aussi pauvres que si le pays avoit été mis au pillage [1]).

---

1) *Als ob das Land ausgeplündert worden wäre.*

MARCEL. Et notre méchant bailli qui achève encore de nous sucer le peu de sang [2]) qui nous reste.

GEORGE. Il n'a plus de mal à vous faire: vous pouvez lui payer la moitié de votre dette, et il faudra bien qu'il attende pour le reste. N'y pensons plus, je vous prie.

MARCEL (*montrant le double louis à Thomas*). Tiens mon frère, vois ce que mon fils m'a procuré.

THOMAS (*à Marcel*). Que dis-tu? (*à George.*) Est-ce de tes épargnes [3]) ou de quelque butin [4])?

GEORGE. De l'un ni de l'autre. Mon capitaine en a fait présent à mon père.

MARCEL. C'est toujours à mon fils que j'en ai l'obligation; le capitaine ne me l'a donné qu'à cause de sa bonne conduite.

THOMAS. Je m'en réjouis d'autant plus; car pour épargner on doit se refuser bien des choses; et pour ce qui est du butin, nommez-le comme vous voudrez, messieurs les soldats; c'est toujours de vilain argent, qui ne doit jamais profiter [5]).

GEORGE. J'ai toujours pensé de même: je n'ai jamais rapporté rien d'une campagne; mais ceux qui ont commis pillage sur pillage, n'en ont pas conservé plus que moi; encore ont-ils passé la moitié de leur temps en prison, pour avoir fait la débauche [6]) au lieu qu'il n'y a jamais eu de plainte sur mon compte.

THOMAS. Je le crois, mon ami. Ta famille est pleine d'honnêtes gens; tu ne voudrois pas être tout seul un vaurien [7]). Si nous sommes

---

2) *Der uns vollends das wenige Blut aussaugt.*
3) *Ist das von deinem Ersparten.*
4) *Beute.*
5) *Gedeihen.*
6) *Weil sie liederlich waren, Ausschweifungen begangen hatten.*
7) *Taugenichts.*

pauvres, nous avons la paix de Dieu, qui vaut toutes les richesses.

MARCEL. Aussi ne demanderois-je plus rien au Seigneur, si le Bailli....

THOMAS. Doucement; le voici qui vient.

## SCÈNE VI.

MARCEL, THOMAS, GEORGE, LE BAILLI.

LE BAILLI. Eh bien! Marcel, c'est demain le dernier jour de grâce: songe à me payer, ou ta cabane est vendue; j'ai déja trouvé des acheteurs.

MARCEL. Mon cher monsieur, je ne puis vous en payer que la moitié: encore n'aurois-je pu le faire, si le capitaine de mon fils n'étoit venu à mon secours. Ayez la bonté d'attendre pour le reste jusqu'à la moisson. Si nous avons une bonne récolte, vous savez que je ne serai pas content que je n'aie satisfait à ce que je vous dois 8). Prenez un peu de patience. Si ce n'est pas pour moi que ce soit en considération de mon fils. Il sert son prince et il ne peut m'aider dans mon travail. Voulez-vous qu'il ne trouve pas une seule pierre de l'héritage de son père, lorsqu'il ne sera plus soldat? Considérez que cela crie vengeance au ciel 9) de prendre les pauvres gens par la misère 10) pour achever leur ruine.

LE BAILLI. Ce n'est pas la faute de monseigneur, si vous êtes misérables.

MARCEL. Il est vrai; mais est-ce la nôtre? Est-ce pour avoir été paresseux ou débauchés 11)?

---

8) *Bis ich abgezahlt habe, was ich Ihnen schuldig bin.*

9) *Bedenken Sie, daſs das himmelschreiend ist.*

10) *Das Elend bei armen Leuten zu benutzen.*

11) *Liederlich.*

Qui peut se défendre de la rigueur du temps? Mille autres ne sont-ils pas comme nous? S'il y avoit de ma négligence, je n'oserois dire un seul mot; mais tout cela vient de l'ordre du ciel [13]. Un homme ne mérite-t-il donc aucune pitié?

Le Bailli. Bon, voilà comme vous êtes; plus on fait pour vous, et plus vous demandez. M. le Comte ne vous a-t-il pas accordé tout une année? Ne vous a-t-il pas généreusement prêté les semailles [14]? Vous n'auriez pu mettre un grain dans la terre sans lui; et maintenant il est impitoyable de vous demander ses avances [15]! Est-il obligé de vous faire des présens?

Marcel. Ce n'est pas ce que nous demandons. Qu'il ait seulement la bonté d'attendre que nous puissions le payer. Recevez toujours ceci à compte [16] et parlez pour nous à son coeur. Vous attirerez sur lui et sur vous les récompenses d'un Dieu de miséricorde.

Le Bailli. Oui, je n'ai qu'à lui représenter de se laisser encore conduire par le nez une autre année; c'est de quoi je ne m'aviserai point [17]; il faut que j'aie toute ma somme ou je vous fais déguerpir [18].

George. Un peu de commisération [19], monsieur le Bailli, je vous en conjure [20]. Pensez que d'une seule parole vous pouvez faire le bonheur de mon père, ou le rendre tout-à-fait malheureux. Si rien ne reste impuni dans ce monde, ce n'est pas une petite chose de réduire un honnête homme à la mendicité.

---

13) *Durch eine Schickung des Himmels.*

14) *Das Samenkorn geliehen.*

15) *Wenn er seinen Vorschuſs von euch verlangt.*

16) *Auf Abschlag.*

17) *Das wird mir nicht einfallen.*

18) *Ich jage euch zum Haus hinaus.*

19) *Barmherzigkeit.*

20) *Ich beschwöre Sie.*

LE BAILLI. Occupez-vous de votre mousquet [21]), et non pas de ce que j'ai à faire.

GEORGE. Mon mousquet appartient au roi, et j'en aurai soin sans votre leçon. Quand le roi seroit devant nous, il ne trouveroit pas mauvais que je parlasse pour mes parens; et cependant de vous à lui, il y a, je crois, une différence.

LE BAILLI. M. le soldat, vous pouvez avoir fait des campagnes; mais souvenez-vous que vous ne parlez pas ici à un bailli de terre conquise [22]).

GEORGE. Je n'ai jamais parlé à aucun comme je vous parlerois, connoissant votre naturel, si je vous trouvois en pays ennemi.

LE BAILLI. Vous n'aurez pas cette satisfaction.

THOMAS. Monsieur le Bailli excusez la brusquerie [23]) d'un soldat.

LE BAILLI. Je saurai lui répondre. Taisez-vous seulement; vous n'êtes pas trop bien vous-même sur mes papiers [24]).

GEORGE. Je le crois: tous les honnêtes gens sont dans le même cas auprès de vous.

## SCENE VII.

MARCEL, GENEVIÈVE, THOMAS, GEORGE, LE BAILLI.

LE BAILLI. Qu'entendez-vous par là?

MARCEL. Je vous en prie au nom de Dieu, monsieur le Bailli.

---

21) *Gebt euch mit eurer Muskete (Flinte) ab.*

22) *Mit einem Amtmann in einem eroberten Lande.*

23) *Das hitzige Wesen.*

24) *Ihr seyd selbst nicht gut bei mir angeschrieben.*

GENEVIEVE. Prenez, en attendant, tout ce que nous pouvons vous donner: nous vendrions notre sang pour vous payer la somme entière.

LE BAILLI. Je le crois bien, si vous aimez votre cabane; car dès demain vous pourrez aller voyager.

GENEVIEVE. Non, vous n'aurez point cette barbarie: épargnez notre misère, je vous en conjure à genoux.

LE BAILLI. Toutes vos prières sont inutiles.

GENEVIEVE. N'avez-vous donc pas une goutte de sang humain dans les veines? Nous avons travaillé avec honneur pendant une longue vie; et sur nos vieux jours, vous nous rendez mendians?

MARCEL. Nous ne sommes pas loin de la moisson, et ma cabane ne dépérira pas jusqu'à ce temps-là. 25)

LE BAILLI. Qu'en savez-vous? Elle peut brûler dans l'intervalle.

MARCEL. Mais j'aurai toujours payé la moitié.

LE BAILLI. Il n'est pas en mon pouvoir de mieux faire. Il faut que j'exécute les ordres de monseigneur.

GEORGE. Monseigneur ne vous a pas ordonné de ruiner, pour quinze misérables écus, une famille de ses vassaux. Il vous paie, pour faire prospérer ses affaires 26), et en cela vous ne gagnez pas vos gages 27): vous chassez les honnêtes gens pour recevoir des vagabonds 28). Lorsque la terre ne porte pas de fruits, le seigneur ne peut exiger aucune redevance 29); et il est de son devoir au contraire, de soutenir ses pauvres paysans. Faites-y bien réflexion, vous verrez qu'il ne dépend

25) *Wird bis dorthin nicht zusammen fallen (zu Grunde gehen).*

26) *Um Alles zu seinem Besten zu besorgen.*

27) *Ihren Lohn.*

28) *Um Landstreicher aufzunehmen.*

29) *Gefälle.*

que de vous d'accommoder les choses 30). Remplissez, pour la première fois, votre devoir, et parlez en faveur de ceux qui vous font vivre. Il n'est qu'une manière de présenter notre situation, et monseigneur donnera son consentement à tout ce que vous ferez d'après votre conscience.

LE BAILLI. Vous ne m'apprendrez pas mon devoir: je n'ai que faire de vos conseils; je vous en préviens 31).

GEORGE. Et vous, ne soyez pas si grossier envers moi, je vous en avertis.

LE BAILLI. Vous ignorez ce qui peut vous en arriver. Je saurai bien apprendre à vivre 32).

GEORGE. C'est vous qui en avez besoin, non pas moi.

LE BAILLI. Où prenez-vous la hardiesse 33) de me parler de la sorte?

LA TERREUR (*qui est rentré dans le cours de la scène* 34)). Mettez-vous à sa place. Faut-il qu'il reste muet devant vous? Il est soldat: un soldat sait toujours ce qu'il doit dire, et mille fois mieux qu'un bailli. Vous osez, à sa barbe, vilipender 35) son père, et vous voulez qu'il soit là debout comme une vieille femme qui n'a plus de souffle 36)? Qui ne s'emporteroit pas *) de voir ruiner sa famille par la méchanceté d'un homme de votre robe 37)? On sait qu'un bailli ne demande qu'à faire vendre pour gagner ses frais 38). Il vous a parlé d'abord avec douceur;

---

30) *Die Sache zu vermitteln.*

31) *Ich sage es euch vorher.*

32) *Euch Lebensart lehren.*

33) *Wo nehmt ihr die Kühnheit her.*

34) *Im Verlauf der Szene.*

35) *Schlecht begegnen.*

36) *Die nicht mehr schnaufen kann.*

*) *Nicht erzürnen.*

37) *Eines Mannes von Ihrem Amt (Rock).*

38) *Um Sporteln zu verdienen.*

vous avez fait la sourde oreille [39]); il n'a plus qu'à vous dire vos vérités.

Le Bailli. C'en est trop. (*A Marcel, d'un air furieux :*) Voulez-vous me payer ou non? je vous le demande pour la dernière fois.

Marcel. Je vous ai déja dit que je ne le pouvois pas en entier.

Genevieve. Nous vous avons offert tout ce que nous possédons.

Le Bailli. Tout ou rien. Vous entendrez parler de moi. (*Il veut sortir.*)

George (*le retenant*). Faites-y bien attention encore. Il vous en couteroit cher. Je puis donner un placet au Roi [40]). Je lui parlerai de la situation de mon père et de votre dureté. Il a ses droits sur les vassaux avant le Seigneur, et il ne permettra pas qu'ils soient maltraités injustement.

Le Bailli. Le Roi n'a rien à voir dans nos affaires [41]). Votre père doit à monseigneur, et monseigneur veut être payé.

George. Que dites-vous? Le Roi n'est-il pas le maître? et monseigneur n'est-il pas son sujet? Sachez que mon père vaut mieux que lui à ses yeux. Il travaille et votre comte ne fait rien. Le Roi ne peut souffrir les gens oisifs [42]), parce qu'il sait s'occuper lui-même: il saura mettre un frein aux méchans [43]).

Le Bailli. C'est ce que nous verrons: mais en attendant je fais vendre la cabane et la terre. Vous me connoissez bien, pour m'effrayer de vos folles menaces! Oui le Roi va s'amuser [44]) à écouter un homme comme vous.

---

39) *Sie haben sich taub gestellt.*

40) *Dem König eine Bittschrift überreichen.*

41) *Gehen unsere Angelegenheiten nichts an.*

42) *Müssiggänger.*

43) *Er wird böse Menschen im Zaum zu halten wissen.*

44) *Wird sich damit abgeben.*

George. Pourquoi non? il écoute tout le monde; et si nous étions tous deux en sa présence, je suis sûr qu'il m'entendroit le premier.

Le Bailli. Il vous sied vraiment de me comparer à un drôle de votre espèce [45].

George (*lui donnant un soufflet*). Vous avez dit cela à un soldat, et non à un paysan. Sors d'ici vieux scélérat [46]. J'ai regret à toutes les paroles [47] que j'ai pu te dire. Il falloit commencer par où j'ai fini. (*Il le pousse avec violence hors de la cabane.*)

Le Bailli (*en sortant*). O mille vengeances!

## SCÈNE VIII.

### MARCEL, GENEVIÈVE, THOMAS, GEORGE, LA TERREUR.

Genevieve. Mon fils, mon cher fils, qu'astu fait?

Marcel. Nous sommes perdus!

George. Ne vous inquiétez pas; vos affaires n'en sont pas empirées d'un fêtu [1]). Quand nous l'aurions prié tout un siècle, avec des ruisseaux de larmes, il n'auroit pas démordu de son opiniâtreté [2]); il a l'ame d'un démon dans le corps. C'est la première fois que j'ai frappé un homme; mais jamais homme ne m'avoit donné le nom de drôle. Serois-je un soldat si je l'avois souffert?

La Terreur. Si tu ne lui avois pas donné ce soufflet, tu en allois recevoir un de moi.

---

45) *Es ziemt euch wohl, mich mit einem Schuft eurer Art zu vergleichen.*

46) *Alter Bösewicht.*

47) *Es reuet mich jedes Wort...*

1) *Sind nicht um einen Schufs Pulver (w. Splitter) schlechter.*

2) *Von seinem Starrsinn nachgelassen.*

MARCEL. Qui sait ce qu'il va nous en coûter?

GEORGE. Quoi! pour m'être vengé d'une insulte [3])?

GENEVIEVE. Sûrement, mon fils, avec tout cela, c'est un bailli.

LA TERREUR. Bah [4])! Ce n'est pas le premier bailli souffleté par des soldats. Je crois que c'est un effet de sympathie, qu'un soldat ne peut voir un fripon sans lui donner sur les oreilles.

GENEVIEVE. Je ne puis croire qu'il ne se fût laissé à la fin attendrir.

GEORGE. Non, ma mère, jamais.

GENEVIEVE (*à Marcel*). Qu'en penses-tu, mon ami? ne faudroit-il pas le suivre [5])?

GEORGE. Ce seroit inutile, j'en suis sûr: vous allez vous exposer encore à des duretés.

MARCEL. Cela peut être; mais au moins je ne veux pas avoir des reproches à me faire. Viens ma femme.

GEORGE. Restez ici, je vous en conjure; vous perdriez vos pas et vos paroles [6]).

GENEVIEVE. Non, mon fils, laisse-nous aller: cela ne gâtera rien.

GEORGE. Eh bien faites comme vous l'entendez. Si vous reveniez contens, j'irois baiser ses pieds; mais vous allez voir combien je voudrois m'être trompé.

MARCEL. Viens, ma femme, essayons ce dernier moyen: s'il ne réussit pas, que la volonté de Dieu s'accomplisse [7]).

GENEVIEVE. Puisque Dieu nous laisse la vie, il ne nous laissera pas mourir de faim. (*Elle sort avec Marcel.*)

---

3) *Weil ich mich wegen einer Beschimpfung räch-te.*

4) *Ei ja!*

5) *Sollten wir ihm nicht nachgehen?*

6) *Es wären eure Schritte und eure Worte verloren.*

7) *So geschehe Gottes Wille.*

LA TERREUR. Ta mère est une femme qui a ses consolations toutes prêtes [8]. Je vais voir de mon côté ce qu'il y a à faire avec nos camarades.

*(Il sort.)*

## SCÈNE IX.

### THOMAS, GEORGE.

GEORGE. O Dieu! n'aurois-je fait qu'enfoncer mes parens plus avant dans la peine [9]? Si je pouvois au prix de mon sang les secourir!

THOMAS. C'est de l'argent qu'il leur faudroit, et tu n'en as pas à leur donner, ni moi non plus. Il ne tenoit cependant qu'à eux d'en avoir la semaine dernière; mais ils n'en ont pas voulu, et ils ont bien fait. C'est une chose affreuse de tremper ses mains dans le sang de son semblable [10].

GEORGE. Et comment donc, mon oncle?

THOMAS. Ils trouvèrent un déserteur couché sur le ventre dans un fossé; ils firent semblant [11] de ne pas le voir: ils auroient pourtant gagné vingt écus à l'aller dénoncer au bailli [12].

GEORGE. Que dites-vous?

THOMAS. Le forgeron du village [13] ne fut pas si scrupuleux, et il gagna la récompense.

GEORGE (*avec un mouvement de joie*). O mon oncle, je puis sauver mon père; mais il me faut votre secours. Puis-je compter sur vous?

THOMAS. En tout, mon ami. Que faut-il faire?

---

8) *Die gleich mit ihrem Trost bereit ist.*

9) *Noch tiefer in Kummer versenkt.*

10) *In das Blut seiner Nebenmenschen zu tauchen.*

11) *Sie stellten sich.*

12) *Wenn sie ihn bei dem Amtmann angegeben hätten.*

13) *Der Schmidt im Dorfe.*

George. Agir [14], et garder un secret. Me le promettez-vous?

Thomas. Cela n'est pas difficile.

George. Mais savez-vous tenir votre parole?

Thomas. Comme tu me parles!

George. Quelque chose qui puisse en arriver?

Thomas. Pourvu qu'il n'y ait pas de mal s'entend [15].

George. Personne n'aura à s'en plaindre.

Thomas. Eh bien! tu n'as qu'à parler.

George. Ecoutez-moi donc... Mais si vous alliez me trahir [16]!

Thomas. Il faut que ce soit une chose bien extraordinaire.

George. Cela peut être; mais il n'y a rien de mal pour vous.

Thomas. Qu'est-ce donc enfin?

George. Je déserte ce soir; vous irez me déclarer [17]: il vous en reviendra vingt écus [18]; et je paie la dette de mon père.

Thomas. Et il n'y a pas de mal, me disois-tu? Fou, que tu es! J'irai te conduire au gibet [19], moi ton oncle!

George. Que parlez-vous de gibet? Un soldat n'est jamais puni de mort la première fois qu'il déserte, à moins qu'il n'ait quitté son poste, ou fait un complot [20].

Thomas. Oui, mais il passe par les verges [21], jusqu'à rester sur la place.

George. Je n'ai pas à le craindre. Je suis

---

14) *Thätig seyn.*

15) *Wenn es nichts Böses ist, versteht sich.*

16) *Wenn ihr mich verriethet.*

17) *Ihr zeigt mich an.*

18) *Dafür werdet ihr 20 Thaler erhalten.*

19) *Zum Galgen führen.*

20) *Einen Anschlag, eine Verschwörung angezettelt.*

21) *Er muſs Spieſsruthen laufen.*

aimé dans le régiment; mes camarades sauront me ménager [22].

THOMAS. Non, mon ami, cela ne peut pas être. Ne tromperions-nous pas le Roi?

GEORGE (*en pleurant*). Le Roi? Ah il ne sauroit m'en vouloir [23]. S'il connoissoit ma situation, il viendroit me porter l'argent lui-même.

THOMAS. Mais si ton père le savoit!.....

GEORGE. D'où le sauroit-il, si nous gardons notre secret à nous deux? Je ne mourrai pas pour cela [24]. J'ai si souvent hasardé ma vie pour le Roi; je puis bien la hasarder pour mon père qui me l'a donnée. Songez qu'il est votre frère, et que nous le sauvons de la mendicité [25], peut-être de la mort.

THOMAS. C'est le diable, qui m'a retenu ici; je ne sais quel parti prendre [26].

GEORGE. Vous m'avez donné votre parole, voulez-vous la fausser [27]? Je déserterai toujours dans mon désespoir, et mon père n'y gagnera rien. Ne me refusez pas, ou vous n'avez jamais aimé ma famille.

THOMAS. Tu me tiens le couteau sur la gorge comme un assassin [28]. (*Il reste en suspens* [29].)

GEORGE. Décidez-vous tout de suite, le temps presse [30].

THOMAS. Mais si tu me trompois! si tu allois mourir!

GEORGE. Il n'y a pas à le craindre. Je sais souffrir. A chaque coup je penserai à mon père, et je supporterai la douleur.

---

22) *Schonen.*
23) *Er kann nicht ungehalten auf mich seyn.*
24) *Ich werde nicht davon sterben.*
25) *Dafs wir ihn vom Bettelstab retten.*
26) *Was ich thun soll.*
27) *Es brechen.*
28) *Meuchelmörder.*
29) *Unentschlossen.*
30) *Die Zeit ist kurz.*

THOMAS. Eh bien, je fais ce que tu veux. Mais s'il en arrive autrement [31]?....

GEORGE. Que voulez-vous qu'il en arrive? Embrassons-nous et gardez-moi le secret. On fera l'appel [32] ce soir à six heures. Si je ne m'y trouve pas, je serai tenu pour déserteur. Vous me conduirez alors au Colonel, et vous direz que vous m'avez surpris fuyant dans la forêt.

THOMAS. C'est la première tromperie que j'aurai faite de ma vie.

GEORGE. Ne vous la reprochez pas, mon oncle; elle nous vaudra à tous deux des bénédictions [33]. Embrassons-nous encore, et allons rejoindre mon père. Mais, je vous en conjure, ne laissez rien remarquer. S'il peut y avoir quelque mal, Dieu me le pardonnera sans doute. Que ne doit pas supporter un bon fils pour sauver ses parens? *(Ils sortent.)*

---

31) *Wenn es anders geht?*

32) *Man wird unsere Namen verlesen (uns aufrufen).*

33) *Wird uns Beiden Segen zuziehen.*

*(Fin du second acte.)*

# ACTE III.

(*La scène se passe dans la prison du château.*)

## SCÈNE I.

BRASCROISÉS, *soldat*, et LE PREVÔT *du régiment*.

(*On entend dans le lointain un bruit de musique militaire.*)

BRASCROISES (*se réveillant*). Que le diable emporte ces maudits tambours! Je me suis fait mettre au cachot [1]) pour dormir à mon aise; et voilà une aubade [2]) qui vient me réveiller. (*Il prête l'oreille.*) Mais quoi! n'est-ce pas une exécution?

LE PREVOT. Tu ne sais donc pas le malheur du pauvre George?

BRASCROISES. De George, dis-tu? Cela n'est pas possible.

LE PREVOT. Cela n'est pourtant que trop vrai. Il a déserté hier au soir.

BRASCROISES. Lui? le plus brave soldat de la compagnie? Il y a long-temps que je ne fais que passer et repasser le guichet [3]), je ne l'ai jamais vu une seule fois en prison.

LE PREVOT. Il n'est personne qui ne soit étonné de cette aventure. Quand on l'a rapportée au Colonel, il n'a jamais voulu le croire. Tout le régiment en est resté confondu [4]). Les grena-

1) *In den Kerker setzen lassen.*
2) *Morgenmusik.*
3) *Ich gehe nun schon so lange zur Gefängnifsthür, ein und aus.*
4) *Wufste nicht, was es denken sollte.*

diers sont allés demander sa grâce au conseil de guerre; mais il l'a refusée pour l'exemple [5]. On n'a pu obtenir qu'une modération de la peine [6]; et il en sera quitte pour faire un tour par les verges [7]. Cela doit être fini à présent. (*On frappe à la porte.*)

LE PREVOT. Qui est là?

LA TERREUR (*du dehors*). Ami la Terreur. (*Le Prévot ouvre la porte. La Terreur entre en sanglottant* [8].)

# SCÈNE II.

## LE PREVOT, BRASCROISÉS, LA TERREUR.

LA TERREUR. O bonté divine! mon pauvre George!

LE PREVOT. Eh bien! comment se trouve-t-il?

LA TERREUR. Il a supporté ses souffrances en héros. Il ne lui est pas échappé un seul cri, une seule plainte. Ah si j'avois pu lui sauver la moitié du supplice [9] sur ma vie, je l'aurois fait d'un grand coeur. Le voici qui vient.

# SCÈNE III.

## LE PREVOT, BRASCROISES, LA TERREUR, GEORGE, UN SERGENT *qui le conduit*.

GEORGE (*sur le seuil de la porte* [10]) *levant les yeux et les mains vers le ciel*). Dieu soit loué! Tout est fini, et mon père est sauvé.

---

5) *Um ein Exempel zu statuiren.*
6) *Milderung der Strafe.*
7) *Er kommt mit einem einzigen Gassenlaufen durch.*
8) *Schluchzend.*
9) *Ihm die Hälfte der Strafe abnehmen.*
10) *An der Thürschwelle.*

Le Sergent (*à part, dans la surprise où le jettent ces paroles*). Que veut-il dire par là?

La Terreur (*se précipitant au cou de George, et le baignant de ses larmes*). O mon ami! que je te plains!

George. Ne pleure pas, camarade, je suis plus heureux que tu ne penses.

Le Sergent. Voulez-vous un chirurgien?

George. Non, mon sergent, cela n'est pas nécessaire.

Le Sergent (*à part, en branlant la tête* [11]). Il faut que j'aille instruire de tout ceci mon capitaine. (*Il sort.*)

La Terreur (*présentant à George un verre d'eau de vie*). Tiens, camarade, voilà pour te restaurer [12].

George (*en lui serrant la main*). Je te remercie. (*Il boit.*)

La Terreur. Mais dis-moi donc quelle folie t'a passé par la tête [13]?

George. J'ai du regret de te le cacher; mais je ne puis te le dire. Il faut que mon secret meure dans mon coeur.

# SCÈNE IV.

LE PREVOT, BRASCROISES, LA TERREUR, GEORGE, THOMAS.

Thomas (*à George*). Te voilà bien satisfait, n'est-il pas vrai, de la vilaine action que tu m'as fait commettre? George c'est indigne à toi.

La Terreur. Doucement, doucement, ne le

---

11) *Den Kopf schüttelnd.*
12) *Da hast du etwas zur Erholung.*
13) *Was dir für eine Narrheit in den Kopf gekommen ist.*

tourmentez pas; il a besoin de repos. Un homme n'est pas toujours le même.

THOMAS. Je ne le sais que trop. Je ne conçois plus rien à lui ni à moi [1]).

GEORGE. Mon oncle, modérez-vous, je vous prie. (*bas*) Vous allez détruire tout notre ouvrage.

THOMAS. Oh! il n'en faut plus parler. Tout est perdu.

GEORGE (*étonné*). Comment donc? (*Aux soldats.*) Eloignez-vous un peu, mes amis, je vous en conjure.

THOMAS. Ton père ne veut plus me voir pour t'avoir dénoncé, et en avoir reçu de l'argent. Quand j'ai voulu le forcer de le prendre, il l'a rejeté avec horreur [2]) en s'écriant: Que Dieu m'en préserve! A chaque denier je vois pendre une goutte du sang de mon fils. Que veux-tu maintenant que je fasse? Je suis furieux contre toi. Tout le village va me détester [3]), on croira que c'est le démon de l'avarice qui me possède. Il n'y aura pas d'enfant qui ne me jette la pierre.

GEORGE. Soyez tranquille, mon oncle, tout s'arrangera [4]): le plus difficile est passé. Faites seulement que mon père vienne me voir.

THOMAS. Comment veux-tu que je l'aborde à présent [5])? Mais quoi! le voici qui vient avec ta mère.

---

1) *Ich kann nicht mehr weder aus ihm noch aus mir klug werden.*

2) *Mit Abscheu von sich geworfen.*

3) *Wird mich verwünschen.*

4) *Alles wird sich geben.*

5) *Dass ich ihn jetzt anrede.*

## SCÈNE V.

### LE PREVOT, BRASCROISES, LA TERREUR, GEORGE, THOMAS, MARCEL, GENEVIEVE.

GENEVIEVE (*aux soldats*). Où est-il, messieurs? je veux voir mon fils.

LA TERREUR. Passez, bonne mère, passez.

GENEVIEVE (*courant à George*). O mon cher fils, qu'as-tu fait! Comment as-tu pu nous donner cette douleur?

MARCEL (*d'un air sévère*). Te voilà, malheureux! Toute la joie que tu m'avois donnée, tu la tournes toi-même en amertume. Tu faisois la gloire de tes parens, tu en fais la honte aujourd'hui. Je suis venu te voir pour la dernière fois.

GEORGE. Mon père pardonnez-moi, je vous prie, j'ai subi ma peine 6).

MARCEL. Tu l'as subie pour ta trahison 7) envers ton roi, mais non pour ton crime envers nous, que tu déshonores dans notre vieillesse. Après soixante années de probité 8), je croyois mourir dans l'honneur; et c'est toi qui me couvres d'infamie. Mais non, nous ne tenons plus l'un à l'autre 9): Je te renonce pour mon fils 10).

GEORGE. Mon père, vous êtes trop cruel envers moi. Je ne mérite pas votre malédiction 11). Dieu m'en est témoin. Je ne suis pas indigne de vous.

---

6) *Ich habe meine Strafe ausgestanden.*

7) *Verrätherei.*

8) *Nach einem sechzigjährigen rechtschaffenen Leben.*

9) *Wir gehen einander nichts mehr an.*

10) *Ich erkenne dich nicht mehr für meinen Sohn.*

11) *Fluch.*

THOMAS (*à part*). Quel martyre [12]) de ne pouvoir parler! (*Marcel s'éloigne.*)

GEORGE (*le suivant*). Mon père, vous me quittez sans que je vous embrasse? Oh! restez encore un moment! (*A Geneviève.*) Et vous, ma mère, serez-vous aussi dure envers moi?

GENEVIEVE. O mon fils! que puis-je faire?

MARCEL. Ne le nomme pas ton fils, il ne l'est plus.

GENEVIEVE. Mon homme, pardonnez-lui; c'est toujours notre enfant.

THOMAS. Oui, mon frère, laisse-toi toucher par son désespoir.

MARCEL. Tais-toi, tu ne vaux pas mieux que lui, toi qui vends à prix d'or le sang de ta famille. Ne me nomme pas plus ton frère que lui son père. Je ne vous suis plus rien.

GENEVIEVE (*que, pendant cet intervalle* [13]), *s'est entretenue avec George*). Mon homme, il me fait de bonnes promesses; ne nous arrache pas le coeur à tous deux. Mon enfant est la seule chose qui me reste; et je ne pourrois pas l'aimer! je ne pourrois plus te parler de lui. Veux-tu que je meure à tes yeux?

MARCEL. Tais-toi femme, et suis-moi. (*Il veut sortir.*)

LA TERREUR (*le retenant*). Bon homme, c'en est assez. Vous avez bien fait de décharger votre colère [14]); mais puisque le roi le reprend, ne le reprendrez-vous pas aussi? Donnez, donnez-lui votre main. Croyez-vous que je lui resterois attaché [15]), s'il ne le méritoit pas?

LE PREVOT. Vieillard, vous êtes un brave homme. Si tous les hommes tenoient ainsi leurs

---

12) *Welche Pein.*

13) *In dieser Zwischenzeit.*

14) *Eurem Zorn Luft zu machen, auszulassen.*

15) *Ergeben bleiben würde.*

enfans en respect, je n'aurois pas tant de besogne [16]). Mais souffrez que je vous prie aussi pour votre fils.

Genevieve. Vois-tu, mon ami: comme ces messieurs disent, ils ne lui resteroient pas attachés, s'il ne le méritoit pas; ne sois pas plus impitoyable envers lui que des étrangers. (*Geneviève et la Terreur prennent Marcel par la main, et veulent l'entraîner vers son fils.*)

## SCÈNE VI.

### LE PREVOT, BRASCROISES, LA TERREUR, GEORGE, MARCEL, GENEVIEVE, THOMAS, LE CAPITAINE, LE SERGENT, FLUET.

Marcel. Attendez, je veux d'abord parler à son capitaine. (*Au Capitaine.*) Ah! monsieur, n'avez-vous pas de regret d'avoir hier donné tant de louanges à mon vaurien de fils? Il me porte sous terre par ce coup-là.

Le Capitaine. Il avoit mérité ce que je lui disois de flatteur. Véritablement je n'aurois pas imaginé que mes éloges eussent produit un si mauvais effet. (*A George.*) Mais dis-moi qui t'a porté à cette action? Tu dois avoir eu quelque motif extraordinaire [1]). Ouvre-moi ton coeur, quelque chose qu'il en soit [2]). Tu as subi ta peine et il ne t'en arrivera rien de plus fâcheux.

George. Mon capitaine, ne me retirez pas vos bontés, je vous prie. Je chercherai à m'en rendre plus digne.

---

16) *Arbeit.*

1) *Eine ungewöhnliche Ursache.*

2) *Was es auch für eine Bewandtniss damit habe.*

Le Capitaine. A condition que tu me dises la vérité. Car que tu aies déserté par la crainte des suites de ton affaire avec le bailli, ni moi, ni personne ne pourrons le croire.

George. Il n'y a pourtant pas d'autre raison, mon capitaine. Vous savez que je n'ai jamais eu de querelle; et la moindre faute paroît toujours énorme [3]) lorsqu'on n'a pas l'habitude d'en commettre [4]). J'en étois si troublé, que j'ai perdu toute réflexion [5]). Et puis la situation déplorable de mon père achevoit d'égarer mes esprits [6]).

Le Capitaine. Que signifioient donc ces paroles: Dieu soit loué, tout est fini, et mon père est sauvé? (*George paroît saisi d'étonnement, ainsi que Marcel et Geneviève.*)

Marcel. Est-ce qu'il disoit cela? Dieu me le pardonne, le diable aura tourné sa tête.

George (*en soupirant*). Je ne me souviens pas de l'avoir dit.

Le Sergent. Moi, je me souviens de vous l'avoir entendu dire, en entrant ici.

George. Cela peut m'être échappé dans la douleur, sans savoir ce que je pensois.

Le Capitaine. Il faut pourtant que ces paroles aient eu quelque signification [7]).

George (*dans un plus grand embarras*). Je ne sais que vous dire.

Le Capitaine (*lui prenant la main d'un air d'amitié*). George, ne cherche pas à m'en imposer [8]). Cette désertion a une autre cause que ta querelle. Je suis offensé de ta dissimulation [9])

---

3) *Ungeheuer.*

4) *Wenn man nicht gewohnt ist, deren zu begehen.*

5) *Alle Besinnung verloren.*

6) *Und dann verrückte mir die klägliche Lage meines Vaters vollends den Kopf.*

7) *Bedeutung.*

8) *Suche mich nicht zu täuschen.*

9) *Ich bin durch deine Verstellung beleidiget.*

et tu perds toute ma confiance. N'est-il pas vrai, c'est pour ton père....

GEORGE (*avec vivacité*). Que dites-vous, monsieur? Ah gardez-vous de le croire.

LE CAPITAINE. Tu ne vaux pas la peine que je m'inquiète de ton sort [10]). Je ne veux pas en savoir davantage. Tu m'es plus indifférent que le dernier des hommes. Tu ne sais peut-être pas ce que tu perds à me taire la vérité.

THOMAS. Il faut que je la dise moi.

GEORGE (*l'interrompant*). Mon oncle qu'allez-vous faire? Voulez-vous nous rendre encore plus malheureux?

THOMAS (*au Capitaine*). Je puis vous expliquer la chose; mais je crains que le mal n'en devienne plus grand.

LE CAPITAINE. Je t'en donne ma promesse, tu n'as rien à craindre.

THOMAS. Eh bien! c'est à cause de ses parens qu'il a déserté. Il a su m'engager par de belles paroles, à l'aller dénoncer, et recevoir vingt-quatre écus, pour que son père les employât à payer ses dettes. Mais celui-ci ne veut entendre parler ni de l'argent ni de son fils. Débarrassez-moi [11]), monsieur, de cet argent, que je ne puis garder, et tâchez que mon frère profite au moins de ce que ce brave enfant a voulu faire pour lui. La chose s'est passée comme je la raconte. (*Tout le monde paroît frappé de surprise* [12]).)

LE CAPITAINE. Eh bien, George?

GEORGE (*versant un torrent de larmes*). Vous savez tout mon capitaine. Croyez pourtant qu'il n'y ait que le salut de mon père [13]) qui pût me faire résoudre à passer pour un mauvais sujet [14]).

---

10) *Dafs ich mich um dein Schicksal bekümmere.*

11) *Entledigen Sie mich.*

12) *Scheint zu staunen.*

13) *Die Rettung meines Vaters (seine Wohlfahrt).*

14) *Für einen schlechten Menschen gehalten zu werden.*

J'ai méprisé la douleur, parce que j'espérois le sauver. Mais à présent que tout est découvert, et que mon espérance est perdue, je souffre bien plus cruellement.

MARCEL (*se jetant au cou de George*). Quoi! mon fils, voilà ce que tu faisois pour moi?

GENEVIEVE (*se précipitant dans ses bras*). Oui, nous pouvons maintenant l'embrasser; nous pouvons le presser sur notre sein. Mon coeur me le disoit bien, qu'il étoit innocent.

LE CAPITAINE (*lui prenant la main*). O mon ami! quelle tendresse et quelle fermeté! Tu es à mes yeux un grand homme. Cependant ton amour pour ton père t'a emporté trop loin. C'est toujours un artifice blâmable [15]).

MARCEL. Sûrement, sûrement. Dieu me préserve d'en toucher seulement un denier.

GEORGE (*à Thomas*). Voyez-vous, mon oncle, avec votre bavardage [16])! Que me revient-il maintenant de ce que j'ai fait [17])?

THOMAS. Oui, voilà: c'est moi qui suis maintenant le coupable. Mais (*en montrant le capitaine*), monsieur ne sera pas un menteur. Vous avez entendu qu'il m'a promis....

LE CAPITAINE (*à Thomas*). Donne l'argent à ton frère. (*A Marcel*) Prends-le, mon ami: ton fils l'a bien mérité. J'aurai soin que tu n'aies pas à le rendre. Une faute extraordinaire demande un traitement hors des règles communes [18]).

MARCEL. Moi, monsieur? Je ne le prendrai jamais.

LE CAPITAINE. Je le veux: il le faut. (*On entend des cris au dehors.*) Mais qu'est-ce donc?

FLUET. J'entends crier le Roi, le Roi!

---

15) *Ein tadelhafter Kunstgriff.*

16) *Schwatzhaftigkeit.*

17) *Was habe ich nun von dem, was ich gethan habe?*

18) *Eine Behandlung von keiner gemeinen Art.*

Le Capitaine. Il vient! Dieu soit béni! réjouissez-vous. Je vais, s'il est possible, faire parvenir l'aventure à son oreille. (*A George*) Tu as manqué à ton devoir comme soldat, mais tu l'as trop bien rempli comme fils, pour qu'il n'en soit pas touché. Il le sera certainement. Je sors, attendez-moi.

## SCÈNE VII.

LE PREVOT, BRASCROISÉS, LA TERREUR, GEORGE, MARCEL, GENEVIÈVE, THOMAS, FLUET.

Marcel. Vois-tu? Le Roi est si bon, et j'aiderois à le tromper? Non, jamais!

George. Mon père, accordez-moi cette grâce, que j'aie réussi à finir vos malheurs. Vous n'avez plus à vous inquiéter de rien.

La Terreur. Oui, bon homme, faites ce que dit votre fils. Il peut bien vous demander quelque chose à son tour [1]). Il en guérira plus vite de vous savoir à votre aise [2]). Vous devez aussi penser qu'après votre mort votre cabane doit lui revenir [3]).

Marcel. Eh bien, je la conserverai pour pouvoir la lui laisser en mourant. Viens, pardonne-moi de t'avoir maltraité. Dieu m'est témoin combien je souffrois de te voir un mauvais sujet. Et c'est lorsque je t'accusois que tu remplissois au-delà de tes devoirs envers moi [4])!

---

1) *Seiner Seits.*
2) *Wenn er weiſs, daſs ihr bequem lebet.*
3) *Ihm eure Hütte zufallen soll.*
4) *Eben während ich dich anklagte, erfülltest du mehr als deine Pflichten gegen mich.*

Comment pourrai-je te récompenser de ton amour, dans le peu de temps qui me reste à vivre?

GEORGE. Aimez-moi toujours comme vous l'avez fait.

GENEVIEVE. Oh, mille fois plus, mon ami. A chaque morceau que nous mangerons, nous nous dirons l'un à l'autre: C'est notre fils qui nous le donne.

GEORGE. Me voilà satisfait! (*A Thomas*) Je vous remercie, mon oncle, de m'avoir si bien servi.

THOMAS. Oui, tu me remercies? Il est heureux que les choses aient tourné de cette manière. Mais reviens-y une autre fois [5])! (*A Marcel*) Est-ce que tu m'en voudrois encore [6]), mon frère? Si je ne t'avois pas tant aimé, je ne me serois pas chargé de la manigance [7]). Puisque tu pardonnes à ton fils, tu peux bien me pardonner.

MARCEL. Rien ne sauroit excuser ce que tu as fait. Je peux bien prendre sur moi de mettre ma main sur un brasier [8]); mais attiser le feu sous un autre [9]), il y a de la cruauté à cela. Cependant je ne veux pas te haïr.

THOMAS. Va, j'ai bien assez souffert pour mon compte. (*Ils se donnent la main.*)

LA TERREUR (*à George*). Camarade, j'avois de l'amitié pour toi: c'est aujourd'hui du respect que je sens. Tu es à mes yeux aussi grand qu'un général. On ne trouvera jamais d'enfant comme toi. Embrasse-moi et sois toujours mon ami. (*Il lui tombe de grosses larmes des yeux.*)

---

5) *Komme mir nur wieder!*

6) *Solltest du noch böse auf mich seyn?*

7) *Hätte ich die Kniffe nicht unternommen.*

8) *Es auf mich nehmen, meine Hand über eine Kohlpfanne zu halten.*

9) *Unter einem Andern das Feuer anfachen.*

GEORGE. Camarade, je n'ai pas oublié la journée d'hier.

FLUET. Fi donc, la Terreur! Vous êtes soldat, et vous pleurez?

LA TERREUR. Et pourquoi donc un soldat ne pleureroit-il pas? Les larmes ne sont pas déshonorantes, lorsqu'elles viennent du coeur. On ne m'a jamais vu fuir ni trembler; mais je mourrois de honte d'être insensible à une bonne action.

LE PREVOT. George, il y a quatorze ans, bientôt que je suis dans le régiment; mais je dois le dire à ta gloire, il ne s'y est jamais rien passé qui approche de ce que tu as fait aujourd'hui. Cela te vaudra de l'honneur et du bonheur [10]): c'est moi qui te l'annonce.

## SCÈNE VIII.

### LES PRÉCÉDENS, LE BAILLI.

LE BAILLI. Avec votre permission.

LE PREVOT. Que voulez-vous?

LE BAILLI. Je suis le bailli du château; je veux voir ce qui se passe ici. (*A Marcel et à Geneviève*) Ha, ha! vous êtes venus voir votre fils; c'est fort tendre de votre part. Eh bien qu'en pensez-vous? Avez-vous autant de satisfaction de lui, que vous en aviez hier? Vous imaginiez, parce qu'il étoit soldat, qu'il pouvoit se jouer de tout le monde [1]). Monsieur le militaire, on paie chèrement un soufflet. Cette leçon vous rendra une autre fois plus respectueux envers des gens comme moi.

LA TERREUR. Allez-vous-en, monsieur, ou bien nous reprendrons les choses au point [2]) où

10) *Wird dir Ehre und Glück bringen.*

1) *Sich an jederman reiben.*

2) *Wir werden die Sache da weiter fortsetzen.*

George les a laissées hier. Qu'avez-vous à chercher ici?

Le Bailli. Je suis dans le château de monseigneur; je pense que personne n'a le droit de m'empêcher d'y faire l'inspection [3]).

La Terreur. Faites-y l'inspection, mais non des moqueries [4]). (*En le prenant par le bras*) Sortez! ou je vous montre le chemin.

George. Un moment, camarade! (*A Marcel*) Mon père, achevez de lui payer votre dette, pour qu'il vous laisse en repos.

Thomas. Oui, finissons avec lui; qu'il n'en soit plus question.

Marcel. Voilà votre argent! (*Il lui compte quatorze écus.*) Vous n'aurez pas la peine de vendre notre chaumière.

Genevieve. Nous aurons soin, à l'avenir, de n'être jamais en arrière envers monseigneur, du moins aussi long-temps que vous serez son bailli. C'est trop affreux de vouloir gagner sur le pauvre. Acheter à vil prix tout le grain de la contrée, lorsque la moisson est abondante, en faire des amas dans ses greniers [5]) pour le vendre ensuite trois fois plus cher dans les temps de disette [6]); prêter à plus forte usure [7]) qu'un juif, cela est-il donc d'un chrétien, ou même d'un homme [8])? Voilà pourtant ce que vous avez fait, et ce qui nous a ruinés.

Marcel. Tais-toi donc, femme!

Genevieve. Non, il faut lui apprendre qu'on n'est pas des buses [9]) et qu'on voit tout son manége [10]).

---

3) *Die Aufsicht da zu führen.*
4) *Spötterei.*
5) *Es in seinen Böden anhäufen.*
6) *In Jahren, wo Mangel ist.*
7) *Gegen höhere Zinsen leihen.*
8) *Ist denn das christlich oder nur menschlich?*
9) *Daſs man nicht so dumm ist (daſs man kein Gimpel ist).*
10) *Schliche.*

Marcel (*au Bailli*). Eh bien! cela fait-il votre compte [11]?

Le Bailli. Que trop, morbleu! (*Haut et froidement*) Oui cela complète bien les trente écus [12]. Mais d'où diantre avez-vous eu cet argent?

Marcel. Que vous importe [13]? Vous êtes payé.

Genevieve. Nous n'avons pas de compte à vous rendre.

Le Bailli. Voyez, comme ils font les fiers!

Genevieve. Nous voilà quittes [14]. Nous nous serions trouvés heureux de pouvoir vous souhaiter mille bénédictions, si vous vous étiez comporté plus humainement envers nous. Mais vous ne le méritez pas. Il nous eût mieux valu [15]) avoir à faire à un Turc.

Le Bailli. Prenez garde à ce que vous dites, vieille radoteuse [16]. Vous êtes encore sous ma jurisdiction.

George. Point d'injures, monsieur, mon père ne les souffrira plus. Il sait à qui porter ses plaintes [17].

Thomas. Vous ne me tenez plus les mains garrottées [18], nous pouvons nous faire rendre justice. Nous remplirons nos dévoirs envers monseigneur; mais si vous croyez nous mener de force comme auparavant, vous vous trompez.

---

11) *Ist die Rechnung richtig?*

12) *Das macht die vollen draifsig Thaler.*

13) *Was geht das euch an?*

14) *Nun sind wir einander nichts mehr schuldig.*

15) *Es wäre besser für uns gewesen.*

16) *Altes Schwatzmaul.*

17) *Bei wem er seine Klagen anzubringen hat.*

18) *Die Hände gebunden.*

LE BAILLI. De quel ton me parlez-vous? Je crois (*en montrant George*), que cet audacieux vous a tous endiablés [19]). Ne me poussez pas à bout [20]), ou je vous montrerai qui je suis.

LE PREVOT. Un mot encore, et je te fais sauter les yeux de la tête [21] !

LA TERREUR (*le poussant par le bras*). Allons, sortez!

LE BAILLI (*se retournant*). Si vous me faites lâcher un décret.... [22])

LE PREVOT. Voulez-vous me jeter ce drôle à la porte? Je t'apprendrai à nous venir braver [23]). (*Les soldats le saisissent* [24]) *et veulent le mettre dehors. Le colonel paroît, suivi du capitaine et du sergent.*)

## SCÈNE IX.

### LES PRÉCÉDENS, LE COLONEL, LE CAPITAINE, LE SERGENT.

LE COLONEL. Que signifie tout ce vacarme [1])?

LE PREVOT. C'est le Bailli qui vient ici vomir des grossièretés [2]) contre ces honnêtes paysans.

LE COLONEL (*au Bailli*). Etes-vous ce méchant homme? Restez! J'aurai deux mots à vous dire.

---

19) *Dass dieser dreiste Mensch euch alle mit dem Teufel besessen hat.*

20) *Macht mir es nicht zu bunt.*

21) *Und ich schlage dir die Augen aus dem Kopf.*

22) *Wenn ich ein Decret ergehen lasse.*

23) *Uns Trotz zu bieten.*

24) *Packen ihn.*

1) *Lärm.*

2) *Der grobe Reden ausstösst.*

(*Au Capitaine*) Lequel des deux est le père (*en montrant du doigt Marcel et Thomas*)?

Le Capitaine (*lui présentant Marcel*). Le voici, mon colonel.

Le Colonel. Je vous félicite, mon ami. Vous pouvez sentir de l'orgueil d'avoir un tel fils. (*Il s'avance vers George.*) Permettez que je vous souhaite toute sorte de prospérités [3]). (*En l'embrassant*) Monsieur, vous êtes mon égal. Je donnerois toutes les actions de ma vie pour celle que vous avez faite aujourd'hui. (*Au prévot*) Il est libre. (*Prenant une épée des mains du sergent.*) Vous êtes capitaine. Le Roi, qui vient d'apprendre avec transport votre dévouement généreux [4]), vous élève tout d'un coup à ce grade, sur les bons témoignages que le régiment entier a rendu de vous. (*En lui présentant une bourse.*) Recevez ceci de sa part, pour servir à votre équipage. Vous serez admis ce soir même à faire votre cour à sa majesté [5]). (*George veut lui baiser la main.*)

Le Colonel. Que faites-vous? Non, monsieur, souffrez plutôt que je vous embrasse.

Le Capitaine (*l'embrassant aussi*). Vous savez, mon camarade, quelle part je prends à votre avancement. Je suis fier, de vous avoir eu dans ma compagnie.

Marcel *et* Genevieve (*tombant aux genoux du Colonel*). O monseigneur! que Dieu vous récompense!

Le Colonel (*en les relevant*). Ce n'est pas à

---

3) *Dafs ich Ihnen alles Glück wünsche.*

4) *Ihre edle Hingebung (Aufopferung).*

5) *Es soll Ihnen noch diesen Abend vergönnt werden, Ihro Majestät die Aufwartung zu machen.*

moi, mes enfans, c'est au Roi, c'est à votre fils que vous devez tout.

George (*se jette dans les bras de ses parens, et les embrasse tour à tour* [6]*; puis s'interrompant tout à coup*). Je vous demande pardon, mon colonel.

Le Colonel. Que dites-vous, monsieur? Ah! vous méritez bien de goûter les plus doux plaisirs de la nature! Vous en remplissez si héroïquement les devoirs.

Thomas. Qui m'auroit dit pourtant que je me verrois en passe [7]) de faire un capitaine? Car c'est moi qui ai arrangé tout cela. (*Au Bailli*) Je crois à présent, monsieur le Bailli, que vous ne serez pas déshonoré de prendre mon neveu sous votre protection. (*Le Bailli lui lance* [8]) *un regard furieux et veut sortir.*)

Le Colonel (*l'arrêtant*). Un instant s'il vous plaît! Le Roi est instruit de votre barbarie. Il fera rechercher avec soin, si vous n'avez pas abusé de votre pouvoir [9]). Et malheur à vous, si vous êtes coupable. Sortez maintenant.

La Terreur (*à George*). Monsieur le capitaine!

George (*l'embrassant*). Ne m'appelle que ton ami. (*Il l'embrasse encore.*) Je veux l'être toujours.

Le Colonel (*à George*). Voulez-vous permettre, monsieur, que j'aille vous présenter au régiment? Il vous attend sous les armes. (*Il lui*

---

6) *Wechselsweise.*

7) *Dafs ich es so weit bringen würde.*

8) Lancer, *zuwerfen.*

9) *Ob Sie Ihre Gewalt nicht gemifsbraucht haben.*

*offre la main. George la prend, et tend l'autre au Capitaine. Il marche entre eux, les regarde tour-à-tour, les yeux baignés de larmes. Marcel et Geneviève baisent les habits du Colonel, et lèvent leurs regards vers les cieux.)*

GENEVIEVE. O Dieu de justice, rends à notre bon roi les honneurs qu'il accorde à mon fils!

MARCEL. Et fais-lui connoître toutes les bonnes actions, pour lui donner le plaisir de les récompenser.

*(Fin du Déserteur.)*

# L'ÉCOLE MILITAIRE,

## DRAME EN UN ACTE.

## PERSONNAGES.

LE GOUVERNEUR } de l'école.
LE DIRECTEUR }

EUGÈNE, fils du gouverneur,

EDOUARD DE BELLÈCOMBE,

ROGER,

THEODORE, jeunes élèves.

*La scène se passe dans l'appartement du Gouverneur.*

# L'ÉCOLE MILITAIRE *),

## DRAME EN UN ACTE.

## SCÈNE I.

LE GOUVERNEUR, LE DIRECTEUR.

(*Le Gouverneur travaille assis devant un bureau* [1]).)

LE DIRECTEUR (*frappant à la porte, et l'entr'ouvrant* [2])). Monsieur le Gouverneur, oserois-je vous interrompre pour un moment?

LE GOUVERNEUR. Entrez, monsieur: vous savez que toutes mes heures appartiennent aux devoirs de ma place.

LE DIRECTEUR. Je viens vous instruire d'une chose assez étrange [3]) qui se passe depuis quelques jours dans l'école.

LE GOUVERNEUR. Qu'est-ce donc? je vous prie, vous m'effrayez [4]).

LE DIRECTEUR. Rassurez-vous, monsieur: mon rapport [5]) doit vous inspirer plus d'intérêt que d'alarmes. Que pensez-vous de notre dernier élève [6]), le jeune Edouard de Bellecombe?

LE GOUVERNEUR. Depuis dix jours qu'il est ici, je n'ai pas encore eu le temps de le connoître:

---

*) *Das Kadetten-Haus.*
1) *Schreibtisch.*
2) *Sie ein wenig öffnend.*
3) *Seltsame Sache.*
4) Effrayer, *erschrecken.*
5) *Bericht.*
6) *Zögling.*

tout ce que je puis en dire, c'est que lorsqu'on me l'a présenté, j'ai remarqué dans sa physionomie un caractère de noblesse et d'élévation [7]), qui m'a prévenu en sa faveur [8]). Est-ce que ses maîtres seroient mécontens de lui?

Le Directeur. Bien au contraire. Ils donnent tous les plus grands éloges à son assiduité [9]). La justesse et la force de son esprit les étonnent. Il est entré ici plus instruit que la plupart des élèves ne le sont après trois ans d'études: il n'y a que ses camarades et moi qui pourrions avoir quelque sujet de nous plaindre de sa conduite.

Le Gouverneur. Comment! vous, monsieur? J'en suis affligé.

Le Directeur. Je le suis moins pour moi que pour lui-même. Je ne sais ce qui se passe dans son coeur; mais il faut qu'un sentiment profond l'occupe tout entier [10]). J'ai employé mille efforts [11]) pour le découvrir; ma pénétration se trouve toujours en défaut [12]).

Le Gouverneur. Pourrois-je vous demander sur quoi portent vos observations [13])?

Le Directeur. Le voici, monsieur! Il est très-ardent à l'étude, et rien ne peut le détourner de ses travaux. Mais dans les heures de relâche [14]) il est froid, sombre et silencieux au milieu de ses camarades. J'en ai mis auprès de lui deux des plus éveillés pour le réjouir: il est sensible à leurs empressemens [15]); il y répond même avec poli-

---

7) *Einen edlen und hohen Charakter.*
8) *Der mich für ihn eingenommen hat.*
9) *Arbeitsamkeit, Fleiſs.*
10) *Muſs ihn ganz einnehmen.*
11) *Habe mir tausendmal Mühe gegeben.*
12) *Mein Scharfsinn schlägt immer fehl.*
13) *Worauf sich Ihre Beobachtungen gründen.*
14) *Ruhestunden.*
15) *Er ist dankbar für ihr Bemühen.*

tesse, mais tout leur feu ne sauroit l'échauffer. Il s'élève contre eux comme un mur de glace. Oui, non, messieurs, et d'autres monosyllabes [16]) de ce genre sont toutes ses réponses à leurs questions.

Le Gouverneur. Cette mélancolie est apparemment une suite de la douleur qu'il a éprouvée en se séparant de sa famille.

Le Directeur. C'est l'explication qui me paroît la plus naturelle. Cependant voilà dix jours entiers qu'il est dans cet état. Un enfant de douze ans est-il susceptible d'une impression si durable [17]) ?

Le Gouverneur. Oui, mais un enfant d'un aussi grand caractère que sa physionomie l'annonce.

Le Directeur. N'importe *). Si la sensibilité de cet âge est vive, elle est aussi passagère [18]). Depuis que je suis dans cette école, j'ai vu tous ceux à qui leur éloignement de la maison paternelle causoit les plus vifs regrets [19]) se prêter avec le plus de facilité aux soins aimables [20]) que leurs camarades se donnent pour les distraire. Quoi qu'il en soit des sentimens d'Edouard pour ses parens, que diriez-vous de ce qui me reste encore à vous apprendre à son sujet?

Le Gouverneur. Vous enflammez ma curiosité: je n'attends rien de lui que d'extraordinaire.

Le Directeur. Croiriez-vous qu'il n'a voulu prendre encore à ses repas qu'un peu de potage [21]), du pain sec et de l'eau? Un criminel ne peut être condamné à des privations plus

16) *Einsylbige Worte.*
17) *Eines so fortdauernden Eindrucks fähig.*
*) *Das macht nichts.*
18) *Kurz vorübergehend.*
19) *Den tiefsten Schmerz.*
20) *Sich bereitwillig hinneigen oder die Hand bieten den liebenswürdigen Bemühungen (den Bemühungen entgegen kommen).*
21) *Suppe.*

austères [22]) qu'Edouard ne s'en impose de lui-même.

LE GOUVERNEUR. Que me dites-vous? Cet enfant auroit du naître à Sparte [23]).

LE DIRECTEUR. D'accord; mais ici, où il ne faut affecter aucune singularité, où l'apprentissage d'un militaire est [24]) de se soumettre aveuglément à la subordination générale, j'ai craint que son exemple ne pût avoir quelque danger pour les autres. Dix fois j'ai voulu l'engager ou le contraindre [25]) à manger de ce qui lui étoit présenté; il ne répondoit à mes instances [26]) ou à mes ordres qu'en tournant vers moi des yeux baignés de larmes si touchantes.... (*Il se détourne.*) Pardonnez, monsieur, je crois que je pleure moi-même.

LE GOUVERNEUR. Je me sens aussi tout ému de votre récit; cependant cette désobéissance est coupable [27]), et ne doit pas demeurer impunie: s'il s'y obstine davantage [28]), quel qu'en soit le motif [29]), il ne peut pas rester dans cette maison. Le premier fondement d'une école militaire est la soumission la plus exacte aux ordres des maîtres et des supérieurs [30]).

LE DIRECTEUR. Voilà ce que je craignois et ce qui m'a fait différer si long-temps de vous instruire. J'espérois vaincre sa résolution; mais je

---

22) *Zu einer strengeren Enthaltsamkeit.*

23) (*Die Spartaner zeichneten sich vor allen andern Griechen durch ihre Mässigkeit in Speise und Trank u. überhaupt durch ihre Abhärtung gegen alle körperliche Beschwerden aus.*)

24) *Wo die Lehre einer Militärperson darin besteht.*

25) *Ihn bereden oder zwingen.*

26) *Bitten.*

27) *Strafwürdig.*

28) *Wenn er länger darauf beharrt.*

29) *Beweggrund.*

30) *Vorgesetzten.*

l'ai trouvée aussi ferme que son coeur est impénétrable [31]).

Le Gouverneur. Eh bien je veux le sonder [32]) moi-même. Le portrait que vous m'en faites ajoute à la haute opinion que j'en avois conçue. Si je puis le porter à une confidence [33]), je suis persuadé qu'elle me dédommagera de la peine que j'aurai prise à l'obtenir. Je veux d'abord interroger les deux élèves que vous lui avez attachés plus particulièrement [34]). Peut-être seront-ils en état de me fournir quelques lumières. Qui sont-ils?

Le Directeur. Roger et Théodore. Mais monsieur Eugène, votre fils, pourroit encore mieux vous instruire.

Le Gouverneur. Comment? est-ce qu'Edouard l'a intéressé?

Le Directeur. Il s'en occupe je crois plus que de lui-même. J'ai observé qu'il l'étudioit en silence; il ne vous en a donc pas encore entretenu?

Le Gouverneur. Non, mais je lui sais bon gré de sa réserve [35]) autant que de son attention: elle m'annonce une sympathie secrète avec le caractère qui l'a frappé. Vous me feriez plaisir, monsieur, de me les amener tous les trois.

Le Directeur. J'aime mieux vous les envoyer; ma présence les gêneroit peut-être: vous en serez plus libre avec eux.

Le Gouverneur. Vous avez raison. Je vous serois également obligé de me faire venir Edouard, aussi-tôt qu'ils seront sortis.

*(Le Directeur sort; le Gouverneur le reconduit jusqu'à la porte.)*

---

31) *Unerforschlich.*
32) *Ausforschen.*
33) *Ihn zu einem vertrauten Geständniſs bewegen.*
34) *Die Sie ihm besonders an die Seite gesetzt haben.*
35) *Ich weiſs ihm eben so viel Dank für seine Zurückhaltung.*

# SCÈNE II.

## LE GOUVERNEUR.

Je ne sais comment expliquer ce mystère [36]). Il est naturel qu'Edouard ait du chagrin d'avoir quitté ses parens. Un enfant d'une si grande espérance devoit leur être bien cher, et recevoir bien des marques de leur tendresse! Mais que rien n'ait pu encore adoucir sa douleur depuis dix jours au milieu d'une jeunesse vive et ardente, occupée de tous les moyens de le distraire et de l'égayer [37]), qu'il refuse de prendre tout autre aliment que du pain et de l'eau, voilà ce que je ne puis concevoir. Le service de la table se fait avec propreté et ne peut lui causer aucun dégoût. D'ailleurs il n'étoit pas accoutumé à une nourriture délicate. Son père en me l'envoyant m'a écrit qu'il n'étoit pas riche, et qu'il étoit chargé d'une nombreuse famille. Plus je fais de réflexions et plus je m'y perds.

(*Il se promène pendant quelques momens en silence.*)

# SCÈNE III.

## LE GOUVERNEUR, EUGÈNE *son fils*, ROGER, THÉODORE.

EUGENE. Me voici, mon papa! M. le Directeur vient de me dire que vous me demandiez avec Roger et Théodore.

LE GOUVERNEUR. Oui, mon fils. Je serois bien aise d'avoir un petit moment d'entretien avec ces messieurs et avec toi.

---

36) *Wie ich dieses Geheimniss erklären soll.*

37) *Ihn zu zerstreuen und aufzuheitern.*

ROGER *et* THEODORE. C'est beaucoup d'honneur pour nous.

EUGENE. Pour moi aussi et du plaisir encore.

LE GOUVERNEUR (*à Roger et à Théodore*). Il m'est revenu [38]) que vous n'êtes guères satisfait du nouveau camarade qu'on vous à donné.

ROGER. S'il faut l'avouer, il n'est pas trop goguenard [39]) ce monsieur de... Eh bien donc comment se nomme-t-il à présent?

THEODORE. Il nous a parlé si peu, si peu, que je ne sais plus comment il s'appelle.

EUGENE. Edouard de Bellecombe, messieurs. Et je le crois encore meilleur à connoître que son nom [40]).

ROGER. Edouard, à la bonne heure [41]), Edouard le muet?

EUGENE. Oh, mon papa! pouvez-vous souffrir qu'on l'injurie?

LE GOUVERNEUR. M. Roger, qui vous a permis de distribuer des épithètes [42]) à vos camarades?

ROGER. Puisqu'il ne lâche pas trois mots en deux heures. Quand il nous viendroit de la lune, je n'en serois pas étonné. On ne doit pas y dire grand' chose. Elle a l'air si taciturne et si pâle [43])! Il ne démentiroit pas son pays [44]).

LE GOUVERNEUR. Son silence ou son teint doivent-ils vous inspirer de la haine?

ROGER. Je ne suis pas son ennemi, tant s'en faut [45]); mais je ne saurois être son ami puisqu'il ne parle pas, et qu'il n'est pas amusant.

---

38) *Es ist mir zu Ohren gekommen.*

39) *Er ist kein grosser Spassvogel.*

40) *Ich glaube, man lernt an ihm noch etwas besseres kennen als seinen Namen.*

41) *Es mag seyn.*

42) *Beinamen (Spitznamen) auszutheilen.*

43) *Sieht so still und bleich aus.*

44) *Er würde sein Vaterland nicht verleugnen.*

45) *Bei Leibe nicht!*

THEODORE. On a bien assez de la longueur de la nuit pour se taire. Le jour n'est fait que pour rire, causer et se divertir.

ROGER. Faut-il que je m'ennuie, parce qu'il prend du plaisir à s'ennuyer?

EUGENE. Ah ce n'est pas de l'ennui, c'est de la peine 46).

ROGER. Eh bien n'avons-nous pas cherché à le consoler de notre mieux? Bon! plus nous lui faisions de singeries 47) plus il gagnoit de tristesse. Nous avons fini par le planter là 48) dans nos récréations. Malheureusement nous le retrouvons à table, et il y fait une mine, à nous faire rentrer la faim dans l'estomac 49).

LE GOUVERNEUR. Est-ce qu'il se sert d'une manière dégoutante 50)?

ROGER. Il faudroit qu'il fût bien maladroit 51). Il ne mange que du pain et ne boit que de l'eau.

THEODORE. Il fait le délicat 52) pour nous donner à croire qu'il avoit une table de prince dans sa maison.

EUGENE. Vous ne le connoissez guère, si vous croyez que c'est par orgueil. Je l'examinois l'autre jour, quand M. le Directeur vouloit lui servir d'un plat assez friand 53); et je voyois quoiqu'il baissât la tête de grosses larmes qui rouloient dans ses yeux.

LE GOUVERNEUR. Que me dis-tu, mon fils?

ROGER. Oui, il pleurniche quelquefois. Si Dom Quichotte revenoit au monde, il faudroit qu'ils se battissent ensemble pour savoir à qui

---

46) *Gram.*
47) *Affenstreiche, Possen.*
48) *Wir liefsen ihn am Ende stehen.*
49) *Er macht dabei ein Gesicht, dafs er uns den Hunger wieder in den Magen zurück jagt.*
50) *Ifs er denn unappetitlich?*
51) *Ungeschickt.*
52) *Stellt sich genäschig.*
53) *Ihm von einer ziemlich leckeren Speise vorlegen.*

resteroit le surnom de *Chevalier* de la *Triste figure.*

LE GOUVERNEUR. Avez-vous le coeur de faire des plaisanteries sur son chagrin?

ROGER. C'est qu'il finiroit par nous le faire prendre 54). Il est fâcheux de voir faire une si mauvaise contenance dans un repas 55): cela vous rassasie. Tenez, parlez-moi de Théodore! nous nous donnerions de l'appétit à nous voir manger 56).

LE GOUVERNEUR. Vous verriez donc, sans regret, Edouard s'éloigner de votre table?

ROGER. Oh, monsieur, d'un grand coeur 57)! s'il ne devient pas un peu plus gai.

EUGENE. Eh bien, mon papa, faites-le mettre à la mienne. Je serai si content de l'avoir auprès de moi! J'aurai bien soin de lui.

LE GOUVERNEUR. Tu ne crains donc pas sa tristesse comme ces messieurs?

EUGENE. Sûrement, je souffrois de le voir chagrin; mais je lui ferois tant d'amitiés! Il ne seroit peut-être pas si malheureux, s'il voyoit qu'on est touché de sa peine.

LE GOUVERNEUR. Aucun de vous ne sait-il d'où vient cette mélancolie?

THEODORE. Je n'ai pas songé à m'en informer.

ROGER. A quoi bon vouloir apprendre des choses 58) qui nous attristent?

LE GOUVERNEUR. Et toi, mon fils, n'en es-tu pas mieux instruit?

EUGENE. Hélas! non, mon papa. J'aurois bien desiré savoir son secret, pour le soulager 59),

---

54) *Er würde uns am Ende auch verdriesslich machen.*

55) *Sich beim Essen jemand so übel anstellen sehen.*

56) *Wir würden uns Appetit machen, wenn wir uns essen sähen.*

57) *Recht herzlich gern.*

58) *Was hilft es, Dinge wissen zu wollen....*

59) *Um ihm Linderung zu verschaffen.*

s'il étoit en mon pouvoir. Trois fois je l'ai prié de me le dire; mais je n'ai pas osé le presser davantage [60]) quand j'ai vu qu'il vouloit le garder dans son coeur. Sans doute qu'il ne me croit pas encore assez son ami pour m'en faire part: c'est à moi de le mériter par mes services.

Le Gouverneur. Mais pourquoi ne m'en as-tu pas encore parlé?

Eugene. C'est que vous auriez peut-être exigé qu'il suivît la manière de vivre des autres; et vous l'auriez réprimandé [61]), s'il n'avoit pu vous obéir. Vous m'avez accordé la permission de vivre avec les élèves de l'Ecole; je n'irai point trahir mes camarades, par des rapports [62]). Quand il se passera quelque chose qui ne méritera que des louanges, n'ayez pas peur, je ne vous le laisserai pas ignorer.

Le Gouverneur (*en embrassant son fils*). Je n'en attendois pas moins de toi, mon cher Eugène: ta délicatesse me ravit. (*A Roger et à Théodore*) Je suis fâché, messieurs, de ne pouvoir donner les mêmes éloges à votre conduite. J'aurois souhaité que vous eussiez témoigné plus d'égards et d'intérêt au jeune Edouard, en le voyant dans la tristesse. Allez, retournez à vos amusemens: il seroit dommage de les interrompre. Si votre caractère vous préserve de quelque peines [63]), je crains bien qu'il ne vous empêche de goûter les plaisirs les plus doux pour un coeur sensible et généreux.

---

60) *Länger in ihn dringen.*
61) *Ihm einen Verweis gegeben.*
62) *Durch Klätschereien.*
63) *Sie vor einigen Leiden bewahrt.*

## SCÈNE IV.

### LE GOUVERNEUR, EUGÈNE.

LE GOUVERNEUR. C'est toi qui es digne de les goûter, ô mon fils, ces plaisirs si purs et si touchans! Que j'aime à te voir cette douce compassion [64]) pour les peines des infortunés!

EUGENE. Eh, mon papa, comment s'empêcher de plaindre ce pauvre Edouard? Sa pâleur, sa tristesse, tout annonce qu'il a dans le coeur un violent chagrin. Si jeune, et déja souffrir! Je le fuyois, comme les autres, dans le commencement: je le croyois dédaigneux et sauvage [65]). Mais quand j'ai vu sa constance et sa fermeté, sa douceur et sa politesse, je me suis senti entraîner vers lui. Peu à peu je lui ai donné toute mon amitié; et je crois que je m'estimerois davantage si je pouvois mériter la sienne.

LE GOUVERNEUR. Tu sais pourtant qu'il s'est rendu coupable d'une désobéissance marquée [66])?

EUGENE. A table, vous voulez dire. Il est vrai que je n'y comprends rien. Mais peut-être croit-il qu'un guerrier doit s'accoutumer à une vie dure. En tout cas sa sobriété [67]) vaut mieux que la gourmandise [68]) des autres; et son exemple ne gâtera personne. Permettez-lui de continuer ce genre de vie, puisqu'il est de son goût. Il est d'ailleurs si exact à tous les devoirs, si appliqué dans ses exercices! C'est lui qui est le plus avancé de toute notre classe dans la géographie, les mathématiques et le dessin.

---

64) *Süfse Mitleid.*

65) *Hochmüthig und leutescheu.*

66) *Dafs er sich eines auffallenden Ungehorsams schuldig gemacht hat.*

67) La sobriété, *die Genügsamkeit, Mäfsigkeit.*

68) La gourmandise, *die Näscherei, die Gefräfsigkeit.*

Le Gouverneur. A la bonne heure! Mais une conduite qui blesse si ouvertement les règles, ne peut être excusée dans aucune circonstance, et pour aucun motif. Je vois que je serai forcé de le renvoyer à ses parens.

Eugene. O mon papa! que dîtes-vous? Pour une faute légère, et qui mérite peut-être plus d'éloges que de blâme *), le chasser comme un enfant vicieux 69)? Vous me renverrez donc avec lui?

Le Gouverneur. Comment Eugène? D'où pourroit naître un attachement si singulier?

Eugene. Je ne saurois vous le dire; mais vous le sentirez vous-même, lorsque vous lui parlerez. Oui, je voudrois qu'il fût mon frère: je n'aurois à craindre que de vous voir l'aimer bientôt plus que moi.

Le Gouverneur. Il va se rendre ici. Je verrai s'il est digne d'inspirer de si vifs sentimens. Je souhaite de tout mon coeur, que tu ne sois pas trompé dans tes idées; et s'il en est ainsi, je te promets..... Mais on frappe; passe dans mon appartement jusqu'à ce que je t'appelle.

*(Eugène sort, le Gouverneur se lève, et va ouvrir la porte. Edouard après s'être incliné 70), se présente avec une contenance noble et respectueuse 71). Le Gouverneur s'assied. Edouard se tient debout devant lui 72).)*

---

*) *Mehr Lob als Tadel.*
69) *Als ein lasterhaftes Kind.*
70) *Verbeugt.*
71) *Mit edelm und ehrerbietigem Anstand.*
72) *Steht vor ihm.*

## SCÈNE V.

### LE GOUVERNEUR, EDOUARD.

Le Gouverneur. Savez-vous, M. de Bellecombe, pourquoi j'ai desiré de vous entretenir?

Edouard. Oui, monsieur, je crains de l'avoir deviné.

Le Gouverneur. Il est donc vrai que vous semblez dédaigner [73]) la société de vos camarades et que vous troublez leurs plaisirs par une humeur et une bizarrerie sans exemple [74]) à votre âge?

Edouard. J'oserai vous dire avec respect, monsieur, que ce ne sont là ni mes sentimens, ni mon intention [75]).

Le Gouverneur. On a pris soin de vous instruire des règles du repas, auxquelles tous les élèves doivent se conformer [76]): cependant vous ne vivez que de pain et d'eau.

Edouard. Il est vrai, monsieur, je ne desire rien davantage.

Le Gouverneur. M. le Directeur vous a fait des représentations; et vous avez continué votre manière de vivre?

Edouard. Oui, monsieur.

Le Gouverneur. Croyez-vous en cela vous être bien conduit?

Edouard. Non pas à vos yeux, je l'avoue.

Le Gouverneur. Il vous est donc indifférent de vous comporter bien ou mal dans mon opinion?

Edouard. Aussi peu que de recevoir vos louanges et vos reproches. Je sens tous ceux que vous êtes en droit de me faire. Je m'en suis fait

---

73) Dédaigner, *verschmähen.*

74) *Durch beispiellose üble und wunderliche Launen.*

75) *Absicht.*

76) *Sich richten.*

de plus vifs peut-être; il ne m'a pas été possible d'y céder 77). Le ciel m'est témoin cependant que je ne suis pas si coupable.

LE GOUVERNEUR. Je veux croire que vous êtes persuadé de votre innocence au fond de votre coeur. Cette fermeté m'annonce même que vous avez de très-bonnes raisons pour vous justifier. N'avez-vous rien à me dire?

EDOUARD. Rien, monsieur.

LE GOUVERNEUR. Mais vous devez savoir que la désobéissance est d'un mauvais exemple, même quand vos motifs l'excuseroient dans votre esprit.

EDOUARD. J'ai eu l'honneur de vous le dire moi-même.

LE GOUVERNEUR. Qu'on ne l'a tolérée 78) que dans l'espoir de votre repentir.

EDOUARD. Ah, je n'en aurai jamais 79)!

LE GOUVERNEUR. Enfin que vous avez encouru par votre opiniâtreté 80) la plus grave punition.

EDOUARD. Me voilà prêt à la subir 81).

LE GOUVERNEUR. Et ne l'êtes vous pas à changer 82)?

EDOUARD. Il m'est impossible, monsieur.

LE GOUVERNEUR. Je vois avec regret qu'il m'est impossible à moi-même de vous garder un moment de plus dans cette école. Le roi n'y veut point d'exemple de rebellion.

EDOUARD. Que deviendrai-je donc, malheureux que je suis? Voulez-vous que je sois un fardeau 83) pour ma famille, un objet de honte

---

77) *Ihnen zu weichen, d. i. darauf zu achten, desswegen anders zu werden.*

78) *Geduldet.*

79) *Ach nie werde ich Reue empfinden.*

80) *Dass Sie durch Ihren Starrsinn .... verwirkt haben.*

81) *Bereit sie auszustehen.*

82) *Bereit sich zu ändern.*

83) *Last.*

pour moi et de mépris pour les autres? O mon Dieu, tu sais si je l'ai mérité!

LE GOUVERNEUR (*attendri*). Si vous l'avez mérité! quand vous ne me donnez aucune confiance? Edouard, pourriez-vous taire votre secret à votre père? Je remplis ici les fonctions d'un père envers vous [84]) et vous ne voulez pas remplir les devoirs d'un fils envers moi?

EDOUARD. Oh, si vous me prenez par ces sentimens, monsieur le Gouverneur, vous êtes maître de tout ce que je suis. Je peux résister à vos menaces [85]); mais non pas à votre amitié. Oui je vous ouvrirai mon coeur. Vous y verrez, comme Dieu même, ce que je souffre.

LE GOUVERNEUR. Je viens donc enfin de me gagner un fils!

EDOUARD (*se précipitant dans ses bras*). Vous voulez être mon second père?

LE GOUVERNEUR. Oui, mon cher Edouard, ne m'appelez plus que de ce nom.

EDOUARD (*lui prenant la main*). Eh bien, mon père, j'en ai un autre qui est pauvre, si pauvre, qu'il ne vit que de pain et d'eau! Ma mère qui se meurt, n'a pas une meilleure nourriture. Nous n'en connoissons point d'autre, cinq enfans que nous sommes, depuis que nous avons pris le lait de maman. Et je pourrois me livrer à la gourmandise, lorsque mon père, ma mère, mes frères et mes soeurs n'ont pas toujours un morceau de pain à tremper de leurs larmes [86]). Non, non, plutôt mourir de faim! Je suis de Bellecombe; et jamais de ce nom il n'y a eu un fils indigne de son père.

LE GOUVERNEUR. Quoi, personne ne s'est intéressé pour votre famille?

---

84) *Das Amt eines Vaters bei Ihnen.*

85) *Drohungen.*

86) *Mit ihren Thränen zu benetzen.*

EDOUARD. Personne. Mon père est pauvre, après avoir servi quinze ans avec honneur, après avoir consumé 87) la plus grande partie de son bien au service et le reste à solliciter inutilement une pension. Il est d'un sang noble et il nous voit tous manquer des premiers besoins. La veille de mon départ, je lui entendois raconter l'histoire du comte Ugolino renfermé dans une tour avec ses enfans pour y mourir de faim. Depuis ce moment cette histoire est toujours dans mon esprit. Je crois entendre sans cesse les cloches de mort qui sonnent les funérailles de mon père 88), de ma mère, de mes frères et de mes soeurs. Et l'on veut que je me réjouisse lorsque mon coeur est noyé dans les larmes! On veut que je mange un meilleur morceau que mon père n'en a mangé depuis treize ans? Si j'étois assez lâche 89), je ne m'appellerois plus Edouard de Bellecombe. Tant que mon père sera malheureux, dans quelque coin de la terre que je sois jeté, rien ne m'empêchera de supporter la même douleur que lui. Sur cette terre est le ciel, et sur ce roi qui laisse mourir mon père de faim, il règne un Dieu qui nous vengera.

LE GOUVERNEUR. Que dites-vous, mon ami? croyez que le Prince ignore votre situation 90); qu'il l'auroit adoucie 91) s'il en étoit instruit. J'irai auprès de lui; je la lui ferai connoître; et comptez sur sa justice. Mon cher Edouard, pourquoi ne m'avoir pas confié d'abord votre secret 92)? vous auriez épargné dix jours de souffrance à votre famille.

---

87) Consumer son bien, *sein Vermögen zusetzen.*

88) *Die meinem Vater.... zu Grabe läuten.*

89) *Niederträchtig, od. verworfen genug.*

90) *Nichts von Ihrer Lage weiſs.*

91) *Gelindert.*

92) *Ihr Geheimniſs anvertraut.*

Edouard. Vous croyez donc que je l'aurai sauvée, si jeune que je suis?

Le Gouverneur. Vous êtes aujourd'hui son salut 93) et j'espère que vous serez sa gloire dans l'âge de l'honneur. Généreux enfant que ne suis-je véritablement votre père!

Edouard. Oh! c'est comme si vous l'étiez, par ma reconnoissance, et par mon amour! Regardez-moi seulement comme votre fils.

Le Gouverneur (*en lui serrant la main et le regardant avec tendresse*). Mon fils Edouard!

Edouard. Oui, je le suis! Vous êtes le père de toute ma famille. Graces à vous 94)! elle pourra connoître la joie sur la terre. Mais nous avons été si long-temps malheureux! Je n'ose espérer encore.

Le Gouverneur. Espérer, mon fils? Ce seroit un affront pour moi *) d'en douter. J'y engage mon honneur et ma place 95). Quatre cens écus de pension pour M. de Bellecombe, et cent écus pour vous. (*En allant vers son bureau.*) Edouard, en voici d'avance, au nom du roi, le premier quartier 96).

Edouard (*l'arrètant*). A moi? à moi? qu'en ai-je besoin? Envoyez tout à mon père. Qu'il s'en serve pour mes frères et pour mes soeurs.

Le Gouverneur. Il saura qu'il les tient de vous. Mon cher Edouard, vous ne vivrez donc plus de pain et d'eau?

Edouard. Puisque mon père n'y sera plus réduit 97).

---

93) *Sein Heil, sein Retter.*

94) *Dank Ihnen. (Ihnen sey es gedankt.)*

*) *Ein Schimpf für mich.*

95) *Ich setze meine Ehre und meine Stelle zum Pfand.*

96) *Hier ist das erste Quartal voraus.*

97) *Weil mein Vater nicht mehr darauf beschränkt seyn wird.*

LE GOUVERNEUR. Vous serez joyeux avec vos camarades?

EDOUARD. Puisque mon père sera joyeux avec sa femme et ses enfans.

LE GOUVERNEUR. Eh bien, allez, courez leur écrire. Je vais m'habiller, et partir pour la cour. Je verrai le ministre ce matin même.

EDOUARD. O monsieur! comment rassembler toutes mes forces pour vous remercier selon mon coeur!

LE GOUVERNEUR (*en souriant*). Monsieur?... Edouard vous oubliez déjà que vous êtes mon fils.

EDOUARD (*se jetant à ses genoux et les embrassant*). O mon père! mon père! pardonnez. Je suis si hors de moi.....

LE GOUVERNEUR (*le relève, le serre dans ses bras et le conduit doucement vers la porte*). Allez, allez; laissez-moi seul. J'ai besoin autant que vous de me remettre un moment 98).

EDOUARD. Je serai bientôt de retour avec ma lettre; il faut que vous la voyiez. Mon père, ne partez pas, je vous prie, sans que je vous aie encore embrassé.

LE GOUVERNEUR. Non, mon fils, je ne me refuserai pas ce plaisir à moi-même. Courez, je vous attends. (*Edouard sort avec précipitation.*)

## SCÈNE VI.

### LE GOUVERNEUR.

O jour le plus heureux de ma vie! quelle foule d'objets touchans viennent se graver pour jamais dans mon souvenir 99)! Un brave militaire oublié,

---

98) *Mich einen Augenblick zu erholen.*

99) *Graben dich auf immer meinem Gedächtniss ein.*

dont je vais faire payer les services! un enfant dont je puis former un homme pour la gloire de mon pays! Mon fils que je trouve sensible à l'impression sécrète de la vertu [100]) et digne de l'ami qu'avoit su choisir son coeur! mon Prince enfin, à qui je donne un trait d'héroïsme naissant à récompenser [1]) et une famille infortunée à secourir! Oui, je le connois, il remplira la promesse que j'ai osé faire en son nom. Je lui rendrois plutôt ce que je tiens de ses bienfaits, si les besoins de l'Etat [2]) ne lui permettoient pas de suivre les mouvemens de son ame juste et bienfaisante. *(Il se promène à grands pas et voit entrer le Directeur.)*

## SCÈNE VII.

### LE GOUVERNEUR, LE DIRECTEUR.

LE GOUVERNEUR. Ah, monsieur le Directeur, accourez, venez partager les sentimens, les transports [3]) que j'éprouve!

LE DIRECTEUR. Qu'est-ce donc, monsieur? Vous êtes dans une aussi grande agitation [4]) qu'Edouard. Il vient de passer devant moi courant d'un air égaré de plaisir [5]). Il ne me voyoit pas; il n'étoit plus sur la terre. Ses yeux rayonnoient [6]) d'une joie céleste au milieu de ses larmes. Je l'ai appelé, il étoit déjà loin.

LE GOUVERNEUR. J'aurois voulu que vous eussiez été témoin de la scène qui s'est passée

100) *Bei dem ich Gefühl für den stillen Eindruck der Tugend finde.*

1) *Einen Zug von aufloderndem Heldenmuth zu belohnen.*

2) *Bedürfnisse des Staates.*

3) *Das Entzücken.*

4) *Bewegung.*

5) *Als ob er vor Freude wahnsinnig wäre.*

6) *Strahlten.*

entre nous deux. C'est un de ces momens qu'on ne retrouve jamais une seconde fois dans sa vie.

Le Directeur. Votre espérance n'est donc pas trompée? Vous l'avez emporté 7)? Vous savez son secret?

Le Gouverneur. Qu'il m'a fallu combattre pour l'obtenir! Que j'avois de peine à le tourmenter 8), et qu'il me résistoit noblement! Combien sa désobéissance doit l'honorer aux yeux de tous les hommes!

Le Directeur. Je l'avois pressenti 9) sans pouvoir me l'expliquer à moi-même.

Le Gouverneur. Et qui l'auroit pu deviner, ce généreux excès de tendresse et de constance 10)? C'est pour ne pas vivre plus heureusement que son père qu'il s'imposoit de cruelles privations. C'est loin de ses regards qu'il les supportoit, et sans l'espoir qu'elles pussent le soulager. Que pensez-vous d'un tel enfant? Que pensez-vous d'un père qui dans le sein du malheur, a su lui former une ame aussi grande? Quelle douce jouissance 11) pour un prince d'avoir de pareilles vertus à récompenser dans ses états! Monsieur le Directeur, je suis fier de l'emploi glorieux qu'il m'a confié, d'élever sa jeune noblesse; mais j'en sais un qui flatteroit bien davantage mon ambition. Ce seroit de lui rendre compte de toutes les belles actions de ses sujets, et de les lui raconter en présence de son fils. Je croirois élever son trône à une hauteur, d'où il pourroit voir

---

7) *Sie haben gesiegt.*

8) *Wie schwer fiel es mir, ihn zu quälen.*

9) *Geahndet.*

10) *Edle Uebermaſs von Liebe und Standhaftigkeit.*

11) *Genuſs.*

tous les gens de bien de son empire [12]) et où tous les gens de bien pourroient le voir applaudir à leurs vertus [13]) et les encourager. C'est ainsi que sans les indignes apothéoses de la flatterie [14]) un prince seroit vraiment un Dieu sur la terre.

Le Directeur. Le nôtre est digne que vous l'enflammiez par ce noble enthousiasme en faveur d'une famille infortunée.

Le Gouverneur. Ce seroient les premiers malheureux dignes de ses bienfaits qu'il n'auroit pas secourus. J'ai cru devoir en donner l'assurance au jeune Edouard. Qu'il m'en a témoigné une vive reconnoissance! Nous nous sommes donné les noms de père et de fils; et je crois que nous en éprouvions les véritables sentimens. Mais il me semble l'entendre revenir. Entrez dans cet appartement: vous y trouverez Eugène. Je ne tarderai pas à vous appeler l'un et l'autre [15]). (*Edouard s'avance en courant.*)

Le Gouverneur. Oui c'est lui. Quelle expression touchante anime sa physionomie!

## SCÈNE VIII.

### LE GOUVERNEUR, EDOUARD.

Edouard (*se jetant dans les bras du Gouverneur*). Mon père, voici ma lettre! Voyez!

---

12) *Alle gute Menschen seines Reichs.*
13) *Ihren Tugenden Beifall zuwinken.*
14) *Vergötterungen der Schmeichelei.*
15) *Bald werde ich sie beide rufen.*

Le Gouverneur. Elle n'est pas cachetée, mon fils, vous voulez donc que je la lise.

Edouard. Si je le veux! Lisez, lisez! Elle est pleine de vous.

Le Gouverneur (*lit*). Mon papa, maman, mes frères, mes soeurs, rassemblez-vous pour écouter cette lettre. O si je pouvois vous la porter, vous la lire moi-même! Mais j'y suis [16]; je vous vois. Qu'avez-vous à pleurer? Non, vous ne vivrez plus de pain, d'eau et de larmes. Il y a donc sur la terre des ames généreuses comme dans le ciel! Vous ne vouliez pas le croire; et voilà pourtant celle du Gouverneur de notre école qui en est une. Oui, mon papa, souffrez que je l'appelle mon père, comme vous. Il est aussi le vôtre; c'est notre sauveur à tous [17]). Il dit que le roi va vous accorder une pension de quinze cens livres pour nous élever. Tombez à genoux pour lui devant Dieu, comme j'y suis, comme j'y serai... (*le Gouverneur s'interrompt* [18]) *et il voit Edouard à genoux les yeux et les bras élevés vers le ciel et le visage baigné d'un torrent de larmes. Il se baisse et le relève* [19]).) Que faites-vous, mon ami?

Edouard. J'offre ma vie pour vous [20]). Elle vous appartient.

Le Gouverneur. Non, mon cher Edouard,

---

16) *Aber ich bin zugegen.*

17) *Unser aller Retter.*

18) *Unterbricht sich.*

19) *Bückt sich und richtet ihn wieder auf.*

20) *Ich biete (dem Himmel) mein Leben für Sie an.*

gardez-la, pour la remplir d'actions honnêtes et vertueuses. La mienne commence à tourner vers son déclin[21]), mais vous pouvez la prolonger, en faire la joie et la gloire.

EDOUARD (*avec feu*). Moi, mon père? Ah, s'il étoit en mon pouvoir! Hâtez-vous, parlez; dites par quel moyen!

LE GOUVERNEUR. Par votre amitié pour mon fils. (*Il court vers la porte de l'appartement.*) Eugène, venez embrasser votre frère.

## SCÈNE IX.

LE GOUVERNEUR, LE DIRECTEUR, EDOUARD, EUGÈNE.

(*Les deux enfans se jettent dans les bras l'un de l'autre.*)

LE GOUVERNEUR. Edouard, il est digne des sentimens que je vous demande pour lui. Il vous aimoit avant moi.

EDOUARD. J'ai bien vu qu'il étoit sensible à mes souffrances.

EUGENE. Ah, tu n'en auras plus que je ne les partage, n'est-ce pas Edouard? Me le prometstu?

EDOUARD (*lui prenant la main, et la présentant avec la sienne au Gouverneur*). Eh bien! Eugène, lions-nous ensemble[22]) dans les mains

---

21) *Fängt an, sich seinem Ende zu nähern.*

22) *Wir wollen uns mit einander verbinden.*

de notre père. C'est entre nous à la vie et à la mort.

Le Gouverneur. Oui, mes enfans, je reçois vos voeux [23]) et je les consacre par ma bénédiction [24]). Faites revivre ces jours brillans de notre histoire où les guerriers s'unissoient par tous les noeuds [25]) de l'honneur et de l'amitié. Que Gaston et Bayard soient vos modèles! Aimez-vous comme eux, servez comme eux votre roi et mourez, s'il le faut, pour la patrie!

---

23) *Ich nehme eure Gelübde an.*

24) *Heilige sie durch meinen Segen.*

25) *Bande.*

(*Fin de l'Ecole militaire.*)

LA SUITE

DE

# L'ÉCOLE MILITAIRE,

DRAME EN UN ACTE.

# PERSONNAGES.

LE GOUVERNEUR de l'Ecole militaire.
EUGÈNE, son fils.
M. DE BELLECOMBE.
Mme. DE BELLECOMBE.
EDOUARD, PORPHIRE, TIMOLEON, CECILE, JOSEPHINE, leurs enfans.
LA PIPE, vieux sergent.

*La scène se passe dans la chambre d'étude des enfans de M. de Bellecombe.*

# LA SUITE
## DE
# L'ÉCOLE MILITAIRE,
## DRAME EN UN ACTE.

## SCÈNE I.

### PORPHIRE, TIMOLÉON, CÉCILE, JOSÉPHINE, LA PIPE.

(*Cécile et Joséphine sont occupées, l'une à lire, l'autre à broder. Timoléon dessine sur une table, Porphire fait l'exercice avec la béquille de la Pipe* [1].)

La Pipe (*à Porphire*). Apprêtez vos armes [2]! — En joue *)! — Feu! — Allons, voilà qui est bien. Rendez-moi ma béquille. (*A Cécile et à Joséphine en allant vers elles.*) Vous ne voulez donc jamais apprendre vous autres?

Cecile. Y penses-tu [3], la Pipe?

Josephine. Des demoiselles?

La Pipe. Qu'importe [4]! Dans la maison d'un militaire tout le monde doit savoir faire l'exercice. On n'a jamais si bonne grâce [5] que sous un fusil.

---

1) *Exercirt mit la Pipens Krücke.*

2) *Macht euch fertig!*

*) *Schlagt an!*

3) *Weifst du auch, was du sagst?*

4) *Was thut das!*

5) *Man nimmt sich nie so gut aus.*

Cecile. Oui, surtout quand c'est une béquille qui le représente.

La Pipe. Il est vrai; mais je m'y trompe souvent moi-même. Je suis plus tenté de la porter sur mon épaule que par dessous. C'est toujours mon premier mouvement. Ah, le pauvre la Pipe! Pauvre la Pipe! n'avoir plus qu'un bâton dans les mains à la place d'un mousquet! Depuis tant d'années je ne puis encore m'y accoutumer.

Porphire. Mais à ton âge, tu serois déja retiré du service [6]).

La Pipe. Qu'appelez-vous retiré? Je serois mort soldat sans ma jambe de bois. Maudite jambe! Il me vient cent fois par jour la pensée de te mettre en pièces. Au lieu d'une guêtre bien propre [7]) quand je ne trouve là qu'un bout de cotret [8]) je ne me connois plus, je me sens près d'entrer en fureur.

Timoleon. Que veux-tu? C'est un fruit de la guerre.

Josephine. Ne t'afflige pas, je te prie, mon pauvre ami.

La Pipe. Oui, vous avez raison, je ferois mieux d'en rire. Après tout, c'est ma croix de S. Louis à moi [9]). Si ma jambe ne s'étoit pas trouvée sous le feu, elle ne seroit pas aujourd'hui si sèche. J'en connois qui ne sont bien conservées que pour s'être mises hors de la portée du canon [10]); et je ne voudrois pas d'un millier de celles là pour la mienne. M. Timoléon, M. Porphire, vous êtes bien heureux, vous servirez un jour. Ah, perdez-moi bras et jambes, plutôt que

---

6) *Hättest du schon den Dienst quittirt.*

7) *Statt einer saubern Gamasche.*

8) *Einen Bündelstecken.*

9) *Es ist doch im Grunde mein St. Ludwigskreuz (mein Ehrenorden).*

10) *Weil sie außer dem Schuß geblieben sind.*

de recevoir jamais la moindre contusion [11]) à votre honneur.

Timoléon. Va, je te le promets.

Porphire. Et moi aussi. Tu seras devant mes yeux dans toutes mes batailles.

La Pipe. Oui, votre père et moi. Bellecombe et la Pipe! voilà votre cri de guerre [12]). Avec ces deux noms dans la tête vous serez toujours les premiers à votre devoir.

## SCÈNE II.

### TIMOLÉON, PORPHIRE, CÉCILE, JOSÉPHINE, LA PIPE, M. de BELLECOMBE (*qui est entré vers la fin de la scène précédente*).

(*Les enfans l'aperçoivent, courent vers lui et crient à la fois:*)

Ah mon papa! mon papa!

M. de Bellecombe (*en les embrassant*). Bon jour mes bien aimés! (*Il tend la main à la Pipe.*) Bon jour, mon vieux ami, je te remercie des bonnes instructions que tu donnes à mes enfans.

La Pipe. Oh! mon capitaine, je les donne de bon coeur, tant que vous n'y êtes pas [13]); mais quand je vous ai sous mes yeux, j'y ai du regret [14]).

M. de Bellecombe. Pourquoi donc? je te prie.

La Pipe. C'est que je vois alors tout ce que cela produit [15]). Oui, n'est-ce pas? je ferai de braves guerriers de vos enfans, pour qu'on les

---

11) *Verletzung(Quetschung).*
12) *Euer Feldgeschrei.*
13) *So lange Sie nicht zugegen sind.*
14) *Bereue ich es.*
15) *Was dabei heraus kommt.*

renvoie [16]) un jour comme vous, sans récompense, après avoir servi dans leurs plus belles années.

M. DE BELLECOMBE. A quoi bon me le rappeler [17]), puisque moi-même j'ai cessé de m'en plaindre?

LA PIPE. Je m'en plaindrai pour vous et pour moi jusques à la mort. Mille bombes [18])! n'est-ce pas une horreur? Me réformer [19]), moi, la Pipe pour une jambe de moins! Un soldat est toujours bon, quand il lui reste le coeur et la tête. Si on craint que des estropiés *) ne figurent pas bien dans une revue, qu'on les garde pour les batailles. Faites-m'en un corps à part. N'en déplaise à Picardie, Champagne et Navarre [20]) ce sera le premier de tous, j'en réponds.

M. DE BELLECOMBE (*en souriant*). Mon vieux ami, que j'aime à te voir encore tout ce feu de bravoure et de jeunesse!

LA PIPE. Vous me fâchez de rire, quand vous devriez tempêter [21]) plus que moi. Je suis un pauvre hère sans conséquence [22]) que l'on croit ne devoir plus regarder, lorsqu'il n'a pas tous ses membres. Mais vous, d'un sang noble, vous qui vous êtes distingué dans dix batailles, qui êtes tout couvert de blessures, être renvoyé sans pension, lorsque vous avez une famille nombreuse à soutenir, cela crie vengeance à la terre et au ciel.

M. DE BELLECOMBE. Je n'ai pas de reproches à me faire. Il en est de plus malheureux. (*Il se*

---

16) *Verabschiede, abdanke.*

17) *Was hilft es, mich daran zu erinnern.*

18) *Alle tausend Bomben (ein Schwur)!*

19) *Mich abzudanken.*

*) *Krüppel.*

20) *Die Regimenter Picardie, Champagne und Navarre sollen mir es nicht übel nehmen. (Ehemals sehr tapfere Regimenter.)*

21) *Stürmen, toben.*

22) *Ein armer unbedeutender Wicht.*

*tourne vers ses enfans qui paroissent émus et troublés.*) Mes petits amis, vous avez assez travaillé ce matin pour prendre un peu de relache [23]). Allez embrasser votre maman.

LES ENFANS. Oui, oui mon papa, et nous reviendrons tout de suite à l'ouvrage.

## SCÈNE III.

### M. DE BELLECOMBE, LA PIPE.

M. DE BELLECOMBE. Mon ami, je n'aime pas que tu me parles ainsi devant mes enfans. Je ne veux point qu'ils se croient en droit de haïr leurs semblables [24]). Ce sentiment flétriroit de trop bonne heure leurs ames [25]). Il les rendroit faux, misanthropes et personnels [26]). D'ailleurs ils sont destinés à vivre d'honneur et de gloire. Comment daigneroient-ils prendre la peine d'acquérir de la considération aux yeux de ceux qu'ils ne jugeroient dignes que de leurs mépris?

LA PIPE (*avec un ton d'ironie*) [27]). Vous avez raison de défendre les hommes; ils vous ont bien traité, les ingrats.

M. DE BELLECOMBE. Il en est plus de bons que de méchans; et quand il n'y auroit que toi seul, tu me réconcilierois avec l'humanité [28]).

LA PIPE (*en lui serrant tendrement la main*). O mon capitaine!

M. DE BELLECOMBE. Tu n'as pas craint de t'attacher à moi dans ma mauvaise fortune. Et n'est-ce pas à ton amitié que je dois la vie?

---

23) *Um euch ein wenig zu erholen.*

24) *Ihre Mitmenschen.*

25) *Würde zu früh ihre Seele niederschlagen.*

26) *Falsch, menschenfeindlich, selbstsüchtig.*

27) *Spöttisch.*

28) *Du würdest mich mit der Menschheit wieder aussöhnen.*

La Pipe. Bon, si je vous l'ai sauvée, je vous la devois bien, pour m'avoir mis vingt fois aux arrêts [28]). Sans vous la Pipe n'auroit été qu'un ivrogne *), un querelleur, un vaurien, comme tant d'autres. C'est vous qui en avez fait un brave homme. Je serois resté toute ma chienne de vie simple soldat, si l'on m'avoit laissé croupir dans mes vices [29]). De guichet en guichet je me suis avancé [30]). Dieu merci, me voilà sergent! Au moyen de ce titre on est je crois quelque chose dans le monde. C'étoit toujours un beau commencement de colonel [31]). Mais ô maudit boulet [32])! Avec une jambe de coeur de chêne [33]) comment faire un pas dans les grades? [34])

M. de Bellecombe. Va, mon ami, tu as aujourd'hui le repos; cela vaut bien les honneurs.

La Pipe. Je n'en aurai de ma vie tant que je vous verrai souffrir. La récolte de votre petit champ vous a manqué cette année [35]). Je vous suis peut-être à charge, mon capitaine?

M. de Bellecombe. Que dis-tu, mon ami? Un enfant l'est-il jamais à son père; et n'es tu pas un de mes enfans? Dieu merci! j'aurai du pain encore: si notre ration est plus petite, tu en auras toujours ta part comme eux, et autant que moi.

La Pipe. Eh bien, je la prendrai; mais j'es-

---

28) *Weil Sie mich zwanzigmal haben in Arrest setzen lassen.*

*) *Trunkenbold.*

29) *Wenn man mich in meinen Lastern hätte verstocken lassen.*

30) *Von einer Kerkerthür zur andern bin ich immer höher gestiegen.*

31) *Schöner Anfang zu einem Obristen.*

32) *Verfluchte Kugel!*

33) *Aus einer Kerneiche.*

34) *Auf den Ehrenstufen.*

35) *Ist dieses Jahr umgeschlagen.*

père que je vous la rendrai bientôt. Je viens de trouver un bon travail en ville.

M. DE BELLECOMBE. Tant mieux! J'en suis charmé pour toi. Qu'est-ce donc?

LA PIPE. Croiriez-vous qu'un marchand vint l'autre jour me proposer, de lui tricoter des bas [36]) pour les vendre?

M. DE BELLECOMBE. C'est bien, cela t'occupera du moins.

LA PIPE. Comment, c'est bien? quel plaisir d'assommer ce drôle de ma béquille! [37])

M. DE BELLECOMBE. Je me flatte que ce n'est pas là ce bon travail dont tu me parlois, que d'assommer les gens.

LA PIPE. Ce seroit toujours cent fois mieux. Vraiment il feroit beau voir la Pipe tricoter comme une femme? Je me contenterai d'envoyer les aiguilles à tous les diables. Mais cela me fit naître une pensée: Tu peux donc travailler? J'allai chez un fourbisseur [38]). Je m'offris à lui pour dérouiller ses vieilles lames [39]) et les remettre à neuf. J'aurai la douceur de manier encore des sabres et des épées [40]); et puis cela me vaudra dix sols par jour. Mon capitaine faites-moi l'honneur de les recevoir.

M. DE BELLECOMBE. Non, mon ami, garde-les pour toi. Un coup de vin [41]) est de temps en temps nécessaire à ton âge.

LA PIPE. Du vin? Oh, je ne m'y jouerai plus [42])! Nous nous connoissons trop bien l'un et l'autre. Si j'en buvois aujourd'hui seulement

---

36) *Strümpfe zu stricken.*
37) *Diesen Pursch mit meiner Krücke todt zu schlagen.*
38) *Schwertfeger.*
39) *Seine alten Klingen von Rost zu säubern.*
40) *Das Vergnügen mit Säbeln und Degen umzugehen.*
41) *Ein Trunk Wein.*
42) *Darauf werde ich mich nicht mehr einlassen.*

une goutte, demain j'en voudrois boire un tonneau 43).

M. DE BELLECOMBE. Tu peux avoir d'autres besoins 44); moi je n'en ai aucun.

LA PIPE. Oui, lorsque vous manquez de tout! lorsque vous ne vivez que de pain et d'eau avec votre famille! C'est aussi trop fier, mon capitaine. Vous me refusez parce que je ne suis pas votre camarade. O maudite jambe, maudite jambe, qui m'a empêché d'être un *Chevert* 45)!

M. DE BELLECOMBE. Tu me connois mal, mon enfant. Si je recevois rien de personne 46) au monde, ce ne seroit que du roi ou de toi.

LA PIPE. Comment! Tous les deux sur la même ligne?

M. DE BELLECOMBE. Mon roi n'est que mon maître. Je vois comme un Dieu dans mon ami, et tu es le seul que j'aie sur la terre.

LA PIPE (*se jetant dans ses bras*). Eh bien, mon ami capitaine, prenez donc mes dix sols!

M. DE BELLECOMBE. Je t'ai dit que je n'en avois pas besoin; je ne t'ai pas trompé. Mais écoute. Il peut venir un temps où une plus forte somme me seroit nécessaire. Faites quelques épargnes 47) pour être en état de me l'offrir.

LA PIPE. Oh! je vous comprends. C'est pour moi plus que pour vous-même que vous me parlez ainsi; mais n'importe, je prends vos paroles à la lettre 48), et mon argent me deviendra sacré. Je n'y toucherai que pour mon tabac; et je prendrai bien garde à ne pas me mettre en colère, de peur de casser ma pipe.

M. DE BELLECOMBE. Fort bien, mon enfant.

---

43) *Ein Faſs austrinken.*

44) *Andere Bedürfnisse.*

45) *Ein Chevert zu werden (Name eines Mannes, der aus einem gemeinen Soldaten ein angesehener Offizier wurde).*

46) Personne *heiſst hier jemand, und* rien *etwas.*

47) *Erspart euch etwas.*

48) *Buchstäblich.*

Vas en fumer une en l'honneur de notre amitié. Je vois venir madame de Bellecombe. Je voudrois m'entretenir quelques momens avec elle.

La Pipe. Oui, mon capitaine. Aussi bien j'ai besoin de prendre un peu l'air 49). Vous m'avez ému 50) comme la pensée d'une bataille.

## SCÈNE IV.

### M. DE BELLECOMBE, Mme. DE BELLECOMBE.

Mme. de Bellecombe. Que s'est-il passé, cher époux? Tu viens de m'envoyer mes enfans. Il m'a semblé voir sur leurs traits une altération qui ne leur est pas ordinaire 51). Je n'ai pas voulu leur en demander la cause; j'ai mieux aimé venir m'en éclaircir avec toi 52). Ne me cache rien, mon ami. Nous est-il arrivé quelque nouvelle infortuné 53) que je puisse adoucir dans ton ame par mes consolations?

M. de Bellecombe. Non, chère épouse, avec les secours que je trouve dans ta tendresse, je puis supporter tous les malheurs: et s'il m'en survenoit d'imprévus 54), je ne craindrois point de te les annoncer, après la longue épreuve que j'ai faite de ton courage. Mais rassure-toi 55)! Notre condition, graces à Dieu, n'est pas empirée 56).

Mme. de Bellecombe. D'où peut donc venir cet air de tristesse 57) que j'ai remarqué dans nos enfans?

M. de Bellecombe. C'est que notre vieux

---

49) *Ein wenig frische Luft zu schöpfen.*
50) *Bewegt.*
51) *Eine ungewöhnliche Veränderung.*
52) *Mir Auskunft bei dir zu verschaffen.*
53) *Neues Unglück begegnet.*
54) *Wenn mich unvermuthete treffen sollten.*
55) *Beruhige dich.*
56) *Unser Zustand hat sich gottlob nicht verschlimmert.*
57) *Traurige Aussehen.*

soldat par un excès de zèle [58]) et d'amitié, s'est emporté [59]), en leur présence, jusqu'à des plaintes amères sur l'injustice que j'ai reçue. J'ai vu qu'ils en étoient frappés. J'ai craint que cette idée ne leur inspirât du découragement [60]), et je te les ai envoyés pour en effacer l'impression [61]) par tes caresses.

Mme. DE BELLECOMBE. Les pauvres petits malheureux! Hélas, ils ne savent pas, à quelle triste condition ils sont condamnés sur la terre!

M. DE BELLECOMBE. J'espère que leur sort ne sera pas aussi déplorable [62]) que ton coeur maternel se le représente. Jusques ici du moins, je ne vois pas qu'ils aient à se plaindre de leur destinée.

Mme. DE BELLECOMBE. Quoi, lorsqu'ils sont privés de toutes les douceurs que leur naissance devoit leur procurer!

M. DE BELLECOMBE. Ils ne les ont jamais connues: elles ne peuvent leur causer de regrets [63]). Peut-être n'auroient-elles servi qu'à les amollir [64]) à énerver leurs forces [65]) comme leur esprit. La vie dure à laquelle ils sont accoutumés, leur a donné une santé robuste [66]) et de l'énergie dans le caractère. Au lieu d'amusemens puérils et frivoles *), ils savent déja trouver tous leurs plaisirs dans le travail. Si le ciel leur réserve les jouissances de la fortune, ils les goûteront avec plus de délices. S'ils doivent passer

---

58) *Aus übertriebenem Eifer und zu grosser Freundschaft.*

59) *Sich hat hinreissen lassen.*

60) *Muthlosigkeit einflössen möchte.*

61) *Den Eindruck zu verlöschen.*

62) *Nicht so kläglich (beweinenswürdig).*

63) *Können ihnen kein Leid verursachen.*

64) *Sie weichlich zu machen.*

65) *Ihre Kräfte abzuspannen.*

66) *Dauerhafte Gesundheit.*

*) *Kindische und nichtige Belustigungen.*

leurs jours dans les privations [67]), ils auront appris à les supporter sans impatience et sans murmure. Ils seront heureux par eux-mêmes dans toutes les situations de la vie. Te l'avouerai-je, chère épouse? je ne regarde plus comme une si cruelle disgrace l'état dans lequel le ciel nous retient. Au milieu des joies insensées du monde [68]) aurions-nous connu ces doux sentimens de tendresse, d'estime et de respect, que nous a donnés l'un pour l'autre l'épreuve commune du malheur [69]). Emportés chacun dans notre tourbillon [70]) nous aurions cherché des amis qui nous auroient abandonnés dans nos peines et qui peut-être les eussent aggravées [71]) par leurs perfidies, tandis que le sort nous apprend si bien que nous pouvons nous seuls nous suffire [72]) par notre confiance et par notre amour. Il est tant de malheureux qui n'ont pas toujours les premiers alimens de la vie [73])! Nous n'en avons point encore manqué, sans les acheter par des bassesses. Si nous nous sommes réduits [74]) à la plus simple nourriture pour que rien ne manque à l'éducation de nos enfans, nous jouissons chaque jour de leurs progrès et de leur reconnoissance. Nous pouvons nous rendre dans nos coeurs ce doux témoignage que nous n'avons négligé envers eux aucun de nos devoirs. Tous les sentimens nobles et généreux qu'ils expriment déja, sont notre ouvrage. C'est nos leçons et nos exemples qui les leur ont inspirés. Ils ne feront pas une action honnête ou glorieuse, qu'un juste orgueil ne nous la rende

---

67) *Unter Entbehrungen in Enthaltsamkeit hinbringen.*

68) *Unsinnigen Freuden der Welt.*

69) *Das gemeinschaftlich erfahrne Unglück.*

70) *Jedes in seinen Wirbel hingerissen.*

71) *Erschwert.*

72) *Uns selbst genug seyn.*

73) *Nöthigsten Lebensunterhalt.*

74) *Beschränkt.*

personnelle [75]). Et si l'un d'eux parvient par son mérite [76]), je ne crains pas qu'il nous abandonne dans nos vieux jours.

Mme. DE BELLECOMBE. O cher et digne époux! comme je sens mon ame s'élever par ton courage!

M. DE BELLECOMBE. C'est ta constance qui jusqu'à présent l'a soutenu. Livré à moi seul, j'aurois succombé sous le poids de mes peines [77]). Mais en te voyant renoncer à tous les goûts [78]) et vaincre toutes les foiblesses de ton sexe, pour ne t'occuper que de tes devoirs, comment aurois-je pu sans rougir à tes yeux du nom d'homme, me montrer moins ferme que toi?

Mme. DE BELLECOMBE. Ne me fais pas tant d'honneur de ces sacrifices [79])! Ils ne sont rien pour une mère. Que j'en ferois de plus grands encore, si je pouvois à ce prix, entrevoir seulement dans l'avenir un sort plus doux pour nos enfans! Quoi donc, mon ami, as-tu renoncé à toutes tes prétentions [80]) du côté de la cour? Penses-tu que de nouvelles démarches ne seroient pas enfin plus heureuses?

M. DE BELLECOMBE. Tu sais quel a été le succès des premières [81]). Si je n'ai pu rien obtenir lorsque mes services récens *) parloient en ma faveur, qui voudroit aujourd'hui prendre la cause d'un homme [82]) oublié depuis tant d'années? La longueur même de mon silence serviroit de prétexte [83]) à de cruels refus. Ils rouvriroient

---

75) *Ohne dafs wir mit gerechtem Stolz sie uns zueignen können.*

76) *Durch seine Verdienste etwas wird.*

77) *Ich würde unter der Last meiner Leiden erlegen seyn.*

78) *Allen Neigungen deines Geschlechtes entsagen.*

79) *Opfer.*

80) *Alle deine Ansprüche aufgegeben.*

81) *Der Erfolg der ersten Schritte.*

*) *Neuerliche Dienste.*

82) *Sich der Sache eines Mannes annehmen....*

83) *Zum Vorwand dienen.*

des plaies [84]) à peine refermées dans mon coeur. J'ai consumé la moitié des débris de ma fortune [85]) pour n'acheter que des regrets; je n'irai pas du reste n'acheter que des remords [86]).

Mme. DE BELLECOMBE. Quoi! mon ami....

M. DE BELLECOMBE. Oui, quand il ne m'en coûteroit que le temps précieux que je déroberois à l'instruction de mes fils. — Vivons de pain et qu'ils soient dignes de nous!

Mme. DE BELLECOMBE. Ils le seront, mon ami, nous n'avons pas engendré de monstres [87]).

M. DE BELLECOMBE. J'ai déja conçu cet espoir flatteur de mon Edouard. Tout enfant qu'il est, j'ai observé en lui une ame également forte, et sensible, de la franchise [88]), du courage et de l'élévation, toutes les qualités que je desirerois dans mon ami. Il aura, pour s'avancer deux motifs [89]), les plus puissans sur de grands caractères: des obstacles à vaincre [90]) et par là plus de gloire à acquérir. Avec quelle ardeur je l'ai vu, surtout depuis deux ans, se livrer à l'étude, et en dévorer les plus épineuses difficultés [91]). Comme il étoit saisi d'un noble enthousiasme au récit de quelque grande action! Je voyois sa pensée le porter sans cesse [92]) dans les beaux siècles de Sparte et de Rome, pour y rechercher avec avidité [93]) jusqu'aux moindres détails [94]) de l'enfance des héros. Comme les premières années de Cyrus, ainsi que de Bayard, l'enflammoient d'une

---

84) *Wunden wieder öffnen.*
85) *Die Hälfte von den Trümmern meines Vermögens verwendet.*
86) *Gewissensbisse.*
87) *Ungeheuer erzeugt.*
88) *Freimüthigkeit.*
89) *Beweggründe.*
90) *Hindernisse zu besiegen.*
91) *Die bittersten Schwierigkeiten. (Epineux, stachelicht.)*
92) *Ihn unaufhörlich versetzen.*
93) *Begierig.*
94) *Selbst die geringsten Umstände.*

émulation de tempérance 95) de grandeur d'ame et de fermeté! Je crois qu'il ne lui manquoit qu'une circonstance heureuse pour montrer déja ce qu'il peut un jour.

Mme. DE BELLECOMBE. Mais dans la position 96) où il se trouve, quand est-ce que cette circonstance pourra s'offrir?

M. DE BELLECOMBE. Elle ne vient jamais pour l'homme foible. Un grand coeur la fait naître 97) lorsqu'elle lui manque. Oui, mon cher Edouard, il n'est rien que je n'ose attendre de toi.

## SCÈNE V.

M. DE BELLECOMBE, Mme. DE BELLECOMBE, PORPHIRE, TIMOLÉON, CECILE, JOSÉPHINE.

PORPHIRE. Mon Papa, vous parliez, je crois, de mon frère?

M. DE BELLECOMBE. Il est vrai, mon fils. Tu sais qu'il n'est pas un moment dans la journée où nous ne soyons occupés de quelqu'un de vous.

JOSEPHINE. Est-ce que vous auriez reçu de ses nouvelles?

M. DE BELLECOMBE. Non pas d'aujourd'hui. Mais je le connois assez, pour savoir tout ce qu'il fait, sans qu'il ait besoin de m'en instruire. Je suis sûr qu'en ce moment il songe à me donner des marques de tendresse par son exactitude à ses exercices, et son application à ses travaux. Porphire, j'espère que ta bonne conduite te ser-

---

95) *Ihn zum Wetteifer in der Mäſsigung... entzündeten.*

96) *Lage.*

97) *Veranlaſst die Entstehung.*

vira dans quelque temps de recommandation pour être admis [98]) dans l'Ecole.

PORPHIRE. Mon papa, je dois y entrer avant mon frère? Je veux à mon tour avoir une bonne porte pour lui [99]).

M. DE BELLECOMBE. Je comptois en moi sur ta promesse. Dans l'état où vous êtes, mes chers amis, sans biens et sans protections, votre avancement ne doit être que votre ouvrage. Il dépend des efforts que vous allez faire [100]) pour vous surpasser à l'envi [1]) par une noble rivalité. L'élévation de tous [2]) peut être l'effet de la bonne conduite d'un seul, comme la mauvaise conduite d'un seul peut tous vous arrêter dans votre fortune. Ainsi vous voyez d'un côté quelle honte et de l'autre quelle satisfaction glorieuse à recueillir.

PORPHIRE. Mais, mon papa, la Pipe disoit tout-à-l'heure que vous n'aviez pas été récompensé de vos services?

TIMOLEON. Je suis sûr pourtant que vous n'avez manqué jamais à votre devoir.

JOSEPHINE. Oui, je voudrois bien savoir, pourquoi le roi vous a laissé dans l'oubli [3]).

M. DE BELLECOMBE. C'est que peut-être il en est d'autres plus dignes encore de ses récompenses, ou que les charges de sa couronne gênent ses généreuses dispositions [4]). D'ailleurs j'ai négligé sa justice, pour vous donner tous mes soins. Mais lorsque vous entrerez dans le monde, vous pouvez, en vous y distinguant, rappeler ses

---

98) Etre admis, *aufgenommen werden.*

99) *Ihm eine gute Thür offen halten (ihm durch meine Aufführung leichten Eingang verschaffen).*

100) *Bemühungen, die ihr anwenden werdet.*

1) *Euch wetteifernd zu übertreffen.*

2) *Die Erhebung aller.*

3) *Sie hintangesetzt (vergessen) hat.*

4) *Die Last, die auf seiner Krone ruht, hindert seine edlen Gesinnungen.*

yeux sur moi; et c'est alors que je jouirois doublement de ses bienfaits.

PORPHIRE. Oh, s'il ne tient qu'à mon courage....

TIMOLEON. Quoi, nous pourrions vous payer de tout ce que vous avez fait pour nous!

M. DE BELLECOMBE. Oui, mes enfans. Je ne veux point vous faire valoir les sacrifices [5]) que votre instruction nous a coutés à votre mère et à moi. Nous les avons toujours faits sans regret, et même avec une joie bien vive. Le ciel commence à nous en récompenser, en vous faisant répondre à notre espoir [6]). Mais si vous alliez le tromper un jour! si le fruit de tant de peines devoit être perdu! Comment vous présenter cette affreuse image? Vos soeurs abandonnées à l'indigence [7]), votre mère à la désolation, et votre père descendant avec déshonneur dans le tombeau.

PORPHIRE. Non, non. C'est nous offenser que de craindre.

TIMOLEON. Oui, si vous nous aimez, soyez bien sûr que nous ferons tout au monde pour vous rendre heureux.

M. DE BELLECOMBE. J'ai mis en vous mon existence entière [8]). Ce n'est plus que par vous que je dois vivre ou mourir.

PORPHIRE. Vous vivrez donc, tant que nous aurons une goutte de votre sang dans nos veines.

TIMOLEON. Plutôt mourir mille fois que de vous faire rougir!

M. DE BELLECOMBE. Eh bien, j'en reçois devant le ciel cette assurance et je n'ai plus rien à

---

5) *Euch die Opfer herausstreichen.*

6) *Indem er euch unsern Hoffnungen entsprechen läſst.*

7) *Der Dürftigkeit preis gegeben.*

8) *Mein ganzes Daseyn habe ich in euch gesetzt.*

desirez. Je vous devrai le plus grand bonheur que l'on puisse goûter sur la terre.

CECILE. O mon papa! que nous sommes à plaindre de ne pouvoir pas y contribuer aussi comme eux 9).

M. DE BELLECOMBE. Vous pouvez me le rendre plus sensible, en me faisant jouir au sein de ma retraite 10) des joies douces et paisibles 11) d'un père. Que manqueroit-il un jour à ma félicité, si tandis que mes fils honoreroient ma vieillesse par leurs talens et leurs grandes actions, mes filles la soulageroient par leurs soins, et la paroient de leurs vertus? Si je les voyois se rendre dignes des nobles établissemens 12) que leur nom et la gloire de leurs frères peuvent leur procurer? *(Il va prendre la main de madame de Bellecombe que l'excès de sa sensibilité a rendue muette 13) pendant toute cette scène.)* O chère épouse, conçois-tu nos transports 14)? Voir l'honneur et la joie se répandre de toutes parts dans notre maison par chacun de ceux que nous avons fait naître 15)?

PORPHIRE. Vous ne dites rien, maman?

CECILE. Maman, vous pleurez?

Mme. DE BELLECOMBE. C'est de joie, mes enfans. Je me livrois d'avance à tout le bonheur que votre père vient de se peindre.

PORPHIRE. Oh! nous vous promettons de vous le faire goûter. Mon frère, mes soeurs, jurons-le tous ensemble à ses genoux! J'en réponds au nom d'Edouard comme pour moi-même.

---

9) *Wie sie dazu beitragen zu können.*

10) *Im Schoofse meiner Abgeschiedenheit.*

11) Paisible, *ruhig.*

12) *Der edlen Versorgung.*

13) *Welche das Uebermaafs ihrer Empfindung stumm gemacht hat.*

14) *Entzücken.*

15) *Jedes unserer Erzeugten (Kinder).*

*(Ils tombent aux genoux de leur mère, qui les relève et les embrasse. M. de Bellecombe les prend avec transport, et les serre contre son coeur.)*

## SCÈNE VI.

M. DE BELLECOMBE, Mme. DE BELLECOMBE, PORPHIRE, TIMOLÉON, CECILE, JOSÉPHINE, LA PIPE.

LA PIPE (*se précipitant*[16] *dans la chambre*). O mon capitaine! mon capitaine!

M. DE BELLECOMBE. Qu'est-ce, mon ami?

LA PIPE. Je viens de le voir; il arrive.

M. DE BELLECOMBE. Qui donc?

LA PIPE. Lui, vous dis-je; mon meilleur ami, après vous pourtant, mon capitaine.

M. DE BELLECOMBE. Edouard?

Mme. DE BELLECOMBE. Mon fils?

PORPHIRE. Mon frère?

CECILE et JOSEPHINE. Où est-il donc? où est-il donc?

TIMOLEON. O mon cher la Pipe! est-ce bien vrai?

LA PIPE. Quand je vous le dis. Il a failli me renverser par terre[17] en se jetant sur moi: il ne pouvoit se détacher de mon cou. L'excellent enfant, toujours le même. Il me suit, il va monter.

Mme. DE BELLECOMBE. Pourquoi revient-il? O ciel il n'y a que dix jours qu'il est dans son école! l'en auroit-on déja....

M. DE BELLECOMBE (*l'interrompant*). Que di-

16) Se précipiter, *sich stürzen.*

17) *Er hätte mich beinahe niedergestürzt.*

tes-vous, madame? Soupçonner mon Edouard! Voilà le premier chagrin que vous m'avez causé!

Mme. DE BELLECOMBE. Pardonne à mon inquiétude: cependant que devons-nous penser, mon ami?

M. DE BELLECOMBE. Tout, plutôt que de le croire coupable. Non, il ne l'est point. (*Il court à sa rencontre.*)

## SCÈNE VII.

### M. DE BELLECOMBE, Mme. DE BELLECOMBE, ÉDOUARD, PORPHIRE, TIMOLÉON, CECILE, JOSÉPHINE, LA PIPE.

EDOUARD (*se jetant dans les bras de son père*). O mon papa! mon papa! quelle joie de vous revoir!

M. DE BELLECOMBE. Embrasse-moi, mon fils! Encore une fois! Quel est donc le sujet qui te ramène auprès de nous?

EDOUARD. Il est là-dedans. Lisez, lisez! (*Il lui donne des papiers. Il court ensuite à sa mère et se précipitant à son cou:*) O ma chère maman, vous serez bien contente. (*Il se retourne vers ses frères et ses soeurs et les embrasse.*) Bon jour mes frères; bon jour, mes petites soeurs. Vous ne m'attendiez pas encore, n'est-ce pas? Vous ne serez pas fâchés de mon retour, quand vous saurez pourquoi je suis venu.

JOSEPHINE. Oh! nous en sommes déja bien aises, sans le savoir.

EDOUARD. J'avois écrit à mon papa, pour lui annoncer de bonnes nouvelles; mais j'ai tant prié le Gouverneur qu'il m'a permis de les apporter moi-même. Cela ne vaut-il pas mieux?

CECILE. Oh sûrement, sûrement!

M. DE BELLECOMBE (*interrompant sa lecture*).

Que vois-je! Une pension de douze cents livres pour moi, et de trois cents pour mon fils, que le roi nous accorde!

Mme. DE BELLECOMBE. O ciel, est-il possible?

LA PIPE. Mille bombes! si c'étoit vrai!

TOUS LES ENFANS. Comment! comment mon papa!

M. DE BELLECOMBE (*d'un ton calme* [18].) Tiens chère épouse, lis toi-même. (*Avec transport.*) Quel est cet homme généreux qui a daigné porter mes services au pied du trône, quand tout le monde sembloit m'abandonner? Le Roi sait donc enfin que je ne l'ai pas servi sans gloire. O mon prince! Je pouvois vivre heureux privé de tes dons, mais non de ton estime. Edouard; à qui dois-je ce noble bienfait?

## SCÈNE VIII.

LE GOUVERNEUR *de l'Ecole militaire*, EUGÈNE, *son fils*, M. DE BELLECOMBE, Mme. DE BELLECOMBE, ÉDOUARD, PORPHIRE, TIMOLÉON, CEÇILE, JOSÉPHINE, LA PIPE.

(*Edouard court vers la porte, sort avec précipitation* [19] *et rentre aussitôt, en tenant le Gouverneur par la main.*)

ÉDOUARD. Le voici, le voici, mon papa! Voici notre bienfaiteur et mon second père! Voyez aussi mon frère Eugène que je vous présente. Un nouveau fils pour vous et pour maman.

---

18) Ruhig. 19) Läuft eiligst hinaus.

Le Gouverneur. Daignez me pardonner, si j'ai pris la liberté de paroître à vos yeux d'une manière si brusque [20]). Je n'aurois pas voulu perdre la scène attendrissante dont je suis témoin.

M. de Bellecombe. Jouissez-en, monsieur, puisqu'elle est votre ouvrage.

Mme. de Bellecombe. Je sens qu'elle doit être faite pour votre coeur.

Le Gouverneur. Je fais mon bonheur d'y jouer un rôle; mais je n'en suis pas le héros: c'est à cet aimable enfant que la gloire en appartient.

Mme. de Bellecombe. A mon fils?

M. de Bellecombe. A mon Edouard?

Le Gouverneur. Vous vous êtes privés de toutes les douceurs de la vie pour former son coeur et son esprit. Il s'en privoit à son tour pour acquitter à votre insu sa reconnoissance [21]). Pardonnez, monsieur, si je parois instruit d'un secret de l'intérieur de votre maison: votre fils ne l'a point trahi [22]); c'est moi qui l'ai surpris dans le fond de son coeur [23]). Depuis son entrée à l'Ecole, il ne vouloit prendre que les plus grossiers alimens [24]). Toutes nos menaces n'ont pu lui faire déclarer le motif de cette conduite: ce n'est qu'en m'insinuant dans son ame par des caresses, que je l'ai pénétré [25]). Il ne vouloit pas être plus heureux que son père, qui avoit tant souffert pour lui. Nous avons parlé de vous.

---

20) *So rasch, so unangemeldet.*

21) *Um Ihnen unbewufst die Schuld seiner Dankbarkeit abzutragen.*

22) *Verrathen.*

23) *In der Tiefe seines Herzens erlauscht.*

24) *Die gröbsten Nahrungsmittel.*

25) *Erforscht.*

J'ai appris votre état; je n'ai eu que le foible mérite d'en faire instruire notre juste monarque. Le tendre sacrifice de votre fils parloit tout seul en votre faveur. De plus votre nom se trouvoit avec une distinction flatteuse [26]) dans sa mémoire. Il a dit (*ce sont ses propres paroles*): Qu'il s'estimoit heureux de pouvoir récompenser vos anciens services, et le soin que vous preniez de lui former dans vos enfans des sujets d'une si grande espérance. Le digne ministre m'a même rapporté que tandis que ces mots sortoient de sa bouche, une de ses larmes avoit coulé sur votre brevet [27]).

M. DE BELLECOMBE. O, monsieur! pardonnez à la foiblesse de la nature. J'avois des forces pour supporter le malheur; je n'en ai point pour résister à tant de joie. Mon fils, mon cher Edouard, c'est donc ainsi que tu sais aimer ton père?

EDOUARD. Ah, je n'ai fait pour vous qu'un moment ce que vous avez fait pour moi depuis tant d'années! (*Il se retourne vers sa mère, et la voit prête à s'évanouir* [28]).) Maman, n'allez donc pas mourir, je vous en prie à présent que vous êtes riche! Ma petite pension est pour vous. (*Madame de Bellecombe se ranime par les baisers d'Edouard, et l'accable* [29]) *des plus tendres caresses.*)

LE GOUVERNEUR. Dieu, quel tableau touchant [30])! Mon brave Edouard, vous souviendrez-vous, que je veux être aussi votre père?

---

26) *Mit schmeichelhafter Auszeichnung.*

27) *Gnadenbrief, Decret.*

28) *Im Begriff ohnmächtig hinzusinken.*

29) *Ueberhäuft ihn.*

30) *Rührendes Gemälde.*

EDOUARD. Oh, toujours, toujours, M. le Gouverneur! Mon papa, embrassez donc Eugène. Nous nous sommes promis de nous aimer jusqu'à la mort.

EUGENE. Oui, mon cher Edouard, je ne l'oublierai de ma vie. (*Ils se jettent au cou l'un de l'autre. M. de Bellecombe les prend tous les deux dans ses bras.*)

LE GOUVERNEUR. J'ai pris la liberté de l'amener auprès de vous, pour lui faire respirer les sentimens et les vertus [31]) qui règnent dans votre maison. Il avoit su démêler avant moi le coeur d'Edouard [32]), et c'est lui qui, le premier, a recherché son amitié.

M. DE BELLECOMBE. Si vous lui donnez un ami dans mon fils, je dois en trouver un dans son père.

LE GOUVERNEUR. J'ambitionnois le titre [33]) que vous m'offrez: en voici de ma part le gage [34]). (*Il lui tend la main.*)

LA PIPE. Oh, je n'y puis tenir plus longtemps [35])! (*Il laisse tomber sa béquille, et se jette sur leurs mains, qu'il presse dans les siennes.*) Excusez-moi, monsieur; mais où mon capitaine met son coeur, il faut que le mien y soit aussi. Vous êtes un brave homme: c'est moi qui vous le dis; et la Pipe ne l'a jamais dit pour rien.

M. DE BELLECOMBE. Je vous demande pardon pour la franchise d'un vieux soldat. Il est plein

---

31) *Um ihm die Gesinnungen der Tugenden athmen zu lassen.*

32) *Das Herz Edouards vor andern zu würdigen.*

33) *Ich geize nach dem Titel.*

34) *Das Unterpfand.*

35) *Ich kann es nicht länger aushalten.*

d'honneur; et le mouvement de son affection [36]) ne peut vous être indifférent. Hélas elle m'a consolé de bien des peines!

LE GOUVERNEUR. S'il en est ainsi, je reçois ses sentimens avec plaisir. Oui mon ami, touchez là [37]): tous les guerriers sont frères.

LA PIPE (*avec transport*). O mon autre bonne jambe, où es-tu? que je puisse danser de joie pour tout le bonheur de cette journée!

---

36) *Die Regung seiner Zuneigung.*

37) *Schlagen Sie ein!*

(*Fin de la suite de l'Ecole militaire.*)

---

# LES JOUEURS,

## DRAME EN UN ACTE.

## PERSONNAGES.

**M. DE FLORIS.**

**HELÈNE**, sa fille.

**ALBERT**, son fils.

**JULES**, voisin d'Albert.

**AUGUSTE**, ami de Jules.

**RAOUL**, } jeunes joueurs.
**VICTOR**,
**GARAFFA**,

*La scène se passe dans un jardin commun aux appartemens de M. de Floris, et du père de Jules *).*

---

*) *Den die Wohnungen des . . . . gemeinschaftlich haben.*

# LES JOUEURS,

## DRAME EN UN ACTE.

## SCÈNE I.

### JULES, AUGUSTE.

AUGUSTE. Que vas-tu donc faire chez Albert?

JULES. Il faut que je lui parle. Tu le connois aussi toi?

AUGUSTE. Seulement pour l'avoir trouvé quelquefois chez nos amis. Vous n'étiez pas alors trop liés ensemble [1]).

JULES. Je le vois plus souvent, depuis que mon père a loué un appartement dans cette maison. Nous avons causé le soir dans le jardin. Il est même venu le premier me trouver dans ma chambre, où nous nous sommes amusés à quelques petits jeux.

AUGUSTE. Tu n'as plus que des jeux en tête, à ce qu'il me paroît. Je te vois toujours faufilé [2]) avec des jeunes gens tels que Raoul et Victor, dont je n'attends rien de bon.

JULES. Tu ne les connois que trop bien! Plût à Dieu que je ne les eusse jamais connus!

AUGUSTE. Que me dis-tu, mon ami! Mais il est encore temps de rompre société. C'est de-

1) *Ihr hattet damals keinen grossen Umgang mit einander.*
2) *Immer herumziehen.*

toi seul qu'il dépend de fuir ou de rechercher leur entretien.

JULES. Ah! ce n'est plus en mon pouvoir! Me trahirois-tu [3]) si je te confiois mon embarras?

AUGUSTE. Nous sommes amis depuis l'enfance, et tu crains de m'ouvrir ton coeur!

JULES. O mon cher Auguste! ils m'ont rendu bien malheureux. Ils m'ont engagé à des choses qui vont me perdre [4]) si mon papa vient à les découvrir. Je n'ai plus un moment de repos.

AUGUSTE. Tu m'épouvantes, au moins. Qu'est-ce donc mon ami?

JULES. Je me suis laissé entraîner hier chez Caraffa, ce jeune Italien qui voyage. Il avoit à déjeûner du vin de Champagne et des liqueurs. J'en ai bu pour la première fois; on m'a fait jouer, et ils m'ont gagné tout mon argent.

AUGUSTE. Te voilà bien puni d'aller boire et jouer comme un libertin. Mais que cette aventure te serve de leçon. Ne joue plus, et ta perte sera un gain pour toi [5]).

JULES. Oh, ce n'est pas tout! Ecoute-moi seulement, et ne me chasse pas de ton coeur. Comme je n'avois plus d'argent, et que je croyois toujours prendre ma revanche [6]) en continuant de jouer, ils m'ont gagné ma montre, la garniture de boutons d'argent de mon habit, mes boucles, mes boutons de manche [7]) et tout ce que je pouvois avoir sur moi de quelque valeur. Je dois encore un louis à l'Italien. Si je ne le paie pas aujourd'hui, il doit venir demain trouver mon papa; et tu connois sa sévérité.

---

3) *Würdest du mich verrathen.*
4) *Die mich unglücklich machen werden.*
5) *Ein Gewinn für dich.*
6) *Und ich immer glaubte wieder zu gewinnen.*
7) *Hemdknöpfe.*

AUGUSTE. Je ne vois qu'un parti à prendre 8), c'est de lui avouer ta faute, et de te soumettre à sa punition. Je suis sûr qu'il te feroit grâce, en voyant ton repentir 9).

JULES. Jamais, jamais! Tu ne sais pas ce que j'aurois à craindre de sa première fureur.

AUGUSTE. Mais que veux-tu donc faire?

JULES. Je n'ose le dire.

AUGUSTE. Voyons toujours.

JULES. J'ai découvert ma peine à Raoul et à Victor. Je leur ai dit tous les malheurs qui ne manqueroient pas de m'arriver, si mon papa savoit ma perte; et nous avons fait un complot pour me tirer d'embarras 10).

AUGUSTE. Cela doit être bien imaginé.

JULES. Ce n'est pas certainement ce qu'il y auroit de mieux à faire. Mais que veux-tu? Je leur ai déjà fait lier connoissance avec le jeune Albert. Il a de l'argent lui; je lui ai vu une bourse toute pleine d'écus.

AUGUSTE. Eh bien! est-ce que vous pretendez le voler?

JULES. Dieu m'en préserve. Ils veulent seulement lui faire ce qu'ils m'ont fait: en suite ils partageront avec moi le profit, pour que je puisse payer ce que je dois.

AUGUSTE. Comment! Pour sortir d'un mauvais pas 11) où tu es tombé par ta faute, tu leur donnes de sang froid ton ami à dépouiller 12)! Et — d'où savez-vous vous autres que vous serez les plus heureux? Ne t'exposes-tu pas à perdre davantage?

---

8) *Nur einen Entschlufs, den du zu fassen hättest.*

9) *Wenn er deine Reue sähe.*

10) *Wir haben etwas verabredet, um mich aus der Verlegenheit zu reifsen.*

11) *Um dir aus einem schlimmen Handel zu helfen.*

12) *Deinen Freund zu berauben.*

Jules. Oh que non! J'ai vu qu'il jouoit sans malice.

Auguste. Est-ce que tu joues en aigrefin, toi [13]?

Jules. Que veux-tu dire? Je joue en garçon d'honneur.

Auguste. Voilà pourquoi tu as perdu. Et si, comme je l'espère, tu joues toujours de même, es-tu sûr de gagner?

Jules. Je ne sais comment cela doit arriver; mais Raoul m'a bien assuré, qu'ils avoient de petites adresses particulières [14] et que ceux qui ne les entendent pas, perdent toujours avec eux.

Auguste. Des adresses! Il n'y a qu'un mot pour nommer cela; ce sont des escroqueries [15]. Et toi Jules tu voudrois t'en servir ou en profiter? Tu sais que je ne suis pas riche; mais quand je devrois le devenir comme Crésus, je rougirois d'acquérir ma fortune à ce prix; et je voudrois pour tout au monde ignorer encore ton dessein.

Jules. Mon cher Auguste, prends pitié de moi, je te promets....

Auguste. Qu'oses-tu me promettre pour t'aider à tromper?

Jules. Non, je veux dire que si j'ai le bonheur de gagner dequoi satisfaire ce maudit Caraffa, je romps sur le champ tout commerce [16] avec les joueurs, et que je ne touche plus une carte de ma vie. S'il m'arrive de manquer à cette promesse, tu peux aller trouver mon papa, et lui dire tout, tout. (*Auguste branle la tête* [17].) Et puis ce n'est pas moi qui peux tromper; je ne suis pas adroit [18]. C'est Caraffa qui prend la chose sur lui. Je me laisserai seulement donner

---

13) *Wie ein Schlaukopf?*
14) *Besondere kleine Kniffe.*
15) *Prellereien.*
16) *Breche ich auf der Stelle allen Umgang ab.*
17) *Schüttelt den Kopf.*
18) *Schlau.*

des cartes. Ils m'ont promis de ne rien prendre de moi, si je perds, et que je ne serois de moitié que dans le profit.

AUGUSTE. Eh bien! je veux être témoin de la partie.

JULES. Je ne demande pas mieux. Je cours inviter Albert pour cet après-midi. Son père est à la campagne, et ne doit revenir que dans quelques jours.

AUGUSTE. A merveille! Mais je te préviens [19]) que si tu te permets quelque tromperie....

JULES. Eh mon Dieu non! Ne me tourmente pas davantage: ne suis-je pas assez malheureux! Je voudrois ne t'avoir pas dit mon secret.

AUGUSTE. Je voudrois aussi que tu l'eusses gardé; je n'aurois à répondre de rien.

JULES. Et à qui aurois-tu à répondre?

AUGUSTE. A ma conscience. Je vois qu'un honnête jeune homme va être trompé.

JULES. Mais ce n'est pas moi qui trompe, ni toi non plus.

AUGUSTE. Garderois-tu le silence, si tu voyois un filou escamoter une bourse [20]) même à un étranger?

JULES. Bon. Albert en sera quitte pour quelques écus. [21]). C'est peut-être un bonheur pour lui. Cette leçon le degoûtera du jeu.

AUGUSTE. Oui, comme tu t'en degoûtes toi-même. On joue encore pour regagner ce que l'on a perdu, et l'on emploie des moyens infâmes.

JULES. Doucement, j'entends quelqu'un à la porte.

AUGUSTE. C'est le jeune Albert lui-même.

---

19) *Ich sage dir voraus.*

20) *Wenn du einen Beutelschneider eine Dose wegmausen sähest.*

21) *Wird mit einigen Thalern durchkommen.*

## SCÈNE II.

### AUGUSTE, JULES, ALBERT.

Albert. Je vous salue, mes bons amis.

Auguste. Bon jour, M. Albert.

Jules. Comment! vous n'êtes pas encore descendu au jardin dans un beau jour de fête comme celui-ci, où vous n'avez pas de devoir 22)?

Auguste. M. Albert n'aime pas à courir comme toi. Il sait fort bien s'amuser sans quitter la maison.

Albert. Oh, je me suis déja promené ce matin de bonne heure dans le bosquet; et puis j'ai déjeûné sous le berceau 23) avec ma soeur et mon papa.

Jules (*un peu surpris*). Quoi! votre père est déja de retour? Vous n'en êtes pas trop content, j'imagine?

Albert. Que dites-vous? J'en ai ressenti une joie, une joie que je ne puis vous exprimer. Après avoir passé trois semaines sans le voir, et lorsque je ne l'attendois que le mois prochain?

Jules. J'aime bien aussi mes parens; mais s'ils aimoient les voyages, je ne leur en saurois pas du tout mauvais gré. Je supporterois de temps en temps leur absence pour quelques jours.

Albert. Je voudrois que mon papa ne s'éloignât jamais un seul instant. Il est si doux et si bon!

Jules. Et le mien si dur et si sévère! Il n'est pas question de plaisirs avec lui.

Auguste. Qui sait les plaisirs qu'il te faudroit

---

22) *Wo du nichts zu arbeiten hast.*

23) *Unter der Laube gefrühstückt.*

pour le satisfaire? J'ai reçu moi les plus tendres témoignages de sa bonté.

ALBERT. Je croyois que vous n'aviez rien à desirer sur ce point. Depuis que vous demeurez si près de nous, je vous vois presque tous les jours devant la porte. Je suis venu quelquefois vous trouver pour jouer dans votre chambre, ou dans le pavillon du jardin 24), et je n'ai vu personne qui vous ait gêné.

JULES. Oui, les jours que mon papa soupe chez ses amis. C'est le seul bon temps qu'il me laisse, et j'en profite. Mais à présent que le vôtre est de retour, nous ne vous verrons pas si souvent dans la soirée.

ALBERT. Pourquoi non? Il ne me refuse aucun plaisir permis. Cependant je ne trouve la société de personne au monde aussi joyeuse que la sienne; et l'on croiroit, à le voir, qu'il s'amuse beaucoup avec moi. Aussi nous sommes toujours à nous chercher.

JULES. Voilà ce qui s'appelle un bon père! Il vous permet donc de sortir quand il vous plaît, et d'aller où bon vous semble?

ALBERT. Oui surement, parce que je lui dis toujours où je vais.

AUGUSTE. Et parce qu'il sait que vous allez toujours où vous dites.

JULES. Que faites vous donc, lorsque vous êtes ensemble, pour être si satisfaits de vos amusemens?

ALBERT. Dans les belles soirées d'été nous allons à la promenade.

JULES. Mais on est bientôt las de marcher; et je ne vois rien de si triste que d'aller et revenir continuellement devant soi.

ALBERT. Je le trouve bien doux, après avoir

---

24) *Im Gartenhaus.*

resté assis presque toute la journée. Et puis en causant de bonne amitié 25), l'on ne s'aperçoit pas de la fatigue. Je voudrois que vous fussiez un jour de nos plaisirs. Je commence à connoître les plantes et les fleurs: nous nous amusons à en chercher. Et quelle joie, lorsqu'un de nous deux en découvre d'inconnues! Il faut les observer dans toutes leurs parties pour les classer 26). Cette recherche nous rappelle en un moment, tout ce que nous avons appris; et nous voilà saisis d'une ardeur nouvelle 27) pour retourner encore herboriser le lendemain.

Auguste. Et vos soirées d'hiver, à quoi les employez-vous?

Albert. A parler de mille choses curieuses au coin du feu, lorsque nous sommes seuls, ou bien à nous instruire dans l'histoire naturelle, la géographie ou les mathématiques. Nous jouons aussi de petits drames avec ma soeur et mes amis. Vous ne sauriez croire combien cela nous exerce à parler avec aisance 28) et à nous bien présenter 29). Nous trouvons de cette manière, jusque dans nos plaisirs, de quoi perfectionner notre éducation 30).

Jules. Mais pour étudier tant de choses, vous devez bien vous rompre la tête.

Albert. Bon, tout cela s'apprend comme un jeu.

Jules. Un jeu de carte me paroît cent fois plus récréatif 31). Y jouez-vous quelquefois?

Albert. Vraiment oui! Mon papa veut bien de temps en temps me mettre de sa partie.

---

25) *Wenn man vertraulich mit einander schwatzt.*

26) *Um sie in Klassen zu ordnen.*

27) *Von neuem Eifer ergriffen.*

28) *Mit Leichtigkeit zu reden.*

29) *Uns gut zu produziren.*

30) *Mittel, unsere Erziehung zu vervollkommnen.*

31) *Belustigender.*

JULES. Et vous jouez de l'argent?

ALBERT. Sans doute; mais une bagatelle, seulement pour intéresser le jeu, et pour apprendre à perdre noblement.

AUGUSTE. C'est fort bien: il faut savoir gouverner sa bourse.

ALBERT. Oh, ne croyez pas que l'argent me manque. Mon papa m'en donne au delà de mes besoins [32]).

JULES. Et combien donc pour voir [33])?

ALBERT. Six francs par semaine.

JULES. Voilà une jolie pension! et tout cela pour vous divertir?

AUGUSTE. Oh que non! J'imagine que vous êtes chargé d'une partie de votre entretien.

ALBERT. Oui, de ces petites bagatelles pour lesquelles je rougirois d'aller importuner mon papa [34]). Je vous avouerai entre nous que cela me rend beaucoup plus soigneux.

AUGUSTE. Je le crois. On sent mieux le prix des choses, lorsqu'il faut les payer soi-même.

JULES. Vous avez aussi quelques bonnes aubaines [35]) dans l'année?

ALBERT. Oui, le jour de ma fête je reçois bien cinq ou six pistoles [36]). Je me trouve à présent cinq bons louisd'or dans ma bourse, sans compter la monnoie.

JULES. Cinq louisd'or! Que faites-vous d'une si grande somme?

ALBERT. Et n'ai-je donc pas mes dépenses? Je paie les mois d'école des enfans de notre portier. J'ai un vieux maître d'écriture qui est devenu aveugle; je lui fais une petite pension toutes les semaines. J'achète aussi de bons livres et

---

32) *Mehr als ich brauche.*
33) *Nur um zu sehen.*
34) *Meinen Vater zu behelligen.*
35) *Zufällige Einkünfte.*
36) (*Eine Pistole ist ungefähr ein Konventionsthaler.*)

quelques estampes. Je fais de temps en temps des cadeaux à ma soeur; et je garde le reste pour les occasions où il faut de l'argent, comme pour le jeu.

Jules. Mais vous n'y êtes pas si malheureux, M. Albert? Vous me gagnâtes encore l'autre jour trente sols au Vingt-et-un.

Albert. J'en ai du regret: je suis fâché de gagner mes amis. D'ailleurs mon papa n'aime pas tous ces jeux de cartes. Il donne la préférence aux dames-polonoises et aux échecs.

Jules. Autant vaudroit étudier ses leçons 37). On ne joue que pour se divertir. Etes-vous engagé ce soir?

Albert. Non, je reste au logis. Mon papa doit faire un mémoire 38) pour un pauvre malheureux.

Jules. Tant mieux! et le mien doit sortir à cinq heures. Venez me trouver; je tâcherai de vous occuper agréablement. Nous aurons Raoul et Victor. Je veux aussi vous faire connoître un jeune Italien, plein d'esprit, qui voyage.

Albert. C'est bon: j'aime les voyageurs; on s'instruit à les entendre 39). Je cours en demander la permission à mon papa. Restez-vous ici?

Jules. Non, je vais rentrer pour retenir mes amis. Auguste pourra me rapporter votre réponse.

## SCÈNE III.

### AUGUSTE, ALBERT.

Albert. Voulez-vous me suivre, M. Auguste?

---

37) *Da wollte ich eben so lieb meine Lektion lernen.*

38) *Eine Schrift aufsetzen.*

39 *Man lernt, wenn man sie erzählen hört.*

Mon papa sera charmé de vous voir. Il a beaucoup d'estime pour vous.

AUGUSTE. Je suis très-sensible à ses bontés. L'estime d'un homme aussi sage est flatteuse. Mais je souffre un peu dans ce moment. Je vous demande la permission de rester dans le jardin.

ALBERT. Oui, faites un tour de promenade pour vous dissiper [1]). Je serai bientôt de retour.

## SCÈNE IV.

AUGUSTE (*seul et rêveur* [2])).

Je ne sais le parti qu'il faut prendre. Jules est dans la peine. Si je pouvois l'en voir sortir! mais quoi! laisser ainsi sacrifier le pauvre Albert! Non, non, le complice est aussi criminel que le malfaiteur [3]). Favoriser de telles friponneries, c'est friponner soi-même. Je vais tout révéler. Mais doucement, voici la soeur d'Albert. Tâchons de l'aider à garantir son frère du péril sans trahir cependant la confiance de mon ami.

## SCÈNE V.

HÉLÈNE, AUGUSTE.

HELENE. Ah! vous voilà M. Auguste? Vous êtes seul? Il me sembloit avoir vu mon frère s'entretenir avec vous.

AUGUSTE. Il vient de me quitter à l'instant même..

HELENE. Je voudrois bien, si sa société vous

1) *Zu zerstreuen.*

2) *Tiefsinnig.*

3) *Der Mitschuldige ist eben so sträflich als der Missethäter.*

étoit agréable, qu'il ne vous quittât jamais. Je n'aurois plus d'inquiétude sur son compte.

AUGUSTE. Vous me faites trop d'honneur, mademoiselle. M. Albert est assez bien élevé pour qu'on n'ait rien à craindre de lui.

HELENE. Je n'en crains rien, tant qu'il ne verra que d'honnêtes jeunes gens. Mais voulez-vous que je vous parle avec franchise? Je n'ai pas entendu dire des choses trop flatteuses de ceux qui fréquentent M. Jules. Et mon frère est bien ardent [4]) à se jeter dans leur société.

AUGUSTE. Je ne me suis pas encore aperçu qu'elle lui ait été pernicieuse [5]).

HELENE. Je l'espère: mais avec de l'esprit, il est doux et crédule. Il juge tout le monde d'après l'honnêteté de son coeur. Que deviendroit-il, si ceux qu'il croit ses amis, étoient des méchans? J'ai bien vu, que vous même vous semblez craindre leur commerce.

AUGUSTE. Vous savez que je ne suis pas riche; ainsi je ne dois pas me lier [6]) avec de jeunes gens plus fortunés que moi. Je ne veux pas avoir à rougir.

HELENE. Mais vous aimez M. Jules. Etes-vous bien aise de lui voir former ces nouvelles liaisons?

AUGUSTE. S'il faut vous le dire, j'aimerois mieux qu'il s'en tînt [7]) à l'amitié de votre frère. Au reste ils ont l'un et l'autre des parens éclairés qui veillent sur leur conduite.

HELENE. Le mal se remarque quelquefois un peu tard. On peut bien empêcher qu'il n'ait des suites plus fâcheuses, mais non réparer ses premiers effets [8]).

---

4) *Begierig.*
5) *Schädlich.*
6) *Umgang haben.*
7) *Daſs er sich begnügte.*
8) *Die ersten Wirkungen wieder gut machen.*

Auguste. Vous me paroissez, mademoiselle, aimer tendrement votre frère. Ecoutez-moi; mais que je ne sois pas compromis 9). Jules vient de l'engager à l'aller joindre à la maison 10). Les jeunes gens que vous craignez doivent être de la partie. On y jouera sans doute; tâchez d'en détourner M. Albert. J'étois ici pour attendre sa réponse; mais je pense qu'il ne me convient pas de m'en charger. Il ne tarderoit peut-être pas à revenir 11); trouvez bon, mademoiselle, que je me retire, et songez bien au conseil que j'ai cru devoir vous donner.

## SCÈNE VI.

HÉLÈNE (*seule*).

Voilà qui me paroît sérieux. Ah, mon frère, toi qui fais la joie de mon papa, si tu allois changer pour son tourment!

## SCÈNE VII.

HÉLÈNE, ALBERT.

Albert. Les amis de mon papa prennent bien leur temps pour venir le complimenter sur son arrivée. Il ne m'a pas été possible de l'aborder 12).

Helene. Il me semble que ses plaisirs doivent aller avant les tiens. Tu as donc quelque chose de bien important à lui dire?

---

9) *Dafs ich nur nicht kompromittirt, keinen Unannehmlichkeiten ausgesetzt werde.*

10) *Zu ihm nach Haus zu kommen.*

11) *Er würde vielleicht bald wieder kommen.*

12) *Ihn anzureden.*

ALBERT. Très-important pour moi, puisqu'il s'agit d'aller me divertir chez mes amis.

HELENE. Chez M. Jules sans doute?

ALBERT. Oui, chez lui-même.

HELENE. J'en étois sûre. Je t'ai cependant fait sentir combien cette société me déplaisoit.

ALBERT. Il est vraiment fort à plaindre de ne pas être dans tes bonnes grâces. Comment faut-il donc être fait pour avoir cet honneur?

HELENE. Mais comme toi, mon frère.

ALBERT. Tu penses te moquer?

HELENE. Je parle sérieusement, je t'assure. Tu es un fort aimable et fort brave garçon.

ALBERT. Que prétends-tu dire par là?

HELENE. Je crois parler assez clair. Faut-il expliquer les mots les plus simples à quelqu'un aussi bien instruit? Je veux dire un jeune homme bien né [13]), sensible, honnête, et très-poli envers tout le monde excepté envers sa soeur.

ALBERT. Parceque sa soeur est une petite moqueuse [14]) qu'elle fait quelquefois endéver son frère [15]), et qu'elle se croit plus raisonnable et plus avisée que lui [16]).

HELENE. Vraiment, j'avois oublié la modestie dans son éloge.

ALBERT. Mais que veut dire tout ce babil? Je te demande pourquoi tu viens me faire des plaisanteries au sujet de M. Jules? Le connois-tu assez pour en parler?

HELENE. Je cherche à le connoître par ses actions.

ALBERT. Est-ce qu'il t'appelle pour en être témoin?

HELENE. Je puis en juger par les personnes qu'il fréquente et par leur liaison.

---

13) *Ein gutgearteter . . . . junger Mensch.*

14) *Spötterin.*

15) *Ihren Bruder bisweilen bitterböse macht.*

16) *Klüger als er.*

Albert. Ah! j'entends; il te déplait parce que je le fréquente et que je suis de sa société.

Helene. Voilà un petit trait d'humeur [17]), mon frère! Il me semble qu'il a des liaisons plus anciennes et plus étroites que la tienne. Et voilà les personnes que j'ai entendu nommer plus d'une fois des vauriens.

Albert. Des vauriens?

Helene. Oui, qui jouent ensemble pour se gagner vilainement leur argent et le manger plus vilainement encore.

Albert. Voyez la belle merveille, qu'ils s'amusent à jouer, lorsqu'ils sont réunis! Nous jouons bien aussi nous autres, à gagner ou à perdre, et nous dépensons notre argent comme il nous plaît. Et puis, n'ai-je pas été de leurs parties? J'ai vu ce qu'ils jouent, et je les ai même gagnés quelquefois.

Helene. Oui, tu leur as gagné leur monnoie et ils te gagneront tes écus.

Albert. Que t'importe [18])? C'est moi qui les perdrai, non pas toi. Mais voilà bien ma soeur! Elle seroit désolée de ne pas troubler mes plaisirs, quand je ferois tout au monde pour la rendre heureuse.

Helene (*lui prenant la main*). Non, mon frère, tes plaisirs sont les miens; mais je ne me consolerois jamais, s'ils te faisoient perdre tes bonnes qualités et ton repos, et à moi la douceur de t'aimer.

Albert. Oui, je sais que tu m'aimes. Je t'aime bien aussi: mais tu m'affliges de croire que je ne suis pas en état de me conduire.

Helene. Tu ne serois pas le premier qui auroit eu cette confiance, et qui cependant .... Mais voici mon papa!

---

17) *Ausbruch von übler Laune.*

18) *Was geht es dich an?*

## SCÈNE VIII.

### M. DE FLORIS, HÉLÈNE, ALBERT.

M. DE FLORIS. Ah, mes enfans, je viens de goûter une des plus douces satisfactions de ma vie, la joie de revoir mes amis, et de recevoir les témoignages de leur attachement.

HELENE. Il faut bien vous chérir, lorsqu'on a le bonheur de vous connoître.

M. DE FLORIS. Vous êtes donc bien-aises aussi de mon retour?

ALBERT. Comment ne le serions-nous pas? Vous êtes notre plus tendre, notre meilleur ami.

HELENE. Notre maison étoit un vrai désert pour moi, depuis votre absence.

ALBERT. Je ne trouvois plus d'agrément ni dans mes études, ni dans mes promenades. Ah sans vous mon papa.....

M. DE FLORIS. Il faut cependant apprendre de bonne heure à vous trouver sans moi sur la terre; car suivant le cours ordinaire de la nature, il faudra que je vous quitte le premier.

HELENE. Eh! mon papa, auriez-vous le coeur de nous affliger, quand nous ne devons penser qu'à nous réjouir?

ALBERT. Oui, vous vivrez long-temps encore pour notre avantage, et pour notre bonheur. Mais ne parlons plus de choses si tristes. J'aurois une petite prière à vous adresser.

M. DE FLORIS. Voyons, mon fils, de quoi s'agit-il?

ALBERT. M. Jules.... Vous savez que son père est notre voisin? Eh bien, il vient de m'inviter à m'aller divertir chez lui.

M. DE FLORIS. Voilà une nouvelle connoissance que je ne savois pas. Je suis ravi que tu trouves une bonne société si près de la maison.

Helene. Une bonne société, entends-tu mon frère?

Albert. Je le crois un brave garçon, et je le trouve de plus très-aimable. On passe fort bien son temps avec lui. Je l'ai déja vu plusieurs fois; et il m'a fait connoître d'autres jeunes gens.

Helene. De braves jeunes gens aussi?

Albert. Oui, ma soeur. Je les connois mieux que vous, ce me semble. De braves jeunes gens.

M. de Floris. Lorsque je parle d'une bonne société, mon cher Albert, je veux dire s'ils sont doux, bien élevés.....

Albert. Oui, mon papa, fort doux et fort polis.

M. de Floris. Honnêtes, appliqués [1]), fidèles à leurs devoirs?

Helene. Comment pourroit-il savoir tout cela, pour les avoir vus seulement dans quelques passades [2])?

Albert. N'ai-je pas été trois ou quatre fois une demi-heure de suite dans leur société?

M. de Floris. Et de quelle manière s'est formée votre connoissance?

Helene. N'est-ce pas au jeu?

Albert. Pourquoi pas au jeu? Mais est-ce au jeu seulement? N'avons-nous pas causé longtemps ensemble [3])?

Helene. Et vous n'avez pas joué sur-tout?

Albert. Sans doute que nous avons joué. Mon papa me l'a bien permis.

M. de Floris. Il est vrai. Je vous permets le jeu, lorsqu'il forme un léger délassement pour l'esprit [4]), à la suite du travail et de l'application,

---

1) *Ehrliebend, fleifsig.*

2) *Einigemal im Vorbei-gehen.*

3) *Lange mit einander geschwatzt.*

4) *Wenn es für den Geist eine kleine Erholung ist.*

lorsqu'il ne peut ni amener une perte qui vous dérange 5), ni un gain dangereux qui fasse dégénérer ce goût en passion 6); un jeu tel qu'on le joue ordinairement dans notre famille, innocent, honnête, sans vues intéressées 7) et dans des momens où l'on ne peut rien faire de plus utile.

HELENE. Je croyois, mon papa, qu'il n'étoit pas un seul moment où l'on ne pût faire quelque chose de plus utile que de jouèr.

ALBERT. Mais on ne peut pas être toujours cloué sur les livres, travailler toujours.

M. DE FLORIS. La réponse d'Hélène est assez raisonnable. On pourroit sans doute employer plus utilement son loisir 8), si toutes les sociétés étoient si bien composées qu'on y trouvât un sujet assez fécond d'amusement 9) dans un entretien spirituel, instructif ou même badin 10). Mais lorsqu'on n'a d'autre moyen de prévenir l'ennui, que de se livrer à des réflexions malignes 11) sur ses semblables, à des propos oiseux ou dépourvus de raison 12), vous savez qu'alors je vous engage moi-même à un jeu récréatif 13) et que le plus souvent je m'établis de la partie 14).

HELENE. Voilà sans doute vos raisons pour jouer, n'est-ce pas?

---

5) *Einen Verlust herbeiführen, der in Verlegenheit setzt.*

6) *Der macht, dafs diese Neigung in Leidenschaft ausartet.*

7) *Ohne eigennützige Absichten.*

8) *Seine Mufse nützlicher anwenden.*

9) *Einen hinlänglich fruchtbaren Stoff zur Unterhaltung.*

10) *Scherzhaft.*

11) *Sich boshaften Bemerkungen zu überlassen.*

12) *Unnützen oder unvernünftigen Reden.*

13) *Ich euch selbst zu einem unterhaltenden Spiel auffordere.*

14) *Ich mich zum Spiel mit hinsetze.*

Albert. Est-ce que tu as le droit de me faire des questions?

M. de Floris. Pourquoi lui en savoir mauvais gré? C'est par amitié pour toi qu'elle s'en informe.

Albert. Ou plutôt, parce qu'elle cherche à vous rendre mes liaisons suspectes [16]) et qu'elle veut me desservir dans votre esprit [16]).

M. de Floris. Peux-tu avoir cette idée de ta soeur?

Helene (*le regardant tendrement*). Mon frère!

Albert (*attendri*). Hélène, pardonne-moi, j'ai tort de t'accuser. Mais conviens aussi que ta défiance est injurieuse.

M. de Floris. Peut-être ses soupçons ont-ils quelque fondement. Il faut les examiner de sang froid, quand ce ne seroit que pour l'en faire revenir [17]), s'ils sont injustes. Nous n'avons pas, je pense, à nous défier de nos dispositions les uns envers les autres. Nous sommes si tendrement unis ensemble! (*Hélène et Albert lui prennent la main.*)

Helene. O mon papa, que vous êtes bon et conciliant [18])!

Albert. Vous oubliez toujours avec nous les droits d'un père; et vous ne montrez que les égards d'un ami [19]).

M. de Floris. Je ne serois pas digne de vous élever, si je tenois une autre conduite. Un père qui n'est pas le meilleur ami de ses enfans, ne remplit que la moitié de ses devoirs. Je vous pardonnerois peu-être de négliger les temoignages

---

15) *Ihnen meinen Umgang verdächtig zu machen.*

16) *Und mir in Ihrer guten Meinung schaden.*

17) *Um sie auf andere Gedanken zu bringen.*

18) *Gut und versöhnlich.*

19) *Die Achtung eines Freundes.*

extérieurs de respect qui me sont dûs [20]), mais jamais de manquer à la franchise et à la confiance [21]) que j'attends de votre tendresse. Vous ne devez pas avoir un secret que vous ne veniez le déposer dans mon sein : et lorsqu'il sera de nature à vous faire craindre que le père en soit instruit, l'ami n'aura jamais l'indiscrétion de le révéler.

HELENE. J'espère bien n'avoir jamais de mystères pour un père si indulgent.

ALBERT. Pourquoi vous cacher nos fautes? Vous pouvez nous en reprendre, mais vous ne cessez pas de nous aimer.

M. DE FLORIS. Je suis charmé que vous ayez de moi cette idée. Aussi long-temps que vous serez mes amis, comme je suis le vôtre, le père n'aura jamais occasion de punir. Sa prévoyance vous préservera du danger [22]), ou il vous prêtera des secours pour en sortir. Mais il faut qu'il connoisse d'abord votre situation. Ainsi voyons, Hélène, quels reproches tu fais à cette nouvelle société de ton frère.

HELENE. Il m'est revenu [23]) que ces jeunes messieurs étoient un peu dissipés [24]) et qu'ils avoient continuellement des cartes à la main.

ALBERT. Et qui t'a fait ce rapport?

HELENE. Il ne s'agit pas de savoir qui me l'a dit, mais si la chose est véritable.

M. DE FLORIS. Je viens de t'exposer mon sentiment sur le jeu [25]). Tout dépend de celui que vous jouez.

ALBERT. Oh! c'est un jeu qui ne demande pas de grands efforts d'attention [26]), mais qui est bien amusant. Il se nomme le Vingt et un.

---

20) *Welche mir gebühren.*
21) *Gegen die Freimüthigkeit und das Vertrauen zu fehlen.*
22) *Seine Vorsicht wird euch vor Gefahr bewahren.*
23) *Ich habe erfahren.*
24) *Etwas luftig wären.*
25) *Meine Meinung vom Spiel aus einander gelegt.*
26) *Eine sehr angestrengte Aufmerksamkeit.*

M. DE FLORIS. Je t'avouerai qu'il n'est pas trop de mon goût.

ALBERT. Pourquoi donc, mon papa? Rien n'est plus simple et plus innocent. Celui qui a vingt et un, ou qui en est le plus près, gagne tous ceux qui sont au dessous.

M. DE FLORIS. Sais-tu que c'est là ce qu'on appelle un jeu de hasard?

ALBERT. Oui, parce que je peux perdre ou gagner. Mais n'en est-il pas de même de tous les jeux?

M. DE FLORIS. Avec cette différence, qu'ici le hasard seul décide; au lieu que dans les jeux de société, je puis, lors même qu'il ne m'est pas bien favorable, employer de sages combinaisons 27) pour prévenir de coups fâcheux 28) et balancer la fortune de mes adversaires. En un mot, les jeux de hasard ne demandent que des doigts, et point de tête; or un jeu où la tête n'a rien à faire, me paroît indigne d'un homme sensé.

HELENE. Il ne doit pas même être bien amusant.

ALBERT. Ah, ma soeur! tu ne sais pas ce que c'est que d'attendre une carte, de la recevoir dans l'incertitude, et d'y lire d'un coup d'oeil sa destinée.

M. DE FLORIS. Parce que la passion de l'avarice s'en mêle.

ALBERT. Mais encore dans les jeux de société n'y a-t-il jamais que la perte ou le gain.

M. DE FLORIS. Il est vrai. Seulement on y fixe de certaines bornes à l'un et à l'autre 29) pour n'avoir à former ni des voeux avides ni des regrets honteux. D'ailleurs comme je viens de te le dire, on y tient en quelque sorte, la fortune

---

27) *Weise Zusammenstellungen anwenden.*

28) *Unangenehme Fälle (Schläge) zu verhüten.*

29) *Setzt man beiden gewisse Grenzen.*

captive par son intelligence [30]). Enfin le pis est que dans les jeux de hasard, on court souvent le risque d'être la dupe d'indignes fripons [31]).

ALBERT. Oh! mon papa, croyez-vous? Comment cela seroit-il possible?

HELENE. J'imagine qu'ils ont une manière d'arranger les cartes pour se donner toujours celles qui leur conviennent.

M. DE FLORIS. Voilà effectivement leur secret. J'ignore comment ils le pratiquent [32]), car je n'ai jamais été joueur et je n'ai pas reçu dans ma société des gens de cette profession. Tout ce que je sais, c'est qu'ils emploient ces moyens, et dans mes voyages j'en ai vu des exemples affreux.

ALBERT. Oh! racontez-nous-en quelqu'un, mon papa!

M. DE FLORIS. Volontiers, mon fils. Quand j'étois à Spa, je vis un jeune Anglois qui perdit dans une soirée, l'argent qu'il destinoit à parcourir l'Europe et tout son bien encore qui se montoit à plus de cent mille écus.

HELENE. Mon Dieu! tout son bien! Et comment fit-il donc ensuite pour vivre?

ALBERT. Il dut être bien furieux.

M. DE FLORIS. Le désespoir s'empara de tous ses traits, lorsqu'il vit sa fortune entière perdue, et qu'il n'eut plus aucune espérance de la regagner. Il jetoit autour de lui des regards que je n'osois soutenir. Il grinçoit des dents [33]), se frappoit le front, s'arrachoit les cheveux. Bientôt il devint stupide et muet; il haletoit et râloit [34]) comme un mourant. Enfin il se leva avec précipitation, et sortit en forcené *).

---

30) *Hält man gewissermassen das Glück durch seinen Verstand gefesselt.*

31) *Von nichtswürdigen Spitzbuben betrogen zu werden.*

32) *Wie sie es anfangen.*

33) *Knirschte mit den Zähnen.*

34) *Keuchte und röchelte.*

*) *Wie ein Wahnsinniger.*

ALBERT. Et parmi ceux qui le gagnoient, il ne se trouva personne qui eût assez de pitié pour lui rende son argent? Je lui aurois plutôt donné tout le mien pour le tirer de peine.

M. DE FLORIS. Ils continuèrent de rester assis, et de jouer avec leur sang froid ordinaire. Ils le regardoient seulement en dessous [35]) avec un regard d'ironie et de mépris [36]).

HELENE. Oh, les méchans! Je suis sûre que personne sur la terre n'aura plus voulu jouer avec eux.

M. DE FLORIS. Tu ne connois pas l'aveuglement des hommes. Dix fous pour un se mirent aussitôt à sa place. Mais voici le plus déplorable de l'aventure [37]). On apprit le lendemain que ce jeune homme, d'un extérieur très-aimable, et rempli d'ailleurs de qualités et de talens, s'étoit cassé la tête d'un coup de pistolet.

HELENE. Ah! que me dites-vous?

ALBERT. Mais c'étoit encore bien fou de s'ôter la vie. Puisqu'il avoit des qualités et des talens, ne pouvoit-il pas rétablir sa fortune?

M. DE FLORIS. Tu vois comme une seule faute peut nous priver du sens et de la raison [38]), et nous précipiter dans le désespoir. Peut-être ne put-il résister à l'horrible pensée de tomber du comble du bonheur, dans le gouffre de la misère. On apprit aussi dans la suite qu'il avoit laissé dans sa patrie une jeune demoiselle très-vertueuse, à qui ses parens avoient dessein de l'unir par un mariage qui lui promettoit la plus entière félicité.

HELENE. Oh, la pauvre demoiselle, que je la plains! Combien elle a dû souffrir à cette triste

---

35) *Schielten nur nach ihm.*

36) *Mit einem Blick voll Spott und Verachtung.*

37) *Das Kläglichste von der Geschichte.*

38) *Uns des Sinnes und der Vernunft berauben kann.*

nouvelle! Il ne mérite plus de pitié après l'avoir oubliée.

M. DE FLORIS. La honte de lui présenter une main qui venoit de lui ravir, ainsi qu'à lui-même, tout le bonheur de sa vie, de lui porter un coeur, sur lequel la passion du jeu avoit eu plus d'empire[39]) que les sentimens d'estime qu'elle étoit si digne d'inspirer, la douleur de retourner dans sa patrie comme un mendiant, tout révoltoit son orgueil[40]); et par une mort criminelle, il crut pouvoir mettre fin aux tourmens de sa conscience.

ALBERT. O mon papa! je ne touche plus une carte de ma vie, je vous le promets. Je cours trouver Jules et lui dire....

M. DE FLORIS. Doucement, mon fils; tu es toujours trop précipité[41]) dans tes résolutions. On ne doit pas renoncer entièrement à un plaisir, parce que son excès peut nous être dangereux. Je t'ai dit souvent qu'un petit jeu de société entre amis, étoit agréable, innocent et même utile.

HELENE. Utile, mon papa?

M. DE FLORIS. Oui, parce qu'il nous apprend à vaincre notre humeur[42]) et à supporter la fortune dans ses vicissitudes[43]).

HELENE. C'est à dire, mon frère, à n'être pas triomphant lorsqu'on gagne, et à ne pas laisser tomber sa tête lorsqu'on perd.

M. DE FLORIS. Il faut bien considérer, avant de se mettre au jeu, si l'on est en état de supporter la plus grande perte possible, sans épuiser ses moyens[44]). De cette manière, que l'on perde

---

39) *Mehr Gewalt.*
40) *Empörte seinen Stolz.*
41) *Zu übereilt.*
42) *Unsere üble Laune zu überwinden.*
43) *Den Glückswechsel zu ertragen.*
44) *Seine Mittel zu erschöpfen.*

ou que l'on gagne, on conserve toujours une riante sérénité [45]), et une noble indifférence, qui témoignent que notre coeur n'est esclave d'aucune vile passion.

ALBERT. Dieu merci, je ne suis point avare; mais pour m'épargner toute espèce de regrets, il vaut mieux que je ne voie plus ni Jules, ni ses amis.

M. DE FLORIS. Ce seroit une foiblesse dont tu aurois à rougir. Ne peux-tu pas les voir sans jouer?

ALBERT. Oh! je les connois. Ils voudront absolument que je joue.

M. DE FLORIS. Eh bien! joue, joue tout ce qu'ils voudront. C'est un moyen de les mieux connoître, pour rechercher ou fuir à jamais leur société. Mais au lieu d'aller chez Jules, invite-le avec ses camarades, à venir chez moi. Tu leur diras que ta soeur sera peut-être aussi de la partie.

HELENE. Moi, mon papa?

M. DE FLORIS. Oui, je te le permets.

HELENE. Et si ces messieurs me gagnent mon argent?

M. DE FLORIS. Je te le rendrai. Albert, dis-leur encore que tu attends un ami, et que tu le feras jouer avec eux.

ALBERT. Mais je n'attends personne. Voulez-vous que j'aille leur faire un mensonge?

M. DE FLORIS. Il n'y en aura point. N'as-tu pas un ami à la maison? Je pensois....

HELENE. Le malin papa [46])! C'est lui qu'il veut dire.

M. DE FLORIS. Oui, moi-même. Nous étions déja d'accord sur cette qualité.

---

45) *Frohe Heiterkeit.* 46) *Der schalkhafte Vater!*

Albert. Oh oui! ils voudront bien jouer avec moi, si vous en êtes.

M. de Floris. Pourquoi non? Seulement ne leur dis pas quel est cet ami. Aussitôt que j'aurai terminé mon mémoire 47) je viendrai vous joindre, et je verrai ce que j'aurai à faire. Jouez toujours en attendant. Ne refusez aucun enjeu qu'on vous propose. Perte ou gain, je vous donne ma pleine approbation.

Albert. Ainsi je vais engager tout de suite Jules et ses amis 48).

M. de Floris. Oui, mon enfant. Sur-tout, n'oublie pas Auguste. Je serai charmé de le voir. Tous ses maîtres font son éloge; et vous-mêmes vous m'en avez dit souvent du bien.

Helene. Il le mérite aussi, je vous assure. C'est un brave garçon lui.

Albert. Un mot encore, mon papa; resterons-nous dans le jardin?

M. de Floris. Comme tu voudras. Le temps est doux. Vous pouvez vous mettre sous le berceau, ou dans le petit pavillon.

## SCÈNE IX.

### M. DE FLORIS, HÉLÈNE.

M. de Floris. Ecoute, ma chère fille, ne quitte pas un moment ton frère: il peut avoir besoin de tes conseils.

Helene. Je crois que votre présence seroit encore plus nécessaire que la mienne.

M. de Floris. Comment donc?

Helene. Par quelques mots qui viennent d'échapper à M. Auguste, je soupçonne que les

---

47) *Sobald ich mit meiner Schrift fertig seyn werde.*

48) *Also will ich sogleich J.... invitiren.*

coquins ont fait un complot pour escroquer l'argent du pauvre Albert 49).

M. de Floris. Tant mieux, s'il s'y trouve pris 50). Je laisserai venir ces filoux 51) et je me cacherai derrière le berceau pour les observer. Mais toi, quand tu verrois clairement leurs friponneries, ne fais pas semblant de t'en apercevoir.

Helene. J'aurai bien de la peine à me contenir. Combien je souffrirai de voir mon frère devenir l'objet de leurs risées, et la dupe de sa confiance 52)!

M. de Floris. Il faut qu'il en soit désabusé par lui même 53). J'obtiendrai plus aisément de lui qu'il soit à l'avenir plus attentif sur ses liaisons; et je le guérirai peut-être pour la vie de la funeste passion du jeu, à laquelle il me paroît tout prêt à s'abandonner.

Helene. Comment peut-il avoir seulement la pensée de toucher des cartes. Il devroit bien se connoître. Il est si crédule, qu'il feroit naître à tout le monde l'envie de le tromper, et si bouillant 54), qu'il perdroit la tête au premier coup de malheur 55).

M. de Floris. Voilà en effet son caractère! Je ne te croyois pas tant de talent pour observer les hommes.

Helene. Il faut bien qu'on étudie ceux qu'on voudroit servir.

M. de Floris. Je vois que ces messieurs ne veulent pas perdre un moment. Il me semble déja les entendre à la porte du jardin.

---

49) *Um den armen Albrecht um sein Geld zu prellen.*

50) *Wenn er anläuft.*

51) *Gaudiebe.*

52) *Das Opfer (w. der Betrogene) seines Vertrauens.*

53) *Durch sich selbst davon abgebracht werden.*

54) *Hitzig.*

55) *Unglücksfall.*

HÉLÈNE. Oui, les voilà!

M. DE FLORIS. Je me sauve à travers la charmille 56), et je reviendrai par un détour 57) derrière le berceau.

## SCÈNE X.

### HÉLÈNE (*seule*).

Qu'il me tarde de savoir comment tout cela va tourner! O mon frère! ce moment doit peut-être décider du bonheur de ta vie!

## SCÈNE XI.

### HÉLÈNE, ALBERT, JULES, AUGUSTE, RAOUL, VICTOR, CARAFFA.

JULES (*à Hélène*). Je craignois, mademoiselle, que notre société pût vous importuner; mais M. Albert a voulu....

ALBERT. Comment l'importuner? J'espère bien que ma soeur vous tiendra compagnie.

HELENE. De tout mon coeur, si ces messieurs veulent m'y recevoir.

VICTOR (*avec un air contraint* 1)). C'est beaucoup d'honneur pour nous.

CARAFFA (*bas à Jules*). Voilà qui est fâcheux. Nous serons obligés, par politesse, de jouer le jeu qu'elle voudra. Pourquoi venir ici?

ALBERT. Peut-être que nous aurons un de nos bons amis encore.

RAOUL. Oui-da 2)! Et qui donc?

---

56) *Ich entschlüpfe zwischen der Hagenbuchen-Hecke.*

57) *Umweg.*

1) *Gezwungen.*

2) *So?*

ALBERT. Vous verrez. Il a une bonne bourse celui-là.

JULES (*à part*). Ah, tant mieux!

HELENE. Nous resterons ici dans le jardin, si vous le trouvez bon.

AUGUSTE. Sans doute, nous aurons le plaisir de nous promener.

RAOUL. Est-ce que vous pensez à vous promener vous?

AUGUSTE. Qu'aurois-je autrement à faire?

VICTOR. Et jouer?

AUGUSTE. Je ne sais pas le jeu; et quand je le saurois je n'ai point d'argent à perdre.

CARAFFA. Comme si l'on étoit sûr de perdre toujours!

AUGUSTE (*en le fixant* [3])). Oui, monsieur, surtout avec vous. Je vous crois beaucoup trop habile pour moi.

ALBERT. Si je gagne, je vous promets de vous rendre votre argent.

JULES. Et moi aussi.

RAOUL et VICTOR. Nous de même.

AUGUSTE. Vous m'offensez, messieurs. Perdre mon argent pour le reprendre, ou gagner le vôtre pour le garder, ce ne sont pas là de mes conditions; et s'il faut tous mutuellement se restituer la perte [4]), ce n'est pas la peine de se mettre au jeu.

HELENE. C'est bien pensé, M. Auguste.

AUGUSTE. Ne vous mettez pas en peine de moi. Je vous verrai jouer, ou je me promenerai dans le jardin.

HELENE. Mon papa ne peut pas avoir l'honneur de vous recevoir. (*On voit éclater la joie* [5]) *sur leurs traits.*) Mais il m'a recommandé de

---

3) *Ihn starr ansehend.*

4) *Sich einander den Verlust ersetzen.*

5) *Freude glänzen.*

vous bien accueillir [6]. Mon frère va faire préparer des rafraîchissemens; moi je cours demander des cartes à Justine.

CARAFFA. Ce n'est pas la peine, mademoiselle, j'ai des cartes sur moi.

ALBERT. Comment, sur vous?

CARAFFA. Oui, c'est mon livre de récréation [7].

HELENE. Et des jetons [8] en avez-vous aussi?

CARAFFA. Je vous prierai de nous en procurer, à moins que nous ne jouions tout uniment notre argent [9].

JULES (*bas à Caraffa*). Vous savez bien que je n'en ai pas. (*haut*) Non, non, c'est le moyen de s'embrouiller toujours dans ses comptes [10]. Ainsi, mademoiselle, si vous voulez avoir cette bonté.....

HELENE. Il suffit [11]; je vais chercher la bourse. Viens, mon frère! (*Albert sort avec Hélène, les autres entrent sous le berceau, excepté Auguste qui s'éloigne.*)

# SCÈNE XII.

## JULES, RAOUL, VICTOR, CARAFFA.

VICTOR. Je suis fâché que nous fassions ici notre partie.

RAOUL. Bon! n'avez-vous pas entendu que son père n'y est pas?

CARAFFA. Vous n'auriez pas dû accepter l'invitation, M. Jules.

---

6) *Sie freundlich aufzunehmen.*

7) *Mein Erholungsbuch.*

8) *Rechenpfennige.*

9) *Wenn wir nicht gerade zu um unser Geld spielen.*

10) *Immer in seiner Rechnung irre zu werden.*

11) *Schon gut.*

JULES. Ici ou chez moi, cela ne fait pas une grande différence.

RAOUL. Et puis, lorsqu'Albert aura perdu, nous emporterons son butin [12]) et nous irons jouer où nous voudrons.

VICTOR. Peut-être viderons-nous aussi la bourse de la petite demoiselle.

CARAFFA. C'est bien là mon compte [13]). Mais soyons prudens! Nous mettrons d'abord les fiches [14]) à deux sols; et lorsque le jeu commencera à s'échauffer, nous les porterons à quatre.

JULES. Vous savez bien ce que vous m'avez promis?

CARAFFA. Soyez tranquille. Nous sommes d'honnêtes gens. Notre perte, entre nous, consistera en fiches, dont nous ne nous payerons pas la valeur les uns aux autres. Je vais arranger les cartes de manière que nous perdions quelque chose dans les premiers tours pour les allécher [15]).

JULES. Mais vous m'avez mis à sec l'autre jour [16]). Je n'ai plus que six sols dans ma bourse. Comment fournir mon enjeu [17])?

CARAFFA. Vous ne devez rien jusqu'au compte [18]); et alors nous aurons assez de profit, si nous savons nous entendre.

VICTOR. Je voudrois bien que l'ami d'Albert se hâtât de venir. Ce seroit un oiseau de plus que nous aurions à plumer.

RAOUL. Oui, je ne vois rien de si dupe [19]) que ces jeunes gens si instruits.

---

12) *Seine Beute forttragen.*

13) *Das habe ich auch im Sinn.*

14) *Die einfachen Marken.*

15) *Dafs wir die erstenmale etwas verlieren, um sie anzuködern.*

16) *Ihr habt mir die Taschen ausgeleert.*

17) *Wie soll ich nun meinen Einsatz bezahlen?*

18) *Bis wir abrechnen.*

19) *Nichts so Einfältiges.*

CARAFFA. Je pense que nous ferions bien de commencer, pour qu'ils nous trouvent au jeu lorsqu'ils reviendront. (*Il tire des cartes de sa poche.*) Allons, je vais les arranger pour vous faire perdre. (*Il parcourt les cartes et les dispose* [20].) Tenez, vous allez voir. (*Il donne une à une deux cartes à Jules, Victor et Raoul.*) (*à Jules*) Etes-vous content?

JULES. Non, je demande une carte.

CARAFFA. La voici.

JULES (*regardant la carte*). Je crève [21]).

CARAFFA (*à Victor*). Et vous?

VICTOR. Une carte encore, mais bien petite.

CARAFFA. Je vous la choisis, tenez.

VICTOR (*regardant la carte*). Oui, pas mal! Je crève.

CARAFFA (*à Raoul*). A votre tour de crever. Une carte, n'est-ce pas?

RAOUL. Non, je m'y tiens.

CARAFFA. Je m'y tiens aussi. Combien avez-vous?

RAOUL. Seize.

CARAFFA. Et moi vingt. J'ai gagné. Il ne tenoit qu'à moi de perdre, en faisant le contraire de ce que j'ai fait, et je veux le pratiquer aux deux premiers tours [22]) pour affriander nos étourneaux [23]). Je tiendrai la banque le premier.

JULES. Mais comment cela peut-il arriver?

CARAFFA. Vous m'avez assez payé votre école [24]) pour que je vous montre mon secret. Je n'ai rien de caché pour mes amis, quand je tiens leur argent. Vous regagnerez avec d'autres ce

---

20) *Legt sie zurecht.*

21) *Ich berste (habe zu viel).*

22) *Die zwei ersten male.*

23) *Unsere Stärchen anzulocken.*

24) *Euer Schulgeld theuer genug bezahlt.*

que vous avez perdu avec moi, et partant quittes [25]).

JULES. Ah voyons, voyons!

CARAFFA. Je cherche, en mêlant, à rassembler par dessous les dix et les figures, et par dessus les cartes basses de deux, trois, quatre, cinq. Je vous en donne avec subtilité [26]) une d'en haut et une d'en bas. Vous avez quinze ou seize. Vous en demanderez certainement une troisième, pour approcher de vingt-et-un. Eh bien! Je vous en donne alors une forte de dessous, qui vous fait crever infailliblement [27]).

JULES. Mais pour séparer en mêlant les grosses des petites vous les reconnoissez donc par derrière?

CARAFFA. Voilà mon secret; et je vous l'apprendrai quand vous m'aurez payé le louis que vous me devez encore. La leçon est à grand marché [28]). Demandez à ces messieurs qui profitent si bien de mes instructions. Mais je vois la petite demoiselle qui revient. Remettons-nous à notre partie sans qu'il y paroisse.

## SCÈNE XIII.

### HÉNÈNE, JULES, RAOUL, VICTOR, CARAFFA.

HELENE (*posant sur la table une boîte de jeu avec des cartes, des fiches et des jetons*). Vous connoissez le prix du temps à ce qu'il me semble; vous n'en voulez rien perdre.

CARAFFA. C'est que je montrois à M. Jules un jeu nouveau pour lui.

---

25) *Folglich sind wir quitt (einander nichts mehr schuldig).*

26) *Unbemerkt.*

27) Infailliblement, *unfehlbar.*

28) *Wohlfeil.*

JULES. Vous êtes des nôtres, mademoiselle? [1]) vous nous ferez cet honneur?

HELENE. Je ne sais pas encore si je connois le jeu que vous jouerez.

VICTOR. C'est le vingt-et-un. Il est tout simple.

RAOUL. Quand vous ne l'auriez jamais vu, vous en sauriez bientôt assez pour nous tenir tête [2]).

HELENE. Oh! je le sais un peu. Il seroit peut-être plus sage de ne pas m'exposer avec d'habiles gens comme vous. Cependant si cela vous fait plaisir....

JULES. Oh oui, le plus grand qu'on puisse imaginer.

VICTOR. Même quand vous nous gagneriez tout notre argent.

HELENE (*en souriant*). C'est bien mon projet.

RAOUL (*avec un air hypocrite*). Cela ne pourroit guère vous enrichir, car nous jouons petit jeu.

JULES (*d'un ton d'impatience*). Eh bien! à quoi vous amusez-vous? Le temps se perd à causer.

CARAFFA. Il faut attendre M. Albert. Il est juste qu'il s'amuse: c'est lui qui nous reçoit.

## SCÈNE XIV.

HÉLÈNE, ALBERT, JULES, VICTOR, RAOUL, CARAFFA.

ALBERT (*de loin*). Me voici! me voici! On va nous apporter des rafraîchissemens.

---

1) *Sie machen Gesellschaft mit uns.*

2) *Um es mit uns aufzunehmen.*

JULES (*allant au devant d'Albert*). Venez, venez. Nous n'attendions que vous.

ALBERT. Ah! je vous remercie.

VICTOR. Faisons le partage des fiches. Combien à chacun?

RAOUL. Nous sommes six. Chacun en aura vingt, et dix jetons, qui en vaudront cent.

JULES. Mais combien la fiche?

CARAFFA. C'est à mademoiselle, d'y mettre le prix.

HELENE. Je tiens votre jeu ordinaire 3).

ALBERT. Nous jouâmes deux sols la fiche la dernière fois.

HELENE. Eh bien! qu'à cela ne tienne 4). La fiche à deux sols.

JULES (*à Victor*). As-tu fini de compter?

VICTOR. Oui, voilà qui est fait! (*Le jeu commence. Caraffa prend la main 5), Victor et Raoul après lui. Ils disposent si bien les cartes, que la perte est tout entière de leur côté, et de celui de Jules.*)

HELENE. Hé, hé! si cela continue j'aurai bientôt accompli ma prophétie.

CARAFFA. Tant que nous ne jouerons que deux sols la fiche, vous ne nous aurez pas ruinés de long-temps.

VICTOR. Il n'y a qu'à la mettre à quatre sols.

ALBERT. Je le veux bien. J'ai une bourse qui n'est pas facile à tarir 6). (*Il tire sa bourse et fait sonner son argent. Raoul et Victor se regardent avec un sourire. Caraffa lorgne la*

---

3) *Ich spiele Ihr gewöhnliches Spiel mit.*

4) *Lassen Sie sich das nicht abhalten.*

5) *Setzt sich in die Vorhand.*

6) *Die nicht leicht zu erschöpfen (zu vertrocknen) ist.*

*bourse en dessous* 7) *et Jules la considère avec avidité.*)

HELENE. Je peux bien risquer autant que mon frère peut-être.

CARAFFA. En ce cas, il faut payer d'abord nos dettes, et reprendre ensuite de nouveau notre premier enjeu 8) pour qu'il n'y ait point d'embrouillamini 9). Voyons! (*Il compte ses jetons et ses fiches.*) Je perds six fiches et un jeton: trente deux sols; les voilà.

RAOUL. J'ai tous mes jetons; il ne me reste que deux fiches. C'est dix-huit que j'ai perdues. Voilà mes trente-six sols!

VICTOR. Je suis le plus maltraité. J'ai perdu quatre fiches et trois jetons. Les trois jetons trois livres, les quatre fiches huit sols, en tout trois livres huit sols que voici.

ALBERT. Et vous, M. Jules?

JULES. Je suis le moins malheureux. Je perds seulement quinze fiches. C'est trente sols. En voici six. Je changerai six francs 10) à la fin du jeu pour vous payer les vingt-quatre sols qui restent.

HELENE. Non, vous me devrez tout. Je me charge de votre dette 11) et voilà vos quinze fiches. Voyons ce que je gagne de plus. Voici mon enjeu. Il me reste trois fiches et trois jetons. M. Victor me donnera trois livres six sols; et voilà bien trois jetons et trois fiches que je lui rends. Pour les deux sols de surplus, mon frère lui donnera une fiche; il en donnera aussi dix-huit à M. Raoul pour ses trente-six sols. Albert, il doit te rester encore six fiches et un jeton que

---

7) *Schielt seitwärts nach der Börse.*

8) *Und dann wieder unseren ersten Einsatz zurück nehmen.*

9) *Konfusion.*

10) *Ich will' einen Laubthaler wechseln.*

11) *Ich übernehme Ihre Schuld.*

perd M. Caraffa; prends ses trente-deux sols. Cela fait-il ton compte?

ALBERT (*comptant*). Oui tout juste.

HELENE. Ainsi tu gagnes trois livres dix sols, et moi quatre livres seize, en y comprenant la dette [12]) de M. Jules. Il est assez drôle que nous soyons les seuls à gagner. Ce n'est pas trop bien recevoir ses visites.

RAOUL. Oh, je perds toujours, moi.

JULES. Ainsi les fiches sont maintenant à quatre sols.

ALBERT. C'est entendu [13]).

CARAFFA (*prenant et mêlant les cartes*). Allons je vais recommencer la banque.

## SCÈNE XV.

M. DE FLORIS, HÉLÈNE, ALBERT, JULES, VICTOR, RAOUL, CARAFFA, AUGUSTE (*qui survient dans le cours de la scène*).

(*A l'aspect de M. de Floris, Jules, Victor, Raoul et Caraffa se lèvent, se regardent tout étonnés et rougissent.*)

M. DE FLORIS. Ne vous dérangez pas, Messieurs, je vous prie. Albert, fais asseoir tes amis.

ALBERT. Remettez-vous donc, s'il vous plaît. Mon papa ne vient point, pour troubler nos plaisirs. Je vous disois bien que j'attendois un de mes bons amis. Je n'aurois qu'à lui dire un mot pour le faire jouer avec nous. N'est-il pas vrai mon papa?

HELENE. Oh oui! Nous serions bien charmés de vous gagner votre bourse, qui vaut mieux que

---

12) *Mit Einrechnung der Schuld.*

13) *Es bleibt dabei. (Wir sind darüber einverstanden.)*

la nôtre. Je suis sûre que ces messieurs s'en feroient honneur et plaisir.

M. DE FLORIS. Vous savez qu'il n'est pas dans mon caractère de vous refuser. Mais avant tout que chacun reprenne sa place.

(*Les joueurs sont si troublés qu'ils perdent toute contenance* [1]), *et laissent éclater sur leur visage leur profonde consternation* [2]). *Ils veulent reprendre leur chapeau pour se retirer; M. de Floris les retient.*)

M. DE FLORIS. Est-ce que vous craignez, messieurs, de jouer avec moi? J'ose vous répondre que je ne suis pas un escroc [3]). (*Ils s'asseient enfin.*) (*A Caraffa.*) C'étoit à vous, monsieur, de donner les cartes, lorsque je suis entré. Continuez, je vous prie; mais voyons d'abord si le jeu est complet. (*Caraffa veut laisser tomber les cartes; M. de Floris les saisit et les parcourt.*) Il est assez singulier que les figures se trouvent toutes ensemble. Hélène, pourquoi donner des cartes si crasseuses [4])? Faites-moi passer celles [5]) qui sont là dans ma boîte.

HELENE. Ce n'est pas ma faute, mon papa. Monsieur (*en montrant Caraffa*) en avoit apporté dans sa poche; et le jeu étoit commencé quand je suis revenue.

M. DE FLORIS (*à Auguste qui s'avance*). Ah! vous voilà, M. Auguste; je suis enchanté de vous voir. Mais est-ce que vous ne jouez pas?

AUGUSTE. Non, monsieur, permettez-moi de n'être que simple spectateur. Vous savez que je n'ai rien à risquer [6]).

M. DE FLORIS. Je vous loue de votre pruden-

---

1) *Alle Fassung.*
2) *Lassen auf ihrem Gesichte ihre tiefe Bestürzung blicken.*
3) *Kein Beutelschneider.*
4) *Warum gibst du so schmutzige Karten her?*
5) *Reiche mir jene.*
6) *Nichts zu wagen.*

ce. (*A Caraffa.*) Tenez, monsieur, voici des cartes plus propres. (*Caraffa les prend d'une main tremblante.*) A quoi jouez-vous?

ALBERT. Au vingt-et-un.

M. DE FLORIS. Et combien la fiche?

HELENE. Quatre sols. Voilà vingt fiches et dix jetons pour un louis.

M. DE FLORIS. Un louis? Y pensez-vous? Mais soit, pourvu que tout le monde ait dequoi payer [7]). Allons, messieurs, voyons vos bourses. M. Jules, vous êtes le plus près de moi, commençons par vous. (*Jules pâlit* [8]).) Qu'avez-vous donc, mon ami? Est-ce que vous vous trouvez mal?

JULES (*tremblant*). Ou-i, mon-sieur, permettez que je..... (*Raoul et Victor rougissent et suent à grosses gouttes. Caraffa mord ses lèvres, et baisse les yeux.*)

M. DE FLORIS. Que vois-je? L'un pâlit et bégaie, les autres sont en sueur; et vous, monsieur, (*à Caraffa*) vous semblez vous déconcerter [9]).

ALBERT (*surpris*). Que leur arrive-t-il donc à tous à la fois? [10])

M. DE FLORIS. Je vois qu'il est temps de te l'expliquer. Tu vois, mon fils, les effets d'une conscience criminelle [11]). Heureusement qu'elle n'est pas encore assez dépravée [12]) pour se cacher sous un front d'airain [13]), et prendre les traits de l'innocence.

ALBERT. Que dites-vous, mon papa? Vous

---

7) *Wenn nur auch jeder Geld zum Bezahlen hat.*

8) *Erblaſst.*

9) *Die Fassung zu verlieren.*

10) *Was haben denn nun alle auf einmal?*

11) *Die Wirkungen eines bösen Gewissens.*

12) *Verwildert genug.*

13) *Unter einer ehernen Stirne.*

vous trompez, je vous assure. C'est ma soeur et moi qui gagnons.

Caraffa (*qui reprend un peu courage*). Est-ce que nous ne vous avons pas tous honnêtement payé, à l'exception de M. Jules?

Jules. Oui, parce que vous m'avez gagné mon argent par vos escroqueries *).

M. de Floris. Je m'attendois bien qu'ils se démasqueroient eux-mêmes. Rien de si lâche que les fripons [14]). Vois mon fils à quelle bande de voleurs tu allois te livrer.

Albert. Non, mon papa, jamais je ne pourrai le croire.

M. de Floris. Eh bien, parlez, M. Jules, vous me paroissez le moins endurci. N'y avoit-il pas un complot entre vous pour escroquer mes enfans?

Jules. Oui, monsieur, il est vrai; mais on m'y a fait entrer malgré moi. Je ne voulois que ravoir ce que j'ai perdu. Oh, si vous saviez tout ce que ce maudit étranger m'a gagné!

M. de Floris. Vous avez mérité de le perdre, en le risquant. (*A Caraffa.*) Restez-là, monsieur. (*A Raoul et à Victor.*) Et vous petits scélérats [15]), sortez de ma présence. Peut-être qu'il est temps encore de vous arracher du vice. Je vais dès ce soir en instruire vos malheureux parens.

Raoul et Victor (*tombant à genoux*). O monsieur, pardonnez-nous pour cette fois, je vous en conjure. Nous ne remettrons jamais le pied dans votre maison.

M. de Floris. C'est bien comme je l'entends [16]). Mais il ne suffit pas que mes enfans soient à l'abri de votre scélératesse [17]); je dois le

---

*) *Prellerien.*
14) *Niemand ist feiger als Schurken.*
15) *Bösewichter.*
16) *Das ist auch mein Wille.*
17) *Vor eurer Büberei gesichert seyen.*

même service à tous les pères. Quelle perversité [18])! A votre âge être non seulement des joueurs, mais de vils escrocs, les plus méprisables des hommes! Je veux bien encore par pitié pour votre jeunesse, et sur l'espoir d'une meilleure conduite, ne découvrir votre bassesse qu'à vos parens; mais s'il me revient [19]) que vous continuez ce détestable métier, j'affiche votre infamie [20]) à toutes les maisons de la ville. Allez, hâtez-vous, et que je ne vous retrouve jamais devant moi: vous m'inspirez trop d'horreur. (*Raoul et Victor se retirent muets et confondus.*)

## SCÈNE XVI.

### M. DE FLORIS, HÉLÈNE, ALBERT, JULES, AUGUSTE, CARAFFA.

M. DE FLORIS (*à Caraffa*). Et vous, monsieur, qu'est-ce donc que vous avez gagné à ce jeune imprudent?

AUGUSTE. Rien que sa montre, ses boucles, et la garniture de boutons d'argent de son habit.

M. DE FLORIS. Est-il vrai?

CARAFFA (*les yeux baissés et balbutiant* [1])). Oui monsieur.

M. DE FLORIS. Je sais comme vous les avez gagnés. Mais n'importe; M. Jules les a perdus, et l'a bien mérité. Il faut y mettre un prix [2]) et les rendre tout à l'heure.

JULES. Hélas! monsieur, je n'ai pas de quoi les retirer de ses mains. Je lui dois encore un louis, que je n'étois pas en état de payer.

---

18) *Welche Verdorbenheit!*

19) *Wenn mir zu Ohren kommt.*

20) *So mache ich eure Schande bekannt* (afficher, *anheften*).

1) *Stammelnd.*

2) *Einen Preis dafür bestimmen.*

ALBERT. O mon papa! Si tout ce que j'ai dans ma bourse pouvoit y suffire [3])! Tenez, il y a plus de cinq louisd'or. Prenez-les tous pour tirer mon ami d'embarras.

M. DE FLORIS (*attendri, prend la bourse*). Oui, oui, mon cher fils!

JULES. Quoi! M. Albert.....

ALBERT. Nous sommes voisins, nous aurons bien le temps de nous arranger ensemble [4]). Vous me paierez de vos économies [5]). Ne songeons qu'au plus pressé. (*Caraffa rend à Jules ses effets* [6]).)

M. DE FLORIS (*à Jules*). Tout vous est-il rendu?

JULES. Oui, je les tiens. Ils vont me sauver de la fureur de mon père. Oh je ne les risquerai de ma vie!

M. DE FLORIS (*à Caraffa en lui montrant la bourse*). En voilà le prix, monsieur, il est à vous. Je vais le remettre au magistrat pour servir à vous faire conduire hors du royaume. Vous y êtes venu porter le désordre et la corruption [7]); il vous vomit de son sein [8]). Vous y avez déshonoré votre patrie; il vous rend à elle, pour exercer sur vous sa juste vengeance. Vous ne rapporterez à ses yeux que la note de votre infamie [9]). Eloignez-vous de quelques pas. Votre présence souille nos regards [10]). (*Caraffa se détourne en pleurant de rage.*)

---

3) *Hinreichen könnte.*
4) *Uns mit einander abzufinden.*
5) *Von Ihrem Ersparten.*
6) *Gibt J. seine Sachen zurück.*
7) *Verderbnifs.*
8) *Speit Sie aus seinem Schoofse aus.*
9) *Schandmal.*
10) *Verunreiniget unsere Blicke.*

JULES (*se jetant aux genoux de M. de Floris*). O monsieur! de quel abîme vous me retirez! Eh, sans vous, que serois-je devenu? Chassé de la maison de mon père, et peut-être un jour flétri publiquement [11]) pour mes vices; je vous dois le repos, la vie, l'honneur. (*Il se relève et saute au cou d'Albert.*) Et vous généreux Albert, vous que j'allois....

ALBERT. Oubliez-le comme moi, et soyez heureux.

AUGUSTE. Je dois rendre cette justice à M. Jules, qu'il a bien souffert pour se laisser entraîner dans le complot.

M. DE FLORIS (*à Jules*). Eh bien! vous pouvez continuer de voir mon fils; mais après ce qu'il a fait pour vous, je vous regarderois comme le dernier des hommes, si vous ne vous rendiez digne d'être son ami.

JULES. Oui, je veux le devenir pour toujours.

HELENE. O mon papa! comme vous êtes terrible envers les méchans!

M. DE FLORIS. Autant que je suis passionné [12]) pour les gens de bien. M. Auguste je suis pénétré d'amitié pour vous, d'après ce qu'on m'a dit de votre réserve et de votre droiture [13]). Vous pouvez par vos nobles exemples assurer le bonheur de mon fils. Je ne vous proposerois pas de récompense plus digne de vous que cette douce satisfaction, se je n'avois en même temps à satisfaire ma reconnoissance. Soyez tranquille sur votre sort.

AUGUSTE (*lui baisant la main*). O monsieur! je n'avois besoin que de votre estime!

---

11) *Oeffentlich entehrt.*
12) *Eingenommen.*
13) *Zurückhaltung und Geradheit.*

M. DE FLORIS. Vous voyez, mes enfans, les suites exécrables [14]) de la passion du jeu.

ALBERT. O mon Dieu! j'en frémirai toute ma vie [15])!

M. DE FLORIS. Tu vois aussi combien il faut être circonspect dans le choix de ses amis.

ALBERT. Oh oui, mon papa! et je sentirai sur-tout combien il est heureux d'en avoir un dans son père.

---

14) *Die abscheulichen Folgen.*

15) *Ich werde lebenslang davor schaudern.*

*(Fin des Joueurs.)*

# LE

# SORTILÉGE NATUREL *,

## DRAME EN UN ACTE.

---

* *Die natürliche Zauberei.*

## PERSONNAGES.

MME. DE GRAMMONT.
AUGUSTE, son fils.
JULIE, sa fille.
Le chevalier D'ORGEILLE.
ÉLISE, sa soeur.
GABRIEL,
SOPHIE,
LUCIEN,
} amis de Julie et d'Auguste.
JUSTINE, femme de chambre de madame de Grammont.
ROBERT, vieux domestique.

*La scène se passe chez madame de Grammont, dans une salle basse *), qui donne sur le jardin.*

*) *In einem unteren Zimmer.*

# LE SORTILÉGE NATUREL,

## DRAME EN UN ACTE.

---

### SCÈNE I.

JUSTINE (*debout devant une table couverte de jetons*). J'ai beau compter et recompter, je n'en trouve jamais que quatre-vingt quatorze. Il devroit pourtant y en avoir cent. Ne me parlez pas d'une maison où l'on reçoit des enfans aussi tracassiers [1]). Ils ne peuvent mettre le pied dans un endroit que tout n'y soit bouleversé en un tour de main [2]). Allons, il faut que je visite d'abord tous les coins de la chambre. (*Elle va furetant de côté et d'autre* [3]) *sur les chaises, sur les fauteuils, jusques sur les fenètres.*)

### SCÈNE II.

Mme. DE GRAMMONT, JUSTINE.

Mme. DE GRAMMONT. Que cherches-tu donc, Justine, d'un air si inquiet?

JUSTINE. Des jetons, madame.

---

1) *So lärmende Kinder.*
2) *Ohne dafs Alles in einem Augenblick unterst zu oberst geworfen werde.*
3) *Sucht auf allen Seiten umher.*

Mme. de Grammont. Est-ce que tu ne les vois pas là sur la table?

Justine. Je ne cherche pas ceux qui y sont; je cherche ceux qui manquent.

Mme. de Grammont. Mais il ne doit pas y en manquer.

Justine. Cela ne devroit pas être. Cependant il y en a six de moins. La bourse n'est elle pas de cent?

Mme. de Grammont. Tu le sais comme moi.

Justine. Eh bien, je n'en puis trouver que quatre-vingt quatorze. Ayez la bonté, madame, de les compter vous-même.

Mme. de Grammont (*après avoir compté*). Effectivement, il n'y en a pas davantage. Le nombre étoit pourtant complet hier au soir, à la fin de notre partie. Mais qui t'a donné l'idée de venir voir si le compte s'y trouvoit 4)?

Justine. C'est qu'en entrant ici, j'ai vu que les enfans les avoient pris pour jouer.

Mme. de Grammont. Je leur avois expressément défendu de toucher à cette bourse. Ils en ont d'autres pour leur usage. Qui leur a donné ceux-là?

Justine. Ils ont bien su les prendre d'eux-mêmes.

Mme. de Grammont. D'eux-mêmes? Il me le paieront 5). Où sont-ils?

Justine. Dans le jardin sans doute, avec leur petite soeur.

Mme. de Grammont. Fais-moi venir Julie... Mais écoute, n'est-il entré personne que mes enfans?

Justine. Oh, leurs amis y sont venus aussi. Et qui peut savoir....

Mme. de Grammont. Quoi! tu soupçonnerois ....

---

4) *Ob die Zahl voll sey?* 5) *Sie sollen mir es büssen.*

JUSTINE. Je réponds de vos enfans et de ceux de M. Duluc, comme de moi-même.

Mme. DE GRAMMONT. Est-ce que tu ne répondrois pas également des autres?

JUSTINE. Je ne les connois pas assez pour cela.

Mme. DE GRAMMONT. Que dis-tu? Des enfans de condition [6]) dont les parens sont si pleins d'honneur?

JUSTINE. Tenez madame.... Je vais appeler mademoiselle Julie.... Mais la voici!

## SCÈNE III.

### Mme. DE GRAMMONT, JULIE, JUSTINE.

Mme. DE GRAMMONT. Qui vous a permis, mademoiselle, de vous servir de mes jetons? Ne vous avois-je pas défendu d'y toucher?

JULIE. Ce n'est pas ma faute, maman.

Mme. DE GRAMMONT. Et de qui donc, s'il vous plaît?

JULIE. De M. d'Orgeville et de sa soeur. J'avois tiré des cartes avec les jetons d'ivoire [7]) que vous avez bien voulu me donner. Fi donc, ont-ils dit l'un et l'autre, nous ne sommes pas accoutumés à jouer avec ces jetons là! Il nous en faut d'argent. Là dessus ils se sont mis à fouiller dans tous les tiroirs [8]), jusqu'à ce qu'ils aient trouvé cette bourse.

Mme. DE GRAMMONT. Pourquoi ne pas leur déclarer la défense que je vous avois faite?

JULIE. Bon! ils ont bien voulu nous entendre! Ils nous auroient battus, je crois, si nous n'avions pas voulu leur céder.

---

6) *Kinder von Stande.*
7) *Mit den elfenbeinernen Rechenpfennigen.*
8) *Hierauf fingen sie an in allen Schubladen herum zu suchen.*

JUSTINE. Voilà des enfans bien élevés à ce qu'il me paroît.

Mme. DE GRAMMONT. Il falloit au moins compter les jetons avant de sortir.

JULIE. C'est aussi ce que je voulois faire. Mais lorsque j'en avois compté une trentaine, M. d'Orgeville venoit les reprendre. Enfin il les a jetés pêle-mêle [9]) dans la bourse et nous a entraînés dans le jardin.

Mme. DE GRAMMONT. Mais savez-vous qu'il en manque six?

JULIE. Est-il vrai, maman?

Mme. DE GRAMMONT. Comment s'il est vrai, quand je vous le dis? Voyez si l'on peut s'en reposer en rien sur vous? [10]) C'est votre devoir de veiller à ce que rien ne se perde.

JULIE. Eh mon Dieu, maman! J'étois assez embarrassée. Ces enfans sont si brouillons [11])! Il falloit les suivre sans cesse, et courir de l'un à l'autre, pour les empêcher de briser vos laques [12]) et vos porcelaines. Ils ont pu disperser les jetons [13]), pendant que j'étois occupée d'un autre côté.

Mme. DE GRAMMONT. Il faut pourtant qu'ils se trouvent.

JUSTINE. Je n'en sais qu'un moyen; c'est de faire retourner les poches de tous ces petits messieurs, avant qu'ils ne sortent.

Mme. DE GRAMMONT. Fi donc, Justine! J'irois faire cet affront à leurs parens!

JULIE. Oh, je suis bien sûre, qu'aucun d'eux n'est capable d'une bassesse [14]).

Mme. DE GRAMMONT. Je le crois aussi: mais

---

9) *Unter einander.*
10) *Ob man sich in etwas auf dich verlassen kann.*
11) *Unruhig.*
12) *Ihre lakirten Arbeiten.*
13) Disperser, *zerstreuen, umher werfen.*
14) *Einer Nichtswürdigkeit.*

à leur âge on est capable d'une étourderie. Va ma fille, va leur demander poliment, si quelqu'un de la compagnie, sans y penser, n'auroit pas mis des jetons, avec son argent, dans sa bourse. Ta commission est délicate [15], et demande beaucoup de ménagemens [16]. Prends bien garde à n'offenser personne, en laissant entrevoir quelques soupçons injurieux [17].

JULIE. Oui, maman, j'y vais.

Mme. DE GRAMMONT. Accuse-toi devant eux de négligence; et dis leur qu'on s'en prendroit à toi [18], si les jetons ne pouvoient se retrouver.

JULIE. Je comprends à merveille. Laissez-moi faire.

Mme. DE GRAMMONT. Tu diras en passant à Robert de venir me parler ici.

JULIE. Oui, maman.

## SCÈNE IV.

### Mme. DE GRAMMONT, JUSTINE.

JUSTINE (*qui s'est occupée à chercher, pendant la fin de la dernière scène*). Je puis toujours bien répondre qu'ils ne sont pas dans cette pièce [1]. Il n'y a pas un recoin [2] que je n'aie visité.

Mme. DE GRAMMONT. Voilà des choses qui ne devroient pas arriver dans ma maison. Je tremble autant que je desire d'être éclaircie sur cet événement.

---

15) *Kitzlich.*
16) *Schonung.*
17) *Indem du einen beleidigenden Verdacht blicken lässet.*
18) *Man würde sich an dich halten.*
1) *In diesem Zimmer.*
2) *Kein Winkel.*

## SCENE V.

**Mme. DE GRAMMONT, JUSTINE, ROBERT.**

ROBERT. Me voici, madame; que voulez-vous de moi?

Mme. DE GRAMMONT. Robert, c'est pour vous dire qu'il manque six jetons d'argent.

ROBERT. Est-ce que madame me soupçonneroit de les avoir détournés? [3])

Mme. DE GRAMMONT. A Dieu ne plaise, mon ami! Je te connois trop bien pour avoir de pareilles idées. Mais comme tu as traversé l'appartement, je voulois te demander si tu ne les avois pas vus sur quelque fauteuil?

ROBERT. Des jetons sur des fauteuils?

Mme. DE GRAMMONT. Je sais que ce n'est pas leur place; mais les enfans s'en sont servis pour jouer. Ils les auront peut-être laissés étourdiment dans un coin; et tu aurois pu les voir.

ROBERT. Je ne les ai pas vus, madame.

Mme. DE GRAMMONT. Tant pis, me voilà fort embarrassée. Je ne sais quel parti prendre [4]). Il faut certainement qu'ils se soient perdus aujourd'hui. Je les comptai moi-même hier au soir. Mais cherchez donc Justine!

JUSTINE. Vous avez vu, madame, que je n'ai pas perdu un moment. Les pauvres domestiques sont bien à plaindre quand il s'égare quelque chose [5]) dans une maison. On gronde, et l'on soupçonne même les plus honnêtes [6]).

Mme. DE GRAMMONT. Les plus honnêtes doivent me pardonner, de les comprendre dans mes recherches, pour découvrir celui qui ne l'est pas.

---

3) *Sie entwendet zu haben.*

4) *Wozu ich mich entschliessen soll.*

5) *Wenn etwas verworfen wird.*

6) *Die ehrlichsten.*

ROBERT. Vous pouvez commencer par moi, madame. Les fripons sont les premiers à se fâcher de ce qu'on les suspecte 7).

JUSTINE. Je ne crains rien de ce côté, Dieu merci. Mais c'est toujours un affront pour des domestiques, lorsqu'il se fait des recherches dans une maison.

Mme. DE GRAMMONT. Mettez-vous un moment à ma place; que fériez-vous?

ROBERT. Ce que je ferois, madame? Il me vient une idée; et si vous me permettez de l'exécuter, je vous garantis que je retrouverai ce que nous cherchons.

Mme. DE GRAMMONT. Mais songes-tu qu'il ne faut compromettre personne 8)? Quel est ton dessein?

ROBERT. Je ne puis vous le dire. Un seul mot le feroit manquer. Ayez la bonté seulement de faire assembler ici tout le monde. Je vous promets que le voleur se dénoncera lui même 9).

Mme. DE GRAMMONT. Je ne sais si je dois....

ROBERT. Vous me connoissez, ma chère maîtresse. Soyez sûre que personne n'aura à se plaindre que le coupable: et je ne crois pas que vous veuillez le ménager.

Mme. DE GRAMMONT. Eh bien! je connois ta prudence; je m'en rapporte à toi 10).

ROBERT. Bon! je vais tout disposer pour mon sortilége. N'en soyez point effrayée. Rien n'est plus naturel. (*Il sort.*)

---

7) *Dafs man sie in Verdacht hat.*

8) *Dafs man niemand kompromittiren (blofsgeben, in übeln Argwohn bringen) mufs.*

9) *Sich selbst angeben wird.*

10) *Ich verlasse mich auf dich.*

## SCÈNE VI.

### Mme. DE GRAMMONT, JUSTINE.

JUSTINE. Madame, il a parlé de sortilége, avez-vous entendu? Si je n'étois pas si sûre d'être innocente, j'en mourrois d'avance de frayeur.

Mme. DE GRAMMONT. Taisez-vous donc, imbécille [11])!

## SCÈNE VII.

### Mme. DE GRAMMONT, AUGUSTE, JUSTINE.

Mme. DE GRAMMONT. Te voilà Auguste? D'où vient cet air empressé [12])? Est-ce que tu me rapportes les jetons?

AUGUSTE. Non, maman; je ne fais que d'apprendre [13]) qu'il vous en manque six. Ma soeur vient de nous le dire.

Mme. DE GRAMMONT. Et comment a-t-on reçu cette nouvelle?

AUGUSTE. Nous avons tous été bien surpris. Les petits Duluc et leur soeur veulent venir se défendre auprès de vous. Ils sont tous très-fâchés, maman.

Mme. DE GRAMMONT. Comment donc? Je les suspecte moins que personne au monde. Et M. d'Orgeville?

AUGUSTE. Oh! il est furieux. Il dit que c'est lui faire une bien mauvaise reception, que de le regarder comme un voleur.

Mme. DE GRAMMONT. J'espère que Julie n'aura pas employé d'expression désobligeante?

---

11) *Einfältiges Ding.*
12) *Diese Geschäftigkeit.*
13) *Ich habe so eben erst erfahren.*

AUGUSTE. Non, maman, au contraire; elle a parlé avec beaucoup de politesse.

Mme. DE GRAMMONT. Pourquoi donc M. d'Orgeville s'est-il emporté [14]? Il n'y avoit rien de personnel pour lui [15].

AUGUSTE. Je ne sais, mais sa soeur l'a tiré à part: il n'a pas daigné seulement l'écouter. Il vouloit s'en aller tout de suite. Par bonheur son chapeau est resté ici. Il revient le chercher: mais il a déclaré qu'il partiroit sur l'heure. Il menace d'aller se plaindre à son papa.

Mme. DE GRAMMONT. Il ne sortira point; et je veux moi-même prévenir son père [16], lorsqu'il viendra le chercher.

AUGUSTE. Tous les autres desirent et demandent à haute voix de venir se justifier auprès de vous.

Mme. DE GRAMMONT. Ils n'ont à se justifier de rien. Je ne voulois que savoir s'ils étoient en état de me donner quelques éclaircissemens [17]. Ils sont tous assez bien nés [18] pour que je ne leur impute aucune indignité. Mais je connois les fantaisies des enfans. Ils veulent tout voir, toucher à tout et par inadvertance [19], on peut mettre une chose dans sa poche, sans avoir intention de la voler.

AUGUSTE. Eh mon Dieu, oui! J'avois bien pris l'autre jour, sans le savoir, la bourse de ma soeur.

Mme. DE GRAMMONT. Doucement, je les entends sur l'escalier. Justine, laisse-moi seule avec eux, et va voir si Robert fait ses préparatifs.

---

14) *Sich so sehr ereifert.*

15) *Nichts dabei, was ihn persönlich betraf.*

16) *Seinem Vater Nachricht ertheilen.*

17) *Erläuterung.*

18) *Gutartig genug.*

19) *Aus Unachtsamkeit.*

JUSTINE. J'y vais pour vous obéir, madame; mais ce n'est qu'en tremblant.

## SCÈNE VIII.

Mme. DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, le Chevalier D'ORGEVILLE, ELISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

Mme. DE GRAMMONT. Bon jour, mes petits amis, je suis enchanté de vous voir.

D'ORGEVILLE. Mademoiselle Julie vient de nous dire, madame, qu'il manquoit six des jétons d'argent avec lesquels nous avons joué ici par malheur. J'en suis très-fâché; mais je ne m'attendois pas qu'on pût soupçonner quelqu'un de la compagnie de les avoir pris. Je vous réponds au moins pour moi et pour ma soeur.

Mme. DE GRAMMONT. Que le ciel me préserve [1]) d'avoir de mauvaises idées de personnes de votre condition! Ma fille ne vous a certainement pas témoigné que j'eusse la moindre crainte?

ELISE. Non, madame; elle nous a demandé seulement si nous les avions emportés, par mégarde [2]), ou pour jouer dans le jardin.

Mme. DE GRAMMONT. Vous auriez pu le faire innocemment. Je ne vois qu'elle seule de coupable en toute cette affaire; c'est de ne vous avoir pas fait jouer avec les jetons que je lui ai donnés pour son usage.

GABRIEL. Nous n'aurions pas plus emporté des autres que de ceux-là.

LUCIEN. Oh mon Dieu! je n'aurois jamais osé remettre le pied dans la maison, si j'avois pris seulement une épingle chez vous.

---

1) *Bewahre mich der Himmel.* 2) *Aus Unachtsamkeit.*

SOPHIE (*en vidant ses poches*). Tenez, voici mes poches. Je n'en ai pas d'autres à mon fourreau *).

Mme. DE GRAMMONT. Eh non, mes enfans! je vous ai déja dit combien j'étois loin d'avoir ces idées. La perte de six jetons n'est pas considérable. Cependant je ne puis vous cacher qu'elle m'affecte sensiblement 3). Je voudrois pour dix fois ce qu'ils valent 4) qu'ils ne fussent pas égarés.

D'ORGEVILLE. Quand ils ne vaudroient qu'une bagatelle, ils ne devroient pas s'être perdus parmi nous. Mais on a des valets; et ces gens-là ne sont pas toujours fidèles. Ce n'est pas la première fois qu'on s'en est plaint au château.

JULIE. Et moi, je vous assure que cela n'est jamais arrivé dans notre maison.

AUGUSTE. Je répondrois, la main sur le feu 5), de tous nos domestiques.

Mme. DE GRAMMONT. J'ai mis en eux depuis long-temps la plus grande confiance; cependant, M. le chevalier, si vous aviez observé quelque chose, vous m'obligeriez de m'en avertir.

D'ORGEVILLE. Oh rien, rien . . . . . Mais quand nous sommes allés dans le jardin, n'ai-je pas vu la femme de chambre entrer ici?

Mme. DE GRAMMONT. Justine, M. le chevalier? Oh je suis tranquille sur son compte. Depuis six mois qu'elle est chez moi, tout passe entre ses mains; et si elle avoit eu des projets sur ma for-

---

*) *An meinem Oberkleid.*

3) *Daſs er mich empfindlich angreift.*

4) *Ich wollte mir es zehnmal mehr kosten lassen, als sie werth sind.*

5) *Mit der Hand auf dem Feuer (eine Redensart, die noch aus den Zeiten der Feuerprobe herrührt).*

tune [6]), elle auroit pu détourner des effets [7]) d'une bien plus grande importance.

D'ORGEVILLE. Votre vieux domestique n'y est-il pas entré aussi? Il n'a pas une figure très-heureuse, ce grison-là [8]). Je ne voudrois pas le rencontrer le soir sur mon chemin.

Mme. DE GRAMMONT. Fi donc, monsieur! qui peut vous avoir donné ces préventions contre l'honnête Robert? C'étoit l'homme affidé [9]) de mon beau-père; et il est plus ancien que moi dans la famille. S'il pouvoit devenir infidèle, ni vous ni moi nous n'aurions plus sur la terre personne à qui nous confier.

D'ORGEVILLE. Enfin, madame, quelqu'un peut s'être glissé dans le sallon après nous.

Mme. DE GRAMMONT. Oui, cela pourroit être; et je vais m'en éclaircir. Amusez-vous à jouer jusqu'à mon retour.

D'ORGEVILLE. Non, madame, après ce qui s'est passé je ne puis rester ici plus long-temps. M. Auguste, ne sauriez-vous pas ce qu'est devenu mon chapeau?

AUGUSTE. Robert l'a pris pour le nettoyer. Il vous le rapportera.

M. D'ORGEVILLE. Il me le faut sur le champ.

ELISE. Est-ce que tu ne veux pas attendre mon papa? Tu sais qu'il doit venir nous chercher dans sa voiture!

Mme. DE GRAMMONT. Je ne souffrirai point que vous vous en retourniez à pied. Il y a près d'une lieue d'ici au château. Attendez-moi, je vous prie, je ne tarderai guère à revenir.

---

6) *Absichten auf mein Vermögen.*

7) *Sachen entwenden.*

8) *Graukopf.*

9) *Der vertraute Diener.*

# SCÈNE IX.

AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ELISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

D'ORGEVILLE. Je suis fort surpris que votre maman ait osé se permettre des soupçons à notre égard. Des personnes comme nous voler des jetons!

JULIE. Elle n'a jamais eu cette pensée, monsieur. Elle a pu croire que nous les aurions mis, par distraction [1]), dans notre poche: et j'aurois été capable aussi bien qu'un autre de cette étourderie. Mais voler! il n'y a pas un mot qui ressemble à cela dans tout ce qu'elle a dit.

D'ORGEVILLE. S'il n'y avoit eu ici que de petits bourgeois (*en regardant Gabriel, Lucien et Sophie*) elle auroit pu croire tout ce qu'elle auroit voulu; mais elle devoit bien savoir faire une différence.

GABRIEL. C'est de nous apparemment que vous entendez parler, monsieur; votre regard me le dit. Mais il faut que je vous dise à mon tour, qu'ici à la campagne, c'est la manière de penser et de vivre, et non la naissance, qui fait la véritable noblesse.

D'ORGEVILLE. Voyez donc comme ces campagnards s'anoblissent [2]), pour un petit coin de terre qu'ils labourent! Vous êtes bien heureux qu'il n'y ait pas d'autres enfans que vous dans notre voisinage et que nous soyons obligés, M. Auguste et moi, de vous recevoir dans notre compagnie, pour nous aider à nous divertir. A la ville vous n'auriez pas eu cet honneur, je vous en réponds, malgré votre manière de vivre et de penser.

---

1) *Zerstreuung.* 2) *Sich edel machen.*

Auguste. Parlez pour vous seul, M. D'Orgeville. A la ville comme ici, je me ferai toujours honneur de la société de mes chers amis.

Julie. Oui, certainement, monsieur le chevalier. Ils nous donnent plus de bons exemples dans un jour que nous n'en recevrions dans un an d'une douzaine de petits gentils-hommes comme vous.

Elise. Voilà, mon frère, ce que tu mérites! Pourquoi les attaquer?

D'Orgeville. Ne vas-tu pas aussi faire la philosophe toi? Tu penses certainement comme moi dans le fond du coeur quoique tu n'en dises rien. Est-ce que tu as oublié ce que maman nous répète tous les jours des enfans des bourgeois: Ne vous mêlez jamais avec les petites gens [3]); dans une basse condition on ne peut avoir que des sentimens bas?

Auguste. Est-ce que vous croiriez mes amis capables de prendre quelque chose dans une maison étrangère?

Gabriel. Dites, monsieur: nous avez-vous vus seulement approcher de la table?

Sophie. Au lieu que je vous ai vu moi, tenir des jetons dans votre main, et les regarder même de fort près. (*D'Orgeville s'élance vers elle* [4]) *et veut la frapper. Auguste et Gabriel se mettent devant lui, et le retiennent.*)

Auguste. Doucement, doucement! c'est à moi que vous aurez à faire.

Gabriel. Non, mon ami, je saurai bien défendre ma soeur. Qu'il ose seulement la menacer! Je lui déclare que je ne suis pas plus épouvanté de sa taille [5]) que de sa noblesse.

---

3) *Gebt euch nie mit gemeinen Leuten ab.*
4) *Springt auf sie los.*
5) *Dass ich eben so wenig vor seiner Grösse erschrecke.*

D'ORGEVILLE. Oh, je ne suis pas fait pour me battre avec de petits bourgeois!

JULIE. Et vous ne vous seriez pas compromis sans doute [6]) à battre une petite bourgeoise.

D'ORGEVILLE. Je ne laisse pas attaquer mon honneur.

ELISE. Cette petite fille auroit encore mieux fait de se taire.

JULIE. C'est une enfant; et l'on peut bien lui pardonner, sur-tout lorsqu'elle dit la vérité.

D'ORGEVILLE. La vérité? Qu'entendez-vous donc par-là?

GABRIEL. Que vous avez tenu des jetons dans vos mains et que vous les avez regardés. Rien de plus. A-t-elle dit autre chose? Et cela n'est-il pas vrai?

D'ORGEVILLE. Je ne m'abaisse pas *) à vous répondre.

GABRIEL. Rien de mieux à faire, lorsqu'on n'a que de mauvaises raisons à répliquer.

## SCÈNE X.

### Mme. DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ELISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

Mme. DE GRAMMONT. Qu'est-ce donc que ce vacarme [7]), messieurs? Est-ce qu'il y a des querelles dans ma maison?

D'ORGEVILLE. J'espère, madame, que vous me vengerez des insultes que je viens de recevoir de ces gens-là.

---

6) *Sie hätten sich vermuthlich nichts vergeben.*

*) *Ich lasse mich nicht so weit herab.*

7) *Was bedeutet denn der Lärm.*

Mme. DE GRAMMONT. Qui appelez-vous ces gens-là? Je ne suis pas accoutumée à entendre nommer ainsi ces messieurs, et moins encore à recevoir des plaintes sur leur compte.

AUGUSTE. C'est qu'ils n'ont pas été d'humeur de souffrir les grands airs [8]) avec lesquels on vouloit les traiter.

JULIE. Oui, monsieur le chevalier est mécontent, de ce que nous ne lui avons pas donné une société de jeunes princes.

GABRIEL. Il s'imagine qu'on doit nous soupçonner d'avoir pris les jetons, plutôt qu'une personne de sa naissance.

LUCIEN. Comme si nous n'avions pas notre honneur à garder comme lui!

SOPHIE. Et ne vouloit-il pas aussi me battre? Heureusement que mon frère a su lui rabattre son caquet [9]).

Mme. DE GRAMMONT. Mais cela n'est pas croyable.

ELISE. C'est que mon frère est un peu vif.

Mme. DE GRAMMONT. La vivacité sièd très-bien à son âge. Mais, il ne faut pas être dédaigneux, turbulent et inconsidéré.

## SCÈNE XI.

MME. DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ELISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE, ROBERT.

ROBERT (*portant un coq dans une corbeille couverte d'une serviette*). Il n'y a rien à dire, madame, tous les gens de votre maison sont in-

---

8) *Uebermuth.*
9) *Hat ihm mein Bruder den Mund zu stopfen gewufst.*

nocens, aussi vrai que je m'appelle Robert, et que mon coq est un devin [1]) qui ne se trompe jamais.

SOPHIE (*en sautant de joie*). Oh! un coq! un coq!

ROBERT. Oui, ce n'est pas autre chose. Voyez-vous. (*Il soulève un peu la serviette, et laisse entrevoir un peu la crête* [2]) *et le cou de l'animal.*) Vous voyez bien? C'est un coq, mais un coq qui n'a jamais eu son pareil. Il me dit des choses que personne au monde ne peut savoir. S'il y a un brin de paille de perdu [3]), je n'ai qu'à lui faire ma consultation [4]), et il devine tout de suite qui l'a dérobé, quand il seroit à dix lieues de là, et qu'on l'auroit mis sous trente serrures [5]).

JULIE. Tu pourras donc découvrir qui a pris les jetons?

ROBERT. Comment, si je le pourrai? Dernièrement au cabaret on m'avoit escamoté ma pipe [6]). Je courus tout de suite chercher mon coq et il m'apprit que c'étoit ce vilain postillon qui s'est cassé la jambe depuis ce temps-là.

SOPHIE. Vous savez donc faire parler votre coq?

ROBERT. Oui, vraiment, comme les coqs savent parler, *co, co, coquerico.* Avec cela nous nous entendons à merveille, comme si je discourois avec vous.

JULIE. Tu ne nous avois pas instruit de ton talent.

---

1) *Wahrsager.*

2) *Kamm.*

3) *Wenn ein Strohhälmchen verloren geht.*

4) *Darf ich ihm nur mein Anliegen vortragen.*

5) *Wenn man ihn mit dreissig Schlössern verschlossen hätte.*

6) *Meine Pfeife gemaust.*

ROBERT. C'est qu'ordinairement rien ne se vole dans cette maison.

JULIE. Maman, je vous prie, laissez-lui faire son tour 7).

Mme. DE GRAMMONT. Je le veux bien. Cela vous donnera du moins un quart d'heure d'amusement. Allons, Robert, tu peux commencer.

ROBERT. Oh! madame, on ne va pas si vîte. Il me faut d'abord une chambre où il n'y ait pas un rayon de jour.

Mme. DE GRAMMONT. Rien de plus facile. Il n'y a qu'à fermer les volets 8).

JULIE. Maman, je cours les pousser en dehors.

Mme. DE GRAMMONT. Tu ne saurois attendre. Robert se chargera de ce soin.

ROBERT. Oui, madame, j'y vais. *(Il sort.)*

# SCÈNE XII.

MME. DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ELISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

*(Aussitôt que Robert est sorti, tous les enfans s'attroupent autour de la corbeille, soulèvent la serviette, et regardent dessous. D'Orgeville seul se tient éloigné. Sa contenance 9) annonce du trouble et de l'embarras.)*

AUGUSTE. Ce coq annonce certainement quelque chose de surnaturel. Ses yeux sont étincelans comme deux étoiles.

JULIE. Et sa crête, comme elle est rouge! comme elle se dresse et s'agite sur sa tête 10)!

---

7) *Sein Kunststück.*
8) *Fensterladen.*
9) *Sein Benehmen.*
10) *Wie er auf seinem Kopf sich aufrichtet und bewegt.*

SOPHIE. Vous imaginez donc qu'il sait faire tout ce que dit Robert?

LUCIEN. Notre papa nous a instruits de ce qu'il falloit croire de tous ces contes de bergers [11]).

GABRIEL. Robert est un vieux chasseur; et je suis sûr qu'il s'entend mieux à faire taire les oiseaux avec son fusil, qu'à faire parler les coqs avec sa baguette [12]).

ELISE. Que sait-on? J'ai entendu raconter à ma bonne [13]) des choses si extraordinaires!

D'ORGEVILLE. Comment peux-tu écouter de pareilles sottises, ma soeur? Si j'avois mon chapeau....

Mme. DE GRAMMONT. Tant mieux, chevalier, que vous en ayez cette idée. Je voudrois qu'on parvint à détromper Robert de ses imaginations [14]). Un coq deviner des voleurs! Quelle simplicité!

D'ORGEVILLE (*avec affectation*). Nous allons bien rire, je crois à ses dépens [15]). (*Les valets se ferment tout à coup.*) (*Avec inquiétude.*) Mais pourquoi donc cette obscurité? Je n'aime pas à être dans les ténèbres, moi.

JULIE. Maman, si le coq ne voit personne, comment pourra-t-il reconnoitre le voleur?

Mme. DE GRAMMONT. Je n'y comprends rien.

---

11) *Hirtenmährchen.*

12) *Mit seiner Wünschelruthe, seinem Zauberstabe.*

13) *Von meiner Kinderfrau.*

14) *Daſs man R. von seinen närrischen Gedanken abbringen könnte.*

15) *Auf seine Kosten.*

SOPHIE. Je voudrois bien avoir le secret de le faire chanter. Allons, mon petit coq, vois combien il fait noir! Régale-nous de ton *coquerico* de minuit [16].... Il ne dit mot.

JULIE. Apparemment qu'il n'obéit qu'à la voix de son maître. (*Robert rentre dans le salon.*)

## SCÈNE XIII.

MME. DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ÉLISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE, ROBERT.

Mme. DE GRAMMONT. Te voilà content, Robert? Il n'y a plus de jour.

ROBERT. Oui, madame. C'est bien comme cela. Maintenant ceux qui n'ont rien à se reprocher, peuvent demeurer ici. Mais s'il y a quelqu'un de coupable, je lui conseille de s'en aller. Quoi! tout le monde reste?

D'ORGEVILLE. Voyez la belle finesse! Crois-tu qu'on en soit la dupe [1]?

ROBERT. Je vois donc qu'il faut employer ma grande magie. (*Il fait siffler sa baguette en la faisant tournoyer rapidement dans l'air* [2]. *Puis on l'entend tracer à terre des cercles redoublés autour de la corbeille, en prononçant à haute voix des mots barbares.*) Voilà qui se dispose à merveille [3].

Orça mon coq, prends bien garde aux fripons
Qui nous ont volé nos jetons.

---

16) *Erfreue uns mit deinem Mitternachts-Kikeriki.*

1) *Daſs man sich dadurch hintergehen lasse.*

2) *Sie schnell in der Luft im Kreis herum schwingt.*

3) *Es läſst sich herrlich an.*

Allons mes petits messieurs et mes petites demoiselles, approchez-vous! Que chacun à son tour vienne passer la main droite sous la serviette, et caresser mon coq sur le dos [4]). Vous entendrez le beau ramage [5]) qu'il fera quand il sera touché par le criminel.

Orça mon coq, prends bien garde aux fripons
Qui nous ont volé nos jetons.

Eh bien! est-ce qu'aucun de vous n'ose commencer?

Mme. de Grammont. Comment donc? On pourroit croire que vous êtes tous coupables?

Sophie. Je suis la plus petite; mais je vais donner l'exemple moi. (*Elle lève d'une main la serviette, et passe l'autre deux ou trois fois sur le dos du coq.*) Voyez-vous? il ne chante pas. Ce n'est donc pas moi qui ai volé.

Robert. Fort bien. Passez maintenant de ce côté, votre main par derrière. Y est-elle?

Sophie. Touchez [6]).

Robert. Bon. À vous, M. Auguste!

Auguste. Ah, je ne crains pas plus que Sophie. Voilà qui est fait. Voyez s'il a chanté? Tiendrai-je aussi la main derrière?

Robert. Eh sûrement! c'est pour tous. Passez donc là. Allons un autre!

Julie. J'y vais. — S'il avoit chanté pour moi, il auroit été un grand menteur.

---

4) *Und streichle meinen Hahn auf dem Rücken.*
5) *Geschrei.*
6) *Fühle nur her.*

ROBERT. Rangez-vous auprès de votre frère. Qui vient maintenant?

ELISE. C'est à mon tour. — Muet comme un poisson! Ce n'est pourtant pas faute de le toucher 7). J'ai passé ma main quatre fois.

ROBERT. Toutes les mains sont-elles au moins derrière le dos?

SOPHIE, AUGUSTE, JULIE, ELISE. Oui, oui, oui, oui.

GABRIEL *et* LUCIEN. Après vous, monsieur le chevalier.

D'ORGEVILLE. Bon, je donne bien dans ces bêtises 8) moi.

Mme. DE GRAMMONT. Est-ce que vous voulez faire manquer notre jeu? Un peu de complaisance, je vous prie.

D'ORGEVILLE. Oh! s'il ne tient qu'à cela, de tout mon coeur. — Je ne vois pas qu'il ait chanté pour moi plus que pour les autres.

SOPHIE. O mon Dieu, il n'y a plus que mes frères. Est-ce que ce seroit l'un des deux? ... Oh non, je ne le crois pas!

(*Gabriel et Lucien font la même cérémonie, sans que le coq pousse un seul cri. Alors tous les enfans partent d'un grand éclat de rire* 9) *en s'écriant:*)

Et le voleur? le voleur? Il n'y en a donc pas?

Mme. DE GRAMMONT. Robert, vous devriez renvoyer votre coq au sabat 10). Il n'est pas

---

7) *Weil ich ihn nicht berührt habe.*

8) *Ich gebe mich wohl mit solchen Dummheiten ab.*

9) *Brechen in ein grosses Gelächter aus.*

10) *In die Hexenversammlung zurück senden.*

encore assez grand sorcier [11]). Cependant mes jetons ne se retrouvent point.

Robert. Voilà qui me confond! Mais patience! Ne bougez pas [12]). Toujours la main derrière le dos! (*Les enfans veulent se déranger* [13]).) Restez donc là, vous dis-je! C'est comme du vif-argent [14]); cela ne sauroit tenir en place. (*A Mme. de Grammont.*) Madame, il faut qu'il manque quelque chose à mes cercles. Je vais chercher une lumière pour voir. Ayez soin, je vous prie, que personne ne se déplace jusqu'à mon retour. (*Il sort.*)

## SCÈNE XIV.

Mme. DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ÉLISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

D'Orgeville. Je savois bien, moi, ce qui arriveroit de tout cela. Pures bêtises!

Sophie. C'est un coq-à-l'âne son coq [1]).

Elise. Je suis bien aise de le voir attrapé [2]).

Julie. Qu'est-ce qu'il veut donc faire encore avec sa lumière?

Mme. de Grammont. Nous le saurons.

---

11) *Hexenmeister.*

12) *Gehen Sie nicht von der Stelle.*

13) *Aus einander gehen.*

14) *Wie Quecksilber.*

1) *Sein Hahn ist ein Tölpel.* (Un coq-à-l'âne *ist sonst eine unzusammenhangende alberne Rede.*)

2) *Zu sehen, daſs er angeführt ist.*

SOPHIE. Je voudrois voir le coq à présent. Il doit avoir l'air bien honteux je crois.

## SCÈNE XV.

### LES PRÉCÉDENS, ROBERT.

(*Robert revient avec un flambeau* 3). *Il marche vers l'endroit où tous les enfans sont rangés. Il s'arrête à Sophie qui se trouve la première.*)

Allons, donnez-moi votre petite main! (*Elle lui tend la main gauche.*) Non, pas celle là; celle qui est derrière le dos. Bon.

SOPHIE (*en regardant sa main, et poussant un grand cri*). O mon Dieu, quelle vilaine main j'ai là! noire comme du charbon! Est-ce qu'elle restera noire toujours?

ROBERT. N'ayez pas peur, j'en parlerai à mon coq: il vous la rendra blanche comme la neige.

(*Les autres enfans n'ont pas la patience d'attendre que Robert vienne visiter leurs main. Ils regardent avec précipitation* 4); *et on les entend s'écrier presque tous à la fois:*)

AUGUSTE. Comme j'ai les doigts tout noircis!

JULIE. Et moi donc? Ce vilain Robert.

ELISE. Le coq mériteroit qu'on lui tordit le cou 5).

GABRIEL. Je n'ai pas mal accommodé 6) mes manchettes.

---

3) *Mit einem Licht.*
4) *Sehen eiligst nach.*
5) *Dass man ihm den Hals umdrehete.*
6) *Nicht übel . . . . zugerichtet.*

LUCIEN. C'est comme si j'avois trempé la main dans le pot au noir [7]...

D'ORGEVILLE (*élevant les mains d'un air triomphant*). Voyez-vous? il n'y a que moi qui les ai conservées propres.

ROBERT (*courant à lui et le saisissant par le collet* [8]).. C'est donc vous, monsieur le chevalier, qui avez les jetons. Rendez-les tout de suite, sinon, je vous fouille [9], et vous noircis de la tête aux pieds.

ELISE. Le noircir? O mon frère! que deviendrois-tu? Si tu les as, dépêche-toi de les rendre.

Mme. DE GRAMMONT. Songez-vous, Robert, à ce que vous dites?

ROBERT. Je suis sûr de mon fait. Les jetons ou un visage de nègre le plus foncé du Congo [10].

D'ORGEVILLE (*en pâlissant et avec une profonde consternation*). Se pourroit-il que sans y penser?.... (*il fouille dans ses poches.*) Il est vrai que je les ai tenus dans les mains. (*Il fait comme s'il les trouvoit tout-à-coup dans un coin de sa veste.*) Eh mon Dieu, les voilà! qui auroit imaginé?.... (*Tous les enfans paroissent frappés de surprise* [11]) *et d'Orgeville de confusion.*)

Mme. DE GRAMMONT. Robert! (*il s'approche d'elle*) (*haut:*) Emportez votre coq et votre lumière, et allez nous ouvrir les volets. (*bas:*) Gardez-vous d'apprendre aux domestiques com-

---

7) *In einen Topf voll Schwärze.*

8) *Ihn am Kragen packend.*

9) Fouiller, *aussuchen.*

10) *Das schwärzeste Kongo-Negergesicht.*

11) *Scheinen voll Erstaunen.*

ment vous avez retrouvé les jetons. Dites qu'ils étoient au fond d'un tiroir.[12]).

ROBERT. Il suffit, madame. (*Il sort.*)

## SCÈNE XVI.

MME. DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ELISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

Mme. DE GRAMMONT (*aux enfans*). Mes amis passez dans ce cabinet, vous y trouverez de l'eau pour laver vos mains. Prenez bien garde à salir vos habits [13]).

SOPHIE. Oui, pourvu que ce noir s'en aille. Si j'allois rester barbouillée [14]).

Mme. DE GRAMMONT. Ce n'est qu'une détrempe de suie [15]); une goutte d'eau l'emportera. Vous, monsieur le chevalier, comme vos mains sont propres, vous pouvez rester ici. (*Les enfans passent dans le cabinet.*)

## SCÈNE XVII.

MME. DE GRAMMONT, D'ORGEVILLE.

Mme. DE GRAMMONT. Eh bien! monsieur, se peut-il que vous soyez coupable d'une action aussi basse? Le voilà pourtant ce jeune gentilhomme qui étoit si dédaigneux *) tout-à-l'heure

12) *Zu hinterst in einer Schublade.*

13) *Nehmen Sie sich in acht, dafs Sie Ihre Kleider nicht beschmutzen.*

14) *Angeschwärzt bliebe.*

15) *Rufsschwärze.*

*) *Höhnisch, übermüthig.*

envers d'honnêtes enfans, de bourgeois, qui croyoit sa noblesse compromise dans leur société. Ce n'est qu'un vil filou *).

D'ORGEVILLE. Pardonnez-moi, madame, ... c'est que je jouois avec les jetons; ... et sans y penser... Je ne puis vous dire, comment ils se trouvent sur moi.

Mme. DE GRAMMONT. Indigne excuse qui aggrave **) encore votre faute! Comment peut-on, à votre âge, montrer tant d'assurance et de front 1)!

D'ORGEVILLE. Certainement, madame, je n'avois pas de mauvais desseins .... C'est que j'étois si honteux qu'on pût me prendre pour un voleur.

Mme. DE GRAMMONT. Mais, après les ménagemens et la délicatesse que j'avois dit à ma fille d'employer en les demandant, vous n'auriez pas eu à rougir de vous fouiller et de les rendre. Cela n'auroit passé que pour une pure inadvertance 2), une simple étourderie.

D'ORGEVILLE. Je n'y pensois pas.

Mme. DE GRAMMONT. Et à quoi pensiez-vous lorsque vous avez voulu faire tomber mes soupçons sur de braves domestiques, et sur les amis de mes enfans? A quoi pensiez-vous lorsque vous avez fait semblant de passer la main dans la corbeille et de caresser le coq?

D'ORGEVILLE. Mais je l'ai caressé!

Mme. DE GRAMMONT. Allez, petit scélérat †);

---

*) *Ein unwürdiger Gauner.*

**) Aggraver, *erschweren.*

1) *Dreistigkeit und Frechheit.*

2) *Würde für eine bloſse Unachtsamkeit gehalten worden seyn.*

†) *Bösewicht.*

non je ne trouve pas ce mot trop fort pour vous. Heureusement que vous n'avez pas acquis assez d'expérience, pour savoir cacher vos crimes. Vous avez touché le coq, dites-vous? Et ne voyez-vous pas que vous vous seriez noirci les mains, puisqu'il avoit sur le dos une détrempe de suie? Les autres n'ont pas eu peur de le caresser, parce que leur conscience ne leur reprochoit rien; mais vous, la crainte où vous étiez que l'artifice [3]) de Robert ne fût réellement un sortilége, vous a retenu. Vous avez cru ne pas vous trahir par ce qui vous a précisément décélé [4]). Vous méritez que je raconte cette belle aventure à monsieur votre père, lorsqu'il viendra nous chercher ce soir.

D'ORGEVILLE (*se jetant à ses genoux*). Oh non, madame, je vous en supplie. Il me battroit, il m'étoufferoit sous ses pieds.

Mme. DE GRAMMONT. Ce seroit peut-être mieux que d'élever un monstre qui le déshonorera un jour par des infamies. Car de quoi ne seriez-vous point capable dans un âge plus avancé, puisque dès l'enfance vous êtes déja familier avec le crime?

D'ORGEVILLE. Ah, madame, pardonnez-moi par pitié! Jamais, jamais....

Mme. DE GRAMMONT. Combien de fois n'avez-vous pas fait ces promesses? Ce n'est pas ici votre coup d'essai [5]). Toutes les circonstances me l'annoncent. Un enchaînement de mensonges si impudens! [6])

---

3) *Kunstgriff.*

4) *Was Sie gerade entdeckt hat.*

5) *Ihr erster Versuch (Probestück).*

6) *Eine Verkettung so unverschämter Lügen.*

D'ORGEVILLE. Eh bien, si vous apprenez que de ma vie je touche à quelque chose que ce soit au monde....

Mme. DE GRAMMONT. Avant tout, dites-moi, que vouliez-vous faire de ces jetons? Vous ne pouviez espérer de vous en servir sans qu'on les reconnût. C'étoit donc pour les vendre?

D'ORGEVILLE. Oh! ne le croyez pas; c'est qu'ils me faisoient plaisir à la vue. Je me figurois que c'étoit comme d'autres jouets; et je les ai mis dans ma poche seulement pour les avoir à moi.

Mme. DE GRAMMONT. Comment pouvez-vous avoir envie de ce qui appartient aux autres? De quel droit sur-tout osez-vous le prendre, et vous l'approprier? 7) Avouez-le-moi, monsieur, est-ce la première fois?

D'ORGEVILLE (*en se cachant le visage*). Hélas! non, madame; j'en ai pris aussi de temps en temps à la maison: et comme on n'a jamais su que c'étoit moi, je pensois encore aujourd'hui....

Mme. DE GRAMMONT. Voilà une très-mauvaise pensée! Quand il n'y auroit personne sur la terre qui pût s'en apercevoir, ne savez-vous pas que Dieu voit tout, et qu'il ne laisse rien impuni? Peut-être que cet événement est pour votre bien; et vous vous corrigerez beaucoup mieux, lorsque vous aurez été châtié comme vous le méritez.

D'ORGEVILLE. Ah! que ce soit par vous, par tout le monde, mais non par mon papa! Qu'il n'en sache rien, je vous en conjure! Dites-le, si vous voulez, à maman, ou à mon précepteur.

---

7) *Zueignen.*

Mme. DE GRAMMONT. Oui, je sens combien cette nouvelle affligeroit mortellement monsieur votre père: et par égard pour lui, non pour vous, je veux bien la lui cacher; mais à condition que vous viendrez ici avec votre précepteur, et que vous me ferez en sa présence une promesse sacrée de vous corriger. Je le prierai de veiller sur votre conduite [8]); et s'il vous arrivoit jamais de manquer à votre parole, je ne me contenterois pas d'en instruire votre famille, je le publierois [9]) devant toute la terre.

D'ORGEVILLE. Oui, j'y consens, j'y consens!

Mme. DE GRAMMONT. Je vous aurois défendu le seuil de ma porte [10]) si je n'avois à coeur de vous voir changer. J'en veux juger par moi-même [11]). Vous pouvez continuer de venir ici.

D'ORGEVILLE. Eh! comment oserai-je paroître devant vos domestiques?

Mme. DE GRAMMONT. Tranquillisez-vous, monsieur, j'ai eu plus de soin de votre réputation que vous-même. J'ai défendu à Robert de leur en rien dire; et pour couvrir votre mensonge, vous m'avez forcée d'en imaginer un, qui pût vous justifier à leurs yeux.

D'ORGEVILLE. Ah, madame, que ne vous dois-je pas? Non, je n'oublierai de ma vie le service que vous m'avez rendu. Mais vos enfans et leurs amis?

Mme. DE GRAMMONT. Je les connois: ils sont assez généreux pour vous pardonner. Faites-les venir. (*D'Orgeville marche lentement vers le cabinet et les appelle.*)

---

8) *Ueber Ihre Aufführung zu wachen.*

9) *Ich würde es bekannt machen.*

10) *Meine Thürschwelle verboten haben.*

11) *Ich will das selbst beurtheilen.*

## SCÈNE XVIII.

**Mme. DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ÉLISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.**

Elise. Allez, monsieur, c'est indigne. Vous n'êtes plus mon frère. Je ne veux plus vous voir.

Mme. de Grammont. Non, mademoiselle, le chevalier n'est pas si coupable qu'il peut le paroître. Il vient de m'avouer sa conduite, et je suis assez contente de ses excuses. Mais ce que je ne puis lui pardonner (*en s'adressant aux petits Duluc*) c'est d'avoir voulu vous rendre suspects dans mon esprit.

Gabriel. Oh! madame, nous ne lui en voulons plus de mal à présent [1]). Nous savons qu'il faut pardonner, même à ceux qui nous offensent [2]), sur-tout lorsqu'ils sont malheureux.

Mme. de Grammont. Vous voyez, chevalier, combien la noblesse des sentimens l'emporte sur celle de la naissance [3]). Vous voilà réduit à la merci de ceux [4]) que vous avez accablé d'outrages [5]) et avec toute la fierté de votre nom, vous êtes l'objet de leur pitié.

D'Orgeville. Oh, quelle honte pour moi! Suis-je assez humilié? [6])

Gabriel. Nous ne vous le ferons jamais sentir. Tout ceci restera secret entre nous. N'est-ce pas Lucien?

---

1) *Wir sind jetzt nicht mehr böse auf ihn.*
2) *Die uns beleidigen.*
3) *Wie sehr edle Gesinnungen den Vorzug vor edler Geburt haben.*
4) *Nun stehen Sie in der Gewalt derjenigen.*
5) *Die Sie mit Beleidigungen überschüttet haben.*
6) *Genug gedemüthiget.*

LUCIEN. Il peut compter sur mon silence.

GABRIEL. Et toi Sophie?

SOPHIE. Je ne veux pas le faire battre. Je sens combien cela fait mal. (*D'Orgeville se jette à leur cou et les embrasse.*)

D'ORGEVILLE. Je n'ose vous demander à être encore reçu dans votre société.

GABRIEL. Ce sera beaucoup d'honneur pour nous, si elle vous est agréable.

AUGUSTE *et* JULIE. Nous vous verrons avec le même plaisir, tant que vous serez bien avec nos amis.

ELISE. Vous êtes trop bons: il ne le mérite pas. Il faut que mon papa soit instruit de tout ce qu'il a fait.

Mme. DE GRAMMONT. Vous perdriez beaucoup dans mon estime, mademoiselle, si vous n'étiez pas touchée du repentir de votre frère, quand des étrangers en oublient les offenses. Ne cherchez point à profiter de l'avantage que sa faute vous donne, pour le perdre dans l'esprit de ses parens 7); mais à l'empêcher par de sages conseils, de se rendre indigne de leur tendresse. J'ose répondre que vous n'aurez jamais à rougir de lui.

D'ORGEVILLE. Je serois bien indigne de tant de bontés, si cette leçon ne me servoit pas pour la vie.

SOPHIE. Prenez-y garde au moins, ou gare le coq de Robert 8)!

---

7) *Ihn bei seinen Aeltern herab zu setzen!*

8) *Hüten Sie sich vor Roberts Hahn.*

(*Fin du Sortilége naturel.*)

# L'ÉCOLE
# DES MARATRES,
## DRAME EN UN ACTE.

## PERSONNAGES.

M. DE FLEURY.

Mme. DE FLEURY.

FABIEN, } enfans de M. de Fleury.
PRISCILLE,
AGATHE,

CASIMIR, } enfans de madame de Fleury.
PROSPER,

DUMONT, domestique.

*La scène se passe dans le jardin de M. de Fleury.*

# L'ÉCOLE DES MARATRES 1),

## DRAME EN UN ACTE.

## SCÈNE I.

FABIEN.

Le voilà donc ce jardin où je n'étois pas entré il y a plus de six mois! Que je sens de plaisir à le revoir encore! Voici le petit pavillon 2) où j'allois si souvent déjeûner avec ma chère maman! Ah si elle vivoit aujourd'hui, quelle joie pour nous deux! Elle me prendroit dans ses bras, elle me caresseroit! Et moi, que j'aurois de choses à lui dire! Mais hélas! (*il se met à pleurer*) je l'ai perdue. Je ne puis l'aimer que hors de ce monde. Ma chère maman, ne saurois-tu au moins m'entendre, si tu ne dois plus revenir auprès de ton Fabien? Regarde. A ta place dans la maison, demeure à présent une marâtre! Cela doit faire une bien méchante femme! Pauvre enfant que vais-je devenir! Je n'oserai jamais lever les yeux sur elle. Encore si j'avois pu rester

1) *Die Stiefmütterschule.* 2) *Gartenhaus.*

toujours auprès de mon grand-papa! Mais non, l'on veut que je revienne ici, quand maman n'y est plus. Ah! je ne saurois y rester; je ne veux que voir mon papa et mes soeurs, les embrasser; et puis je m'en irai, oui je m'en irai, je m'en irai!

## SCÈNE II.

### FABIEN, DUMONT.

DUMONT. Est-ce vous, M. Fabien? Vous voilà donc de retour? Comment cela va-t-il?

FABIEN. Pas mal, mon cher Dumont. Et toi, comment te portes-tu?

DUMONT. Fort bien, vraiment! Aucun médecin n'a eu de mes pièces [3]). Toutes mes tisannes [4]) m'ont été fournies par le marchand de vin. Mais qu'est-ce donc, M. Fabien? Vous avez déja les yeux rouges. Je crois que vous avez pleuré?

FABIEN (*en s'essuyant les yeux*). Moi pleurer!

DUMONT. Oh! oui. Vous avez beau dire [5]). Voilà encore des larmes qui reviennent. Qu'avez-vous? Est-ce qu'il vous est arrivé quelque malheur?

FABIEN. Non, mon ami, aucun depuis que je m'en suis allé.

DUMONT. Ah, je comprends. Vous êtes fâché d'avoir quitté votre grand papa.

FABIEN. Je n'en serois point fâché, si j'avois retrouvé ma chère maman.

---

3) *Hat Geld von mir gelös't.*

4) *Gesundheitstränke.*

5) *Sie mögen sagen, was Sie wollen.*

Dumont. Malheureusement vous ne la reverrez plus. Mais pourquoi pleurer, vous en avez déja une autre?

Fabien. Une marâtre, veux-tu dire? Ah Dumont, si je pouvois m'empêcher de la voir! Mais, dis-moi, comment font mes pauvres soeurs?

Dumont. Comment elles font? Oh dame [6])! on les tient en respect. A six heures du matin il faut qu'elles soient levées. Certes, je ne leur conseillerois pas de rester au lit. Elles paieroient cher leur sommeil.

Fabien. Et qu'ont-elles à faire de si bonne heure?

Dumont. Leur marâtre sait y pourvoir [7]). Il n'y a pas à répliquer: chacun a son emploi [8]) dans la maison. Madame de Fleury nous mène tous comme des esclaves. Moi qui n'avois qu'à veiller sur le ménage [9]), ne faut-il pas que je sois gouverné comme les autres [10])? Aussi combien je la hais! Je suis descendu à sept heures dans le jardin. Elle y étoit avant moi; et vos soeurs travailloient de toutes leurs forces à ses côtés.

Fabien. Et à quoi donc?

Dumont. A des ouvrages de couture [11]) pour la nouvelle famille.

Fabien. On me l'avoit bien dit que les marâtres tourmentoient les enfans de leurs maris, pour ménager leurs propres enfans. On voudra aussi me faire travailler pour eux, j'imagine. Mais

---

6) *O potztausend!*

7) *Weifs schon dafür zu sorgen.*

8) *Sein Amt, sein Geschäft.*

9) *Der blofs die Aufsicht über das Hauswesen hatte.*

10) *Mich hudeln lassen, wie die Andern.*

11) *An Nähereien.*

qu'est devenu mon jardin? Où sont mes tulipes et mes oeillets [12])? Je ne vois plus rien.

Dumont. Oh tout cela a été emporté!

Fabien. Et par qui?

Dumont. Vraiment, par vos beaux-frères [13])! Ils passent ici leur vie. Ils ont tout fourragé [14]).

Fabien. O mon Dieu! Je n'ai donc plus mes jolies fleurs. Les méchans petits garçons me les ont volées. Il ne leur reste plus qu'à me chasser moi-même de mon jardin.

Dumont. Tenez, les voici qui viennent!

## SCÈNE III.

### CASIMIR, PROSPER, FABIEN, DUMONT.

Casimir (*bas à Prosper*). Prosper, quel est cet enfant qui parle avec Dumont? Ah! si c'étoit Fabien!

Prosper (*bas à Dumont*). Est-ce lui?

Dumont (*sèchement*). Oui, messieurs.

Casimir. O mon frère! sois le bien-venu; nous avons bien desiré ton arrivée. (*Il court à lui les bras ouverts.*)

Fabien (*en se détournant*). Est-ce que nous nous connoissons depuis si long-temps, pour que vous veniez m'embrasser?

Casimir. Nous ne nous connoissons pas encore, mais nous sommes frères.

Fabien. Beaux-frères, monsieur, s'il vous plaît.

---

12) *Meine Tulpen und Nelken.*
13) *Stiefbrüder.*
14) *Weggerafft.*

Casimir. Eh, Fabien, laisse-là ce vilain mot de beaux! Ton papa aime notre maman; notre maman aime ton papa: est-ce que nous ne nous aimerions pas aussi les uns les autres? Ils sont mari et femme, pourquoi ne serions-nous pas frères?

Fabien. Si nous sommes frères, avez-vous plus de droit [1]) que moi dans ce jardin?

Prosper (*à part*). Oh! comme il est querelleur [2])!

Casimir. Ton papa nous a permis d'y travailler.

Fabien. J'y étois avant vous, et certainement vous ne m'en chasserez pas.

Prosper. Allons-nous-en, Casimir, qu'il reste-là tout seul avec sa mauvaise humeur!

Casimir. Non, Prosper, il ne faut pas le quitter sans être bons amis.

Prosper. Veux-tu que ce méchant nous dise encore des choses désagréables?

Fabien. Moi, je serois un méchant, dites-vous?

Prosper. Oui, vous l'êtes. Et non seulement un méchant, mais un envieux, un jaloux [3]), un...

Fabien (*s'avançant vers lui*). Vous osez m'insulter, et dans mon jardin encore?

Prosper. C'est vous qui avez commencé. Mais je ne vous crains pas: entendez-vous?

Casimir (*arrêtant Prosper*). Y penses-tu,

---

1) *Mehr Recht.*
2) *Wie zänkisch er ist.*
3) *Ein neidischer, ein eifersüchtiger Mensch.*

Prosper? Te battre contre ton frère? Viens, viens, n'allons pas causer de chagrin à notre nouveau papa, sur-tout le jour de l'arrivée de son fils! (*Il l'entraîne avec lui.*)

PROSPER. Eh bien, je cours le dire à maman.

## SCÈNE IV.

### FABIEN, DUMONT.

FABIEN. Hélas! voilà déja mes peines qui commencent! Ils vont porter des plaintes à leur mère. Ils lui diront que je viens de les insulter. Leur mère saura bien tourner l'esprit de mon papa 4) et tout retombera sur moi seul. Ah! pauvre petit malheureux que je suis! N'est-il pas vrai Dumont, je suis bien à plaindre?

DUMONT. Il n'est que trop vrai; mais n'ayez pas peur; je vous soutiendrai 5) toujours. Nous serons bien en force *) contre ces petits étrangers.

FABIEN. Oui, mais mon papa!

DUMONT. Laissez-moi faire, nous l'aurons bientôt mis dans notre parti. Je sais mille petites fredaines 6) de ces messieurs: je les lui conterai. Je lui dirai qu'ils ont gâté votre jardin, qu'ils vous ont dit des injures. J'arrangerai cela de manière qu'ils n'auront pas beau jeu 7).

FABIEN. Tu me resteras donc toujours attaché, mon cher ami?

---

4) *Sie wird schon das Herz meines Vaters umzukehren wissen.*

5) Soutenir, *unterstützen.*

*) *Stark genug.*

6) *Lockere Streiche.*

7) *Daſs sie ein böses Spiel haben werden.*

DUMONT. Aussi vrai que je m'appelle Dumont!

FABIEN. Ah, je te remercie! Je trouve encore quelqu'un pour me soutenir, quand je n'ai plus maman! Mais as-tu vu comme ils étoient bien habillés? Ils ont des vestes superbes. Sais-tu d'où elles leur viennent?

DUMONT. C'est leur mère qui les a brodées.

FABIEN. Oui, elle sera toujours occupée de ses favoris: ils seront vêtus comme des princes. Mais qui est-ce qui brodera une veste pour moi?

DUMONT. Si vous voulez en avoir, je crains bien que vous ne soyez obligé de la broder vous-même.

FABIEN. N'es-til pas vrai que leurs habits sont aussi tout neufs?

DUMONT. Certainement! Votre père les a fait habiller de la tête aux pieds le jour de son mariage.

FABIEN. Oh! il ne m'a pas fait habiller, moi! On m'a laissé à la campagne, pour me laisser courir avec ce misérable surtout 8). Cela est trop fort 9); je ne peux plus y tenir 10). Je n'ai plus de maman et mon papa m'oublie. Ah! Dumont, il ne me reste que toi!

DUMONT. Tranquillisez-vous. Les choses tourneront peut-être mieux que vous ne pensez. Mais il faut aller trouver votre marâtre. Suivez-moi. Songez à vous présenter à elle de bonne grâce, et à lui baiser la main.

FABIEN. Je ne pourrai jamais le faire.

---

8) *Um mich in diesem elenden Ueberrock herum laufen zu lassen.*

9) *Das ist zu arg.*

10) *Kann es nicht länger aushalten.*

Dumont. Il le faut absolument. Prenez toujours auprès d'elle une physionomie riante [11]), même quand votre coeur n'y seroit pas [12]). C'est ainsi que j'en use avec elle, bien que je la déteste. Croyez-vous, qu'elle me défend d'aller au cabaret [13]), moi qui avois pris l'habitude d'y passer la moitié de la journée, du vivant [14]) de madame votre mère? C'étoit une femme cela! Les choses ont bien changé; il faut changer avec elles. Patience! Lorsque nous serons seuls, je vous dirai ce que vous aurez de plus à faire. Venez seulement.

Fabien. Voit-on à mes yeux que j'ai pleuré?

Dumont. Eh! vous pleurez encore!

Fabien. Je ne veux donc pas l'aller trouver à présent. Elle me demanderoit pourquoi je pleure. Qu'aurois-je à lui dire?

Dumont. Vous lui diriez qu'en entrant ici, vous avez pensé à votre maman, et que vous l'avez tant regrettée, que les larmes vous en sont venues aux yeux.

Fabien. Mais si elle commence par la querelle que j'ai eue avec ses enfans?

Dumont. Vous lui direz qu'ils l'ont engagée [15]); et vous m'appellerez en témoignage [16]). Mais la voici qui vient! Allez à sa rencontre [17])! (*Il s'éloigne.*)

---

11) *Freundliches Gesicht.*

12) *Wenn es Ihnen nicht vom Herzen ginge.*

13) *In das Wirthshaus zu gehen.*

14) *Zu Lebzeiten.*

15) *Dafs sie ihn veranlafst haben.*

16) *Rufen mich zum Zeugen auf.*

17) *Gehen Sie ihr entgegen.*

# SCÈNE V.

## Mme. DE FLEURY, FABIEN.

Mme. DE FLEURY (*avec empressement* [1])). Où est-il, où est-il? (*Elle l'aperçoit.*) Est-ce toi, mon cher Fabien? J'ai donc enfin réuni toute ma nouvelle famille. (*Il lui baise la main; elle le prend dans ses bras, le presse contre son coeur et l'embrasse avec tendresse.*) (*En le regardant avec amitié.*) L'heureuse physionomie! Que je me réjouis de pouvoir nommer mon fils un si aimable enfant!

FABIEN. Je voudrois bien aussi pouvoir me réjouir; mais hélas!

Mme. DE FLEURY. Qu'est-ce donc, mon petit ami? Tu me parois bien triste. (*Fabien se met à pleurer sans lui répondre.*) Tu te détournes [2]), tu pleures. D'où viennent ces larmes? Mon cher Fabien, n'as-tu pas de confiance en moi? Ne veux tu pas me dire ce qui tu as sur le coeur?

FABIEN. Ce n'est rien, rien du tout.

Mme. DE FLEURY. C'en est trop pour m'affliger. Dis-moi ton chagrin, que je te console. Si ton papa ou tes soeurs venoient en ce moment, et qu'ils te vissent dans la tristesse, ils pourroient croire qu'il t'est arrivé quelque accident fâcheux [3]). Ah, ils se sont promis bien de la joie de ton arrivée! Est-ce que tu serois fâché de les embrasser?

FABIEN. Que me dites-vous? je n'aurai plus d'autre plaisir. Mais pourrez-vous me faire embrasser aussi maman? C'est elle que je pleure.

---

1) *Begierig.*
2) *Du wendest dich ab.*
3) *Ein unangenehmer Zufall begegnet.*

Mme. DE FLEURY. Il y a six mois que tu l'as perdue et tu la pleures encore?

FABIEN. Ah! toujours, toute ma vie! (*Avec des sanglots.*) O maman, ma chère maman!

Mme. DE FLEURY. N'en parlons plus, mon cher ami, puisque c'est renouveler toutes tes douleurs.

FABIEN. Non, non, au contraire, parlons-en, je vous prie, pour me soulager. Voudriez-vous que sitôt après votre mort, vos enfans vous eussent déja oubliée?

Mme. DE FLEURY. Excellente petite créature! (*Elle l'embrasse.*) Tu l'aimois donc bien ta maman?

FABIEN. Je le sens mieux encore, depuis que je ne l'ai plus. Elle étoit si bonne et si douce.

Mme. DE FLEURY. Je voudrois pouvoir la rendre à tes regrets 4); ou plutôt je veux prendre sa place dans ton coeur. Je veux t'aimer comme elle, et te rendre les mêmes soins.

FABIEN. Mais ce ne sera jamais vous qui m'aurez fait naître 5), qui m'aurez nourri de votre lait, qui m'aurez élevé dans mon berceau 6). Elle étoit ma mère, et vous n'êtes que ma marâtre.

Mme. DE FLEURY. Pourquoi m'appelles-tu de ce nom? je ne t'ai pas appelé mon beau-fils.

FABIEN. Pardonnez-moi, je vous prie. Ce n'étoit pas pour vous fâcher. Vous me semblez aussi bien aimable et bien caressante; mais vous avez des enfans à vous, et vous les aimerez toujours plus que moi.

---

4) *Sie deinen Klagen wiedergeben (sie dir auf deine Klagen wiedergeben).*

5) *Die mich geboren hat.*

6) *In meiner Wiege erzogen.*



Mme. de Fleury. Tu ne t'apercevras jamais de la différence. Quelques jours encore pour nous mieux connoître, et tu verras, si tu ne te croiras pas toi-même mon propre fils.

Fabien. Oh! si cela pouvoit arriver sans oublier maman!

Mme. de Fleury. Je ne demande pas que tu l'oublies; au contraire, nous en parlerons tous les jours. Je veux que ta tendresse pour elle serve d'émulation 7) et d'exemple à mes enfans. Viens, viens, je brûle de te les présenter!

Fabien. Oh! je les ai vus. Ne vous ont-ils pas déja porté des plaintes contre moi?

Mme. de Fleury. Non, mon ami, aucune. Est-ce que vous auriez eu quelque différend 8)? J'en serois au désespoir. Tous mes plus vifs desirs sont de vous voir tendrement unis et attachés les uns aux autres, comme de véritables frères.

Fabien. Je ne demande pas mieux que d'aimer. Cela fait tant de plaisir! Mais où est mon papa? où sont mes soeurs? Faites-les-moi voir, que je les embrasse.

Mme. de Fleury. Ton papa ne tardera pas à revenir. Il est allé terminer quelques affaires 9) pour avoir tout le reste de la journée à te donner. Mais en attendant je peux te mener auprès de tes soeurs. Elles t'apprendront ce que tu dois penser sur mon compte.

Fabien. Je veux bien qu'elles me parlent de vous; mais qu'elles me parlent d'abord de notre pauvre maman! (*Ils sortent ensemble sans voir Prosper et Casimir qui s'avancent d'un autre côté.*)

---

7) *Zum Nacheifer.*

8) *Streit, Zwist.*

9) *Er ist ausgegangen, um einige Geschäfte zu beseitigen.*

# SCÈNE VI.

## CASIMIR, PROSPER.

PROSPER. Pourquoi m'empêcher d'aller me plaindre à maman? Moi l'ami de ce petit vaurien? Je ne le serai jamais. Aussitôt que son père sera de retour je veux lui dire combien il a été hargneux [10]) et querelleur, pour qu'il lui apprenne à se bien conduire envers nous.

CASIMIR. Mais crois-tu que notre papa ne sera pas chagrin [11]) de cette querelle? Et serois-tu content de toi si tu l'affligeois?

PROSPER. J'en aurois certainement du regret; cependant comment faire? Si ce petit homme n'est pas corrigé dès le premier jour, ce sera des disputes éternelles dans la maison. Il cherchera sans cesse à nous mortifier [12]). Moi, je ne suis pas endurant [13]). Je me fâcherai, je lui apprendrai ce qu'il doit savoir; et s'il s'avise [14]) de prendre un ton comme tout à l'heure....

CASIMIR. Que dis-tu, Prosper? J'espère que tu n'as pas envie de le battre?

PROSPER. Mais tu n'entends pas [15]) que je me laisse battre par lui, j'imagine?

CASIMIR. Non, certainement!

PROSPER. Quel parti faut-il donc que je prenne?

CASIMIR. Nous verrons dans le temps [16]). Pour aujourd'hui, il seroit cruel de troubler la joie de son père.

---

10) *Bissig, unverträglich.*

11) *Mifsmuthig.*

12) *Uns zu kränken.*

13) *Ich kann nicht viel vertragen.*

14) *Wenn er sich einfallen läfst.*

15) *Du willst doch nicht.*

16) *Zu seiner Zeit.*

PROSPER. Que ce soit aujourd'hui ou demain, cela revient au même *). Non, non, le plutôt sera le mieux!

CASIMIR. Mon frère, je t'en supplie, attends encore! Fabien n'est sûrement pas si méchant que tu le penses.

PROSPER. D'où le sais-tu? Je le connois peut-être aussi bien que toi.

CASIMIR. Son père et ses soeurs nous en ont toujours parlé comme d'un enfant très-doux et très-complaisant, qui n'avoit d'autre plaisir que de se faire aimer de tout le monde.

PROSPER. Vraiment oui, en me tournant le dos quand je veux l'embrasser.

CASIMIR. Il ne nous connoît pas encore. Il a pu se figurer que nous étions des *frérâtres* 17).

PROSPER. Comment pouvoit-il le croire? Nous ne lui avons laissé voir que des sentimens d'amitié.

CASIMIR. Il étoit peut-être dans un moment de chagrin.

PROSPER. Et sommes nous faits 18) pour souffrir de son humeur? 19)

CASIMIR. Il faut bien se pardonner quelque chose entre frères.

PROSPER. Il semble qu'il dédaigne 20) de nous regarder comme les siens.

CASIMIR. Non, je ne lui ai point trouvé cet air de hauteur que tu lui supposes 21).

---

*) *Das läuft auf Eins hinaus.*

17) *Unbrüder, böse Stiefbrüder.*

18) *Sind wir dazu da.*

19) *Von seiner übeln Laune zu leiden.*

20) *Dafs er uns nicht würdiget.*

21) *Das stolze Wesen, das du ihm schuld giebst.*

Prosper. Qu'il y prenne garde, je ne lui en passerai aucun [22]). Mais le voici qui vient avec ses soeurs! Je me retire. Je ne puis me souffrir auprès de lui.

Casimir. Attendons-les, mon frère, et prenons part à leur joie!

Prosper. Non, je pourrois la troubler. Je m'en vais. (*Il sort.*)

Casimir. Eh bien! je te suis. (*En sortant.*) Il faut que je tâche d'adoucir son esprit [23]).

## SCÈNE VII.

### FABIEN, PRISCILLE, AGATHE.

Priscille (*en serrant la main de Fabien*). Pourquoi t'affliger encore? Hélas, mon frère, toutes nos plaintes ne sauroient nous rendre notre maman!

Fabien. Mais au moins, promettez-moi, que nous penserons à elle toutes les fois que nous serons ensemble.

Priscille. Oui, Fabien, je croirai toujours la voir au milieu de nous comme pendant sa vie.

Fabien (*prenant la main de Priscille et d'Agathe, et les regardant avec tendresse*). Mes chères soeurs, cette pensée double le plaisir que je sens à vous retrouver.

Priscille. Aussi j'ai bien soupiré après toi, je t'assure.

Agathe. Et moi aussi, mon frère. Nous pourrons à présent jouer ensemble comme autre-

22) *Ich lasse ihm nichts hingehen.*

23) *Muſs suchen, ihn zu besänftigen.*

fois. Casimir et Prosper joueront aussi avec nous. Oh, ce sera un plaisir, un plaisir! (*Elle frappe des mains et saute de joie.*)

FABIEN. Vous pouvez bien laisser-là votre Prosper et votre Casimir.

PRISCILLE. Comment donc, Fabien, est-ce que cela te feroit de la peine?

FABIEN. Ils dérangeroient tous nos jeux [1]). Ils ne sont bons qu'à porter des plaintes contre nous à leur mère, et à nous prendre ce qui nous appartient.

PRISCILLE. Eux, mon frère? Comment peux-tu le penser?

AGATHE. Tiens, vois-tu Fabien? (*Elle lui montre un étui.*)

FABIEN. Et d'où te vient cela?

AGATHE. C'est Prosper qui me l'a acheté de son argent.

PRISCILLE. Regarde aussi ce porte-feuille. On l'avoit donné à Casimir: il m'en a fait cadeau.

FABIEN. Oui, je vois que vous êtes fort bien ensemble. Vous vous accorderez tous contre moi [2]).

PRISCILLE *et* AGATHE. Contre toi?

FABIEN. Certainement! Je sais qu'ils me haïssent. Ils m'ont déja fort mal reçu. Et ne m'ont-ils pas aussi enlevé toutes mes fleurs?

PRISCILLE. A qui en as-tu donc? [3]) Qui t'a enlevé tes fleurs?

FABIEN. Ces petits drôles [4]) avec qui vous êtes si bien d'accord.

---

1) *Sie würden alle unsere Spiele stören.*

2) *Alle wider mich vereinigen.*

3) *Auf wen bist du denn ungehalten?*

4) *Kleine Pürschchen.*

PRISCILLE. Je ne sais ce que tu veux dire. As-tu vu ton jardin?

FABIEN. Je ne l'ai que trop vu. Tiens, regarde toi-même! Où sont mes tulipes et mes oeillets?

PRISCILLE. Tu n'es donc pas allé près de la terrasse, là-bas sous les fenêtres de maman.

FABIEN. Est-ce qu'il y a là un jardin?

AGATHE. Sûrement, et bien joli.

PRISCILLE. Celui-ci étoit trop petit, Maman nous en a fait donner un qui est six fois plus grand.

FABIEN. Et qui ene st le maître? les deux enfans gâtés sans doute [5]).

PRISCILLE. Non, non, il est à tous ensemble. Chacun a son carreau [6]).

AGATHE. Moi, tout comme les autres.

FABIEN. Est-ce qu'il y en a un pour moi aussi?

PRISCILLE. Nais sans doute, tu es le plus heureux. Tu n'auras pas eu la peine de le défricher [7]), et tu le trouveras tout couvert de fleurs.

AGATHE. Tu verras. Il y en a de rouges, de blanches, de jaunes, de bleues, de toutes les espèces et de toutes nouvelles.

FABIEN. De qui me viennent-elles donc?

AGATHE. De tes frères. Il y a un mois qu'ils passent tout le temps de leurs recréations à les cultiver. Ils ont pris les plus jolies de leurs platebandes [8]) et les ont transplantées dans les tiennes, pour te causer une surprise agréable à ton retour.

---

5) *Die zwei verzogenen Kinder vermuthlich.*

6) *Jedes hat sein Stück (Viereck).*

7) *Es urbar zu machen.*

8) *Die schönsten von ihren Blumenbeeten (Rabatten).*

FABIEN. Comment! ils ont fait cela pour moi? Dumont m'a dit qu'ils avoient tout fourragé.

PRISCILLE. Oh, si tu en crois Dumont, tu es perdu! Il vouloit aussi nous brouiller 9) avec nos frères. Voyez cet ingrat! Leur maman ne le garde que parce que la nôtre l'avoit recommandé à mon papa, et il ne cherche qu'à leur faire de la peine.

AGATHE. Oui, parce qu'on veut qu'il travaille, et qu'on ne le laisse pas s'enivrer toute la journée au cabaret.

FABIEN. Ah, je commence à voir qu'il cherchoit à me tromper, en se disant si tendrement mon ami!

PRISCILLE. Il ne faut pourtant pas achever de le perdre 10).

FABIEN. Oh non! puisque maman avoit des bontés pour lui.

PRISCILLE. Tu verras bientôt comme il vouloit t'en faire accroire.

AGATHE. Viens seulement donner un coup d'oeil à ton jardin.

FABIEN. Oui, oui, je meurs d'impatience de le voir. (*Agathe et Priscille le prennent par la main et l'entraînent. Casimir et Prosper entrent d'un autre côté sans les voir sortir.*)

## SCÈNE VIII.

### CASIMIR, PROSPER.

(*Ils portent des assiettes, des gâteaux et des fruits qu'ils vont poser sous le berceau voisin.*)

CASIMIR. Où est-il donc?

---

9) *Uns veruneinigen.* 10) *Ihn vollends stürzen.*

PROSPER (*tournant la tête de tous côtés*). Tiens, ne le vois-tu pas avec ses soeurs, qui entre dans notre jardin?

CASIMIR. Ah! j'en suis bien aise. Comme il va être content, lorsqu'il verra combien nous sommes occupés de ses plaisirs!

PROSPER. Bon! je parie qu'il le trouvera encore mauvais. Il est d'une humeur si singulière! Les fleurs seront mal choisies, le buis sera mal taillé [1], la terre trop sèche ou trop humide; que sais-je moi?

CASIMIR. Oui; mais sais-tu que je commence à te croire aussi grognon [2] que lui? Je ne t'ai jamais vu tant d'aigreur [3].

PROSPER. C'est lui qui me la donne. Ses soeurs ont-elles jamais eu des plaintes à faire sur mon compte? Je ne demandois qu'à bien vivre avec lui-même. Tu sais avec quelle joie j'attendois son arrivée et comme j'ai couru à sa rencontre [4] pour le bien recevoir.

CASIMIR. Il est vrai; mais comme je te l'ai dit, mon frère, il peut avoir du chagrin. Il craint peut-être de n'être plus aussi aimé de son papa, ou que maman lui fasse moins d'amitiés qu'à nous. N'est-il pas alors de notre devoir de le ménager dans sa peine [5], de lui donner des consolations, et de le faire revenir dans nos bras par toutes sortes de complaisances?

PROSPER. Tu as raison. Je n'y avois pas encore si bien songé.

---

1) *Der Buchs ist nicht recht beschnitten.*

2) *Dass ich anfange, dich für eben so brummig zu halten.*

3) *Ich habe nie so viele Bitterkeit (w. Säure) an dir bemerkt.*

4) *Wie ich ihm entgegen geeilt bin.*

5) *Ihn bei seinen Leiden zu schonen.*

Casimir. S'il est aussi bon enfant qu'on le dit, penses-tu comme il sera touché de nos caresses, combien son père et ses soeurs nous en aimeront davantage, et quel plaisir notre maman elle-même en ressentira? C'est dequoi mettre la joie [6]) dans toute la maison.

Prosper. Ah! j'avois tort, je le sens. Qu'il revienne, et je lui ferai tant d'amitiés qu'il faudra bien qu'il oublie notre querelle.

Casimir. Crois-moi, courons le trouver au milieu de nos fleurs. Elles feront la paix entre nous.

Prosper. C'est bien dit. Allons! Donne moi la main.... Mais le voici qui revient!

Casimir. Vois-tu comme il a l'air content?

## SCÈNE IX.

### CASIMIR, PROSPER, FABIEN, PRISCILLE, AGATHE.

Fabien (*courant se jeter dans les bras de Prosper et de Casimir*). Ah! mes bons amis, mes frères, vous devez être bien fâchés contre moi.

Casimir. Nous? Pourquoi donc?

Prosper (*l'embrassant encore*). Va, mon cher Fabien, je ne le suis plus.

Fabien. Quel joli jardin vous m'avez arrangé! Vous me donnez vos plus belles fleurs sans que je vous aie encore fait aucun plaisir.

Casimir. Tu nous en fais assez pourvu que tu sois content.

---

6) *Das ist genug, Freude zu verbreiten....*

FABIEN. Oh, si je le suis! Mes bons frères, pardonnez-moi, je vous prie. Je vous ai offensés, je vous ai repoussés de mes bras 7). Je ne le ferai plus. Nous serons toujours amis; et tout ce que j'ai vous appartient comme à moi-même.

CASIMIR. Oui, oui, que tout soit commun, nos peines et nos plaisirs!

PROSPER. Embrassons-nous encore, pour mieux commencer à ne faire qu'un à nous trois 8). (*Ils s'embrassent. Priscille et Agathe s'embrassent aussi, et laissent tomber des larmes d'attendrissement.*)

CASIMIR. Maintenant, il faut aller nous rafraîchir 9) sous le berceau. Venez aussi mes petites soeurs. Allons! Asseyons-nous!

PROSPER. Fabien, c'est à toi de faire les honneurs du goûter. Tu es aujourd'hui le roi de la fête.

FABIEN. Oh, je suis sûr que je n'aurai jamais rien mangé de si bon appétit qu'à ce repas d'amitié. (*Il présente à la ronde des gâteaux et des fruits, et ils commencent à manger.*)

PROSPER. Eh bien! cela n'est-il pas mieux que de se chamailler ensemble 10)?

AGATHE. Il n'y a point de querelles qui valent ces poires 11).

CASIMIR. Quelle sera la joie de maman de nous voir si bien d'accord!

PRISCILLE. Elle mérite bien que nous lui

---

7) *Aus meinen Armen zurück gestofsen.*

8) *Alle Drei nur eine Person auszumachen.*

9) *Erfrischungen geniefsen.*

10) *Sich mit einander zu schlagen.*

11) *Kein Streit schmeckt so gut als diese Birnen.*

fassions ce plaisir. Quand tu la connoîtras, Fabien.... Mais tu l'as déja vue.

FABIEN. Oui, ma soeur, j'en ai reçu mille caresses. Elle a une figure si douce, qu'elle ne peut pas être méchante. J'ai senti à sa voix que je n'aurai pas de peine à l'aimer.

PRISCILLE. Et comme elle nous aime à son tour!

AGATHE. Il ne faut que se divertir pour lui plaire.

PRISCILLE. Nous étions bien à plaindre à la mort de notre première maman. Mon papa qui passe toute la journée au palais 12), ne pouvoit guère s'occuper de nous. Il manquoit toujours quelque chose à nos habits; et notre éducation étoit encore plus négligée.

AGATHE. Nous nous serions bientôt accoutumées à la fainéantise 13).

PRISCILLE. Mais depuis que notre nouvelle maman est entrée dans la maison, notre bonheur a recommencé. Elle nous procure tous les amusemens de notre âge, et y prend part avec nous. On diroit qu'elle est plus occupée de notre santé que de la sienne. Je n'ai pas encore eu le temps de m'apercevoir qu'il me manque la moindre chose. Elle pourvoit d'avance à tous mes besoins.

AGATHE. Et moi, j'ai été malade, oh! bien malade. C'est elle qui a eu soin de moi. Elle étoit toujours auprès de mon lit à me consoler. Elle m'a donné je ne sais combien de gelée de groseille 14) et de cerises confites 15). Je serois déja morte sans ses secours.

---

12) *Im Gerichtshof.*

13) *An die Faullenzerei.*

14) *Johannisbeermuſs (Gallerte).*

15) *Eingemachte Kirschen.*

FABIEN. O mes chères soeurs! que me dites-vous?

PRISCILLE. Tu sais aussi que nous n'étions guère exercées, avant ton départ, à travailler de nos mains? Maman s'est chargée de nous l'apprendre. Graces à ses leçons! nous savons passablement coudre, broder, faire du filet; et nous venons même d'entreprendre avec elle un grand ouvrage de tapisserie [16].

CASIMIR (*à Fabien*). Tiens, vois-tu ces manchettes si joliment festonnées [17]? c'est le chef-d'oeuvre [18] de Priscille, et son premier cadeau.

PRISCILLE. Ah j'en ai été bien payée. N'as-tu pas cultivé pour moi mon parterre [19]? Ne m'as-tu pas donné des bouquets de tes plus jolies fleurs? Entends-tu, Fabien? Maman ne veut pas que nous travaillions pour nos frères, sans qu'ils travaillent aussi pour nous; et ils en font encore plus que nous ne penserions à leur en demander.

AGATHE. Oh! oui. Je veux te montrer le petit bateau de liége [20] que Prosper m'a fait avec son canif. Tu verras ses cordages de soie [21], ses voiles de satin [22], et ses banderoles [23] de ruban. Il vogue tout seul sur le vivier [24].

---

16) *Tapetenarbeit.*
17) *In die so hübsche Blumengewinde gestickt sind.*
18) *Das Meisterstück.*
19) *Meinen Blumengarten.*
20) *Schiff von Korkholz.*
21) *Sein seidenes Tauwerk.*
22) *Atlassene Segel.*
23) *Wimpeln.*
24) *Es segelt ganz allein auf dem Fischteich.*

PROSPER. Puisque tu m'avois tricotée des jarretières......

AGATHE. Vraiment des jarretières! Je sais bien faire autre chose aujourd'hui. Ah! Fabien, si tu voyois certaine bourse à bandes vert et lilas 25)! Tout le vert est de ma façon, au moins: demande à ma soeur. Tu en seras content, j'en suis sûre.

FABIEN. Comment, vous m'avez fait une bourse? (*Priscille fait signe à Agathe, de se taire.*)

AGATHE (*embarrassée*). Non Fabien, elle n'est pas pour toi.... Elle est bien pour toi; mais maman m'a défendu de te le dire. (*Bas en souriant.*) Elle veut te surprendre aussi avec un habit neuf et une veste brodée. Tu verras.

PRISCILLE. Cette petite étourdie ne peut rien garder sur son coeur.

AGATHE. C'est que j'avois tant de plaisir de lui en parler! Nous avons toujours pensé à toi, mon frère.

FABIEN. Oh! je vous remercie. Mais, dites-moi, êtes-vous donc heureuses?

PRISCILLE. Si nous le sommes! Qui pourroit manquer à notre bonheur? Notre maman est si bonne! Je ne sais comment elle s'y prend, mais elle a le secret de tourner tout en plaisirs. Je

---

25) *Mit grünen und Lilasstreifen.*

ne m'amuse jamais si bien qu'à jaser avec elle [26]. L'instruction vient en badinant [27].

Agathe. Il faut voir quand nous lisons ensemble de petits contes qu'un de nos amis nous donne exactement le premier de chaque mois.

Priscille. O mon Dieu! tu m'y fais penser Agathe. Il ne nous a pas encore envoyé le dernier. Il faut qu'il ait été malade de ces grandes chaleurs.

Agathe. J'en serois bien fâchée. C'est mon bon ami à moi. Il sait les histoires de tous les petits garçons et de toutes les petites filles du monde. Ce seroit drôle si nous trouvions quelque jour la nôtre dans son livre.

Priscille. J'en serois bien aise, à cause de maman. Je voudrois que tout le monde connût sa bonté, et combien nous l'aimons.

Casimir. Et moi, à cause de notre second papa, qui nous traite comme si nous étions ses véritables enfans.

## SCÈNE X.

M. DE FLEURY, FABIEN, PRISCILLE, AGATHE, CASIMIR, PROSPER.

M. de Fleury (*qui s'est tenu debout, à côté*

---

26) *Als wenn ich mit ihr schwatze.* 27) *Ich lerne spielend.*

*du berceau* [1]), *pendant toute la scène précédente, se précipite au milieu d'eux et s'écrie*). Et vous l'êtes aussi dans mon coeur. Je fais toute ma gloire et toute ma joie de me croire votre père. Mais où est Fabien?

Fabien (*se jetant au cou de M. de Fleury*). Me voici, mon papa! Oh, quelle joie de vous revoir!

M. de Fleury. Embrasse-moi encore, mon cher fils. Eh bien! es-tu content des frères que je t'ai donnés?

Fabien. Oh! je n'aurois jamais pu en choisir de meilleurs! Je ferai tout ce qui sera en moi pour m'en faire aimer comme je les aime.

Casimir. Ce ne sera pas difficile, puisque nous le desirons aussi vivement de notre côté.

Prosper. Nous n'aurons qu'à penser au plaisir que nous avons goûté aujourd'hui.

Priscille. J'aurai soin de nous le rappeler toutes les fois que nous nous trouverons ensemble.

Agathe. Va, ma soeur, nous nous en souviendrons bien de nous-mêmes.

M. de Fleury. J'en ai été le témoin, et mon ame en sera long-temps pénétrée [2]). Mais elle ne sauroit suffire toute seule à l'excès de sa

---

1) *Der neben der Laube gestanden ist.*
2) *Durchdrungen.*

joie 3). Approche, chère épouse, viens aussi jouir de ce spectacle délicieux, si bien fait pour ton coeur. *(Il va prendre hors du berceau Mme. de Fleury, et l'amène devant ses enfans.)*

## SCÈNE XI.

### M. ET MME. DE FLEURY, FABIEN, PRISCILLE, AGATHE, CASIMIR, PROSPER.

M. DE FLEURY. La voilà, mes amis, celle que j'ai choisie pour faire votre bonheur et le mien. La fortune que j'aurois pu vous laisser n'eût été rien sans les dons bien plus précieux d'une bonne éducation. Nous nous sommes réunis pour vous procurer à la fois tous ces avantages. Il manquoit aux uns une mère tendre qui veillât continuellement sur les besoins de leur enfance, qui fût sans cesse occupée du soin de former leur coeur et leur raison, de leur inspirer de sages principes, et de cultiver leurs talens. Il manquoit aux autres un père laborieux qui les avançât dans le monde, qui travaillât à leur donner un état 4) et à leur former des établissemens honorables 5). Vos intérêts étoient les mêmes dans cette union; et c'est également pour tous que nous l'avons for-

---

3) *Sie kann allein das Uebermafs ihrer Freude nicht fassen.*

4) *Ihnen einen Stand (Gewerbe) zu verschaffen.*

5) *Sie ehrenvoll zu versorgen.*

thée. Me promets-tu, chère épouse, comme je te le promets à mon tour, de regarder du même oeil tous ces enfans? de ne montrer à aucun d'autre préférence que celle qu'il méritera par son amour pour tous et par sa bonne conduite?

Mme. de Fleury. Ma réponse est pour toi dans ces larmes, et pour vous, mes petits amis, dans ces embrassemens. (*Elle tend ses bras aux enfans, qui se pressent tous à l'envi* [6]) *sur son sein.*)

M. de Fleury. Et vous, mes enfans, me promettez-vous aussi de vivre toujours unis, sans querelles ni jalousies, de vous aimer tous, sans distinction [7]) comme frères et soeurs? (*Ils se prennent tous par la main; et tombant aux genoux de M. et de Mme. de Fleury, ils s'écrient tous à la fois:*)

Oui, mon papa, ou maman, nous vous le promettons.

M. de Fleury (*se baissant sur eux et les relevant*). Continuez, mes chers enfans, de vivre dans cette douce amitié. Ses charmes augmenteront chaque jour dans une liaison plus intime [8]). Vous serez aussi heureux par les bienfaits que vous recevrez les uns des autres, que par les petits sacrifices que vous aurez la géné-

---

6) *Wetteifernd herbei drängen.*

7) *Ohne Unterschied.*

8) *Bei einer innigeren Verbindung.*

rosité de vous faire mutuellement [9]). Chacun de vous, en jouissant de son propre bonheur, ne jouira pas moins de celui de son frère, qu'il regardera comme son ouvrage. Tous les gens de bien s'intéresseront à votre félicité; et vos enfans vous récompenseront un jour par leur tendresse d'avoir si bien mérité celle de vos parens.

---

9) *Wechselseitig.*

*(Fin de l'Ecole des Marâtres.)*

---


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06054 4759

